

La revue catholique des idées et des faits

SOMMAIRE

Fascisme anno X
 Saint Albert le Grand
 André Gide
 Eloge de Monsieur de la Palisse
 A la recherche d'un classicisme
 Lettre ouverte à M. l'abbé Henri Bremond
 Les prophètes d'Israël

Fernand DESONAY
 G. RUTTEN, O. P.
 René SCHWOB
 FRANC-NOHAÏN
 Robert FEYS
 Léopold LEVAUX
 J. COPPENS

Les idées et les faits : Chronique des idées : Un magistral discours, Mgr J. Schrygels.

La Semaine

C'est « le mois » qu'il faudrait, cette fois, donner pour titre à ces notes hebdomadaires interrompues depuis notre numéro du 7 octobre.

Les élections communales eurent lieu le surlendemain. Elles furent bonnes, à tout prendre; bien meilleures que les circonstances ne permettaient d'en augurer. Elles eurent l'effet indirect, plus exactement elles furent le prétexte d'une crise ministérielle et d'une dissolution des Chambres. Dans quinze jours, le corps électoral élira un nouveau Parlement chargé, avant tout, de prendre d'urgence les énergiques mesures que commande la crise financière.

Que sortira-t-il de l'urne le dimanche 27 novembre 1932?

Une fois de plus les élections sont placées, en Belgique, sous le signe de la question religieuse. Il y a certes de très graves inconvénients à voir la religion mêlée à des problèmes de contingentement de chevaux ou de charbons, de valorisation du froment, de supertaxe, etc., etc. Toutefois il y a plus grave encore dans d'autres pays et il pourrait y avoir plus grave chez nous : le catholicisme réduit à une telle impuissance que la question religieuse ne se pose même plus dans la vie publique. Et puis, il est tout de même plus humain et plus noble que les hommes s'affrontent et luttent au sujet de l'*unum necessarium*, que de les voir ne s'occuper que de questions de gros sous, le dos tourné à tout ce qui hausse l'homme au-dessus de la matière, indifférents ou hostiles au Message apporté au monde par le Fils de Dieu fait Homme pour nous sauver.

La campagne électorale est ouverte; déchaînée plutôt. On ment et on trompe à qui mieux mieux. Le suffrage universel pur et simple inorganisé — chacun décidant également de tout — lâche la bride à toutes les passions. La vérité politique et sociale est censée sortir de cette folle agitation, de cette surenchère, de cette exaltation de l'incompétence...

Mais la politique est la science du possible. Et en attendant — pour citer le mot d'un des grands hommes de la Troisième République —, que nos descendants s'étonnent que le S. U. ait pu sévir aussi longtemps chez des peuples qui se croyaient civilisés, il n'y a qu'à s'employer à minimiser la casse et à tirer, *hic et nunc*, le meilleur parti possible d'un régime déraisonnable.

Pour tout catholique belge le devoir est clair et NN. SS. les Evêques viennent de le rappeler à la grande indignation de M. Albert Devèze, chef du parti libéral, qui se déclare incroyant, mais qui n'hésite pas à défendre le vrai catholicisme contre un Episcopat qui le compromet! Il faut donc, dans tous les arrondissements du pays, voter pour la liste catholique, quelque répugnance que l'on puisse avoir pour les idées particulières de tel candidat qui y figure. L'intérêt supérieur de la religion, le maintien des subsides aux écoles libres — leur retrait exposerait des milliers d'enfants à l'influence délétère de l'école officielle dite neutre — exigent que tout catholique sacrifie ses convictions personnelles dans les questions libres au bien commun de l'Eglise et de la Patrie. « Les faits démontrent à l'évidence — écrivent les Evêques — qu'un parti catholique fort, solidement organisé et bien discipliné à tous les degrés, est le seul rempart de nos libertés religieuses. »

Le seul rempart!...

Il y a plus. Les élections prochaines posent la question de savoir, comme disent les Evêques, « si elles permettront à un gouvernement qui inspire confiance de faire face aux difficultés résultant de la crise économique mondiale, ou bien si elles exposeront le pays à des expériences sociales et à des aventures financières qui consommeront à brève échéance la ruine collective ».

Sans doute, tel point particulier du programme socialiste peut

paraître bon et salutaire. Il reste que l'ensemble de ce programme est dangereux et même néfaste. Nationalisation et étatisation; désarmement massif; découragement de l'initiative privée et de l'épargne, auraient tôt fait — si on laissait l'expérience socialiste se tenter — de tarir les sources vives de la richesse belge. Dans tout complexe politique ou social il faut hiérarchiser les valeurs et classer les problèmes d'après l'importance qu'ils ont dans une conception chrétienne de la vie des hommes en société. En Belgique, en 1932, la politique fiscale, la politique agraire, la politique sociale, pour être importantes, le sont moins que la politique nationale et que la politique religieuse (en l'espèce, la politique scolaire). Rien ne peut excuser un catholique de ne pas soutenir le Parti catholique belge. S'abstenir, voter blanc, c'est voter pour les adversaires de l'Eglise, tout comme celui qui donne sa voix aux socialistes ou aux libéraux. On peut regretter qu'il en soit ainsi, on ne peut l'empêcher.

Notre agitation politique belge ne doit pas faire oublier que le grand événement européen, et même mondial, de ces dernières semaines, c'est l'anniversaire du fascisme. Nous y reviendrons. Mais nous voulons souligner, dès aujourd'hui, l'importance décisive, pour l'avenir de la civilisation occidentale, de ces dix années de révolution antilibérale et antidémocratique.

Qui donc croyait, en octobre 1922, après la prise de Rome et l'avènement de Mussolini, que le régime nouveau durerait dix ans? Si le fascisme est une chose spécifiquement italienne, s'il n'est pas un article d'exportation, il n'en est pas moins vrai qu'il a modifié profondément l'atmosphère européenne. Grâce à lui le climat politique européen n'est plus ce qu'il était. Pour la première fois depuis la Révolution française une réaction contre les erreurs de 89 a réussi. Un grand pays, celui-là même qui fut le berceau de l'Occident, s'est transformé au souffle d'idées diamétralement opposées à celles qui avaient fait l'Europe contemporaine et qui la conduisaient au tombeau. La renaissance italienne permet de ne pas désespérer d'une renaissance française, condition d'une renaissance européenne. Au-dessus des erreurs et des fautes du régime fasciste — et que sont-elles à côté des erreurs et des fautes commises par les démocraties politiques depuis cent ans!... — c'est cela surtout qu'il faut voir et qu'il faut retenir. Un homme génial s'est révélé qui a arrêté un grand peuple dans sa course à l'abîme, qui lui a insufflé une âme nouvelle en provoquant et en organisant la révolution salvatrice. L'Europe et la civilisation occidentale ne seront sauvées que si cette révolution fait tache d'huile, comme le fit l'autre, au début du XIX^e siècle, pour notre grand malheur...

La place nous manque pour parler, cette semaine, des élections allemandes — qui ne changent d'ailleurs rien à rien, l'Allemagne restant dans les mains du grand état-major prussien —; de l'élection de M. Roosevelt; de la Conférence du désarmement, etc., etc.

Et n'oublions pas de mentionner, au moins, un événement considérable dont il est difficile d'exagérer la portée: le cortège organisé, à Bruxelles, contre la vivisection!! A quand la campagne contre la chasse d'abord, puis contre les biftecks, les côtelettes, le jambon et les poulets de Bruxelles?... Il y a gros à parier que les manifestants — car c'est surtout la sensibilité féminine qui se laisse égarer dans ces exagérations — avaient toutes été vaccinées plusieurs fois dans leur vie (et pourtant, fallut-il en sacrifier de pauvres petites bêtes pour finir par découvrir les bienfaits des vaccins!) et venaient, sans doute, de déjeuner copieusement — pour résister aux fatigues de cette manifestation — d'une entrecôte aux pommes ou d'une omelette au lard...

Fascisme anno X

Les lampions sont éteints, qui faisaient hier soir au Castel Saint-Ange une couronne d'or et qui tremble. Les fêtes du *Decennale* ont trouvé dans le XIV^e anniversaire de la Victoire l'apothéose. Le Duce avait terminé par Ancône l'adriatique cette course aux loggie de toute l'Italie. Pour donner au second décernat qui commence son sens impérial de la grandeur, il vient d'inaugurer devant vingt mille enfants de Rome (Baïlla, Petites et Jeunes Italiennes, Avant-gardistes) et les athlètes fascistes, « printemps de beauté », son Forum et son obélisque de Carrare, le plus haut, le plus lourd monolithe *in the world*.

J'ai vu la Rome des pompes solennelles. Ce fut très beau. J'ai vu s'ouvrir la Via dell' Impero, bordée d'histoire, autre Voie Sacrée qui conduit aux montagnes et qui doit conduire à la mer. Je l'avais vue surgir, quelques heures auparavant, sous le pic des terrassiers, le pilon des paveurs. J'ai vu l'Exposition du grain, qui est un bilan triomphal, et l'Exposition des *bonifiche*, avec ses réalisations et ses promesses. J'ai vu la ville qui s'étend, doublée de territoire, envahissante, débordant de vitalité et de maisons neuves, d'écoles, de palais, de thermes et de gares. J'ai vu de près les œuvres pour la jeunesse, de la crèche où l'on rend les bambini plus sains au stade où l'on fait forts les muscles des garçons. J'ai vu défiler, au pied de l'Inconnu, treize mille mutilés de guerre. J'ai vu le *sacrum* des Chemises noires et la chapelle votive à la mémoire des trois mille morts, des trois mille morts de cette Révolution qui fut bien plus sanglante, a dit Mussolini, que la prise de la Bastille et l'assaut du Kremlin. J'ai vu le peuple romain, pendant ces dix jours de liesse, jours de cortèges, de fanfares, de salves, de cloches sonnantes, de drapeaux, remplir de son tumulte les antiques *piazze* et les avenues neuves. J'ai vu le Duce, deux fois, de près. Et je l'ai vu cent mille fois aux vitrines, dans les magasins, dans le grand restaurant et l'umble *trattoria*, sur les affiches, sur les murs des classes et les calendriers des bureaux, sur les journaux et sur la couverture des illustrés; à pied, à cheval, en chapeau feutre, l'aigrette au fez, détendu, crispé, saluant à la romaine, avec le même feu des yeux noirs, le même geste de proie des mâchoires, le même front hautain, vaste, têtue, carré.

Il serait temps peut-être de donner des fêtes jubilaires, de l'Italie anno X et de ce que signifient pour cette Italie ces fêtes, mon impression.

* * *

C'est d'abord une impression de grandeur. De grandeur : je n'ai pas encore dit de profondeur. Le fascisme a réalisé, en dix ans, de très grandes choses.

Je n'avais plus revu Rome depuis dix ans. Et depuis dix ans j'avais à peine revu l'Italie, les deux récents voyages que j'y ai entrepris (1929 et 1930) vers la montagne apennine m'ayant mis plutôt en contact avec des pâtres virgiliens qu'avec des sujets de Mussolini. Le changement a de quoi stupéfier. Il faudrait être de mauvaise foi pour nier que le visage de l'Italie rayonne aujourd'hui d'un éclat tout nouveau.

De toutes les réalisations du régime trois m'ont particulièrement frappé : la politique agraire, les travaux d'utilité publique, l'éducation des petits enfants.

* * *

La politique agraire tient en deux formules : rendre l'Italie indépendante de l'étranger par la culture intensive du froment

(bataille du grain); faire rendre à tout le territoire sa production maxima par le jeu combiné de ces travaux dits de bonification, qui porteront partout, et jusque dans les régions les plus désolées de la Calabre, les bienfaits de l'eau, de la route, de l'outillage et de l'hygiène.

Ce n'est pas ici le lieu de dresser des statistiques. L'Exposition qui se tient actuellement à la Villa Borghèse illustre, à grand renfort de chiffres et de diagrammes, de cartes lumineuses et de tableaux récapitulatifs, la route parcourue — et la route plus longue, plus rude à parcourir. Mais rien ne vaut, pour se rendre un compte exact des résultats déjà obtenus, une promenade dans la campagne romaine. Le temps nous a manqué pour faire aux bonifications des Marais Pontins l'excursion que nous avions inscrite à notre programme. L'*ager romanus* a d'ailleurs son éloquence neuve.

Il n'est pas loin le jour où, dans le décor impressionnant des aqueducs rompus, des tombeaux aux bœufes, sous la malédiction d'un ciel chargé de pestilence, les chétives pécores de quelque berger sans joie étaient toute la vie de cette terre désertique. Chateaubriand en a tiré l'orchestration d'une prose nombreuse autant que désabusée. La grandeur de Rome n'était pas là.

De la villa de Pompée, à Albano, belvédère d'histoire, nous embrassons, dimanche, le panorama de ces rivages où Virgile fait débarquer Enée. La mer céruleenne ferme l'horizon. Mais les toits rouges disent, sur la terre reconquise, la terre des ancêtres fabuleux, l'abondance heureuse. Dans la campagne traversée il y a des prés verts, des vignes, des olivettes, des labours fumants, les couples de bœufs blancs et lents.

Cette œuvre des bonifications romaines, Mussolini peut se vanter de l'avoir, lui seul, menée à meilleure fin. Nous touchons ici à l'essence de la dictature. En cette matière de relèvement agraire comme ailleurs, comme partout, la dictature seule permet des réformes à la fois rapides et radicales. Le parlementarisme, qui est pourri de défauts, a d'abord celui-là d'être le régime où plusieurs centaines de bavards se croient appelés à dire leur opinion sur chacun des bouts de loi soumis à leur courte jugeotte.

A cette œuvre de bonification du sol de leur pays, Mussolini a eu l'heureuse pensée d'intéresser les combattants. La terre qu'ils ont défendue à l'Isonzo, sur le Grappa, aux bords du Piave, ils la cultivent aujourd'hui de leurs bras vigoureux. Au glaive a succédé le soc : le poète avait dit vrai. Dans la vallée de l'Ombro, près de Grosseto, leurs cases coquettes et alignées restituent la tradition des vétérans, au temps de Sylla. Admirable continuité d'une race, d'un destin!

Les bonifications sont encore en devenir. Mais que de promesses! Et que de résultats encourageants! C'est ainsi que la lutte antimarienne paraît bien entrée dans sa phase décisive. Le tableau comparatif est d'autant plus émouvant qu'il se traduit par une sorte de pyramide funéraire aux assises de moins en moins larges, de moins en moins lugubres, vers la lumière, l'air sain, la richesse, la joie.

La Bataille du blé n'est plus une bataille : c'est une victoire. Soixante-quinze millions de quintaux de froment donnent aux Italiens, pour la première année du second décernat, tout le pain quotidien. Mussolini tient ici son idée la plus chère : ruraliser l'Italie, ce pays pauvre de pauvres paysans. Tant il est vrai que les peuples, tout comme ils ont le gouvernement qu'ils méritent, peuvent aussi mériter la politique qui leur convient le mieux. Les constitutions calquées sur la constitution du voisin, les décrets

d'importation et les lois de secondé main ne sont que duperie. Quoi qu'elle fasse, l'Italie ne sera jamais, faute de matières premières, un pays de grande industrie prospère. Milan, Turin sont des ruches bourdonnantes et exceptionnelles. La vraie bataille se livre tous les jours dans les champs, dans les vignes, sous le soleil du Bon Dieu. Les Italiens sont fils de la terre. A ces terriens Mussolini dit les consignes nécessaires : « Aimez votre travail. Aimez le pain de chez nous. Respectez-le. Comptez, pour cultiver vos plaines, vos coteaux, sur le secours de la machine ; mais comptez davantage sur vos bras. Gardez cette frugalité, qui est aussi un héritage. Soyez religieux et moraux. Parce que la leçon de la terre est celle-là ».

Le signe sensible de cette Bataille du blé, qui fut comme une croisade, c'est l'épi doré. Il est partout : sur les petits sous de bronze, sur les monuments qu'il décore, dans les classes, par gerbées, modelé sur l'assiette de terre glaise que façonnent les petits enfants à la leçon de travail manuel.

En vérité, cette politique agraire nous la voulons mettre au compte des plus belles réalisations du régime, parce qu'elle a contribué, plus que toute autre, à enraciner le régime, en pleine terre. Un peuple qui mange désormais le pain qu'il a fait de ses mains, un peuple qui, dans des villages riant, jouit des bienfaits de l'eau ruisselante, de la route carrossable, de la santé conquise sur les fièvres, ce peuple-là est attaché au régime par quelque chose qui est plus fort qu'une loi, plus profond qu'un cri de bataille, plus solide qu'une armée : le sol.

* * *

La politique des grands travaux, qui se rattache d'ailleurs par bien des points à l'œuvre nationale de la bonification intégrale, est une autre caractéristique du fascisme anno X.

Des buildings de Turin aux palazzi de Rome l'impression change à peine. Et le mot que j'ai entendu prononcer le plus souvent est « *tutto fabbricato!* tout construit ! ». On sait que le fascisme entend remédier ainsi aux difficultés de la crise. *Tutto fabbricato!* Plus de chômeurs. Les Italiens n'ont que du mépris pour les gouvernements qui entretiennent à grands frais l'armée innombrable et vaine des sans-travail. Je parlerai surtout des travaux d'urbanisme à Rome, tels que je les ai vus.

Pour la Rome moderne, il existe un plan régulateur qui prévient l'extension rationnelle, « systématisée », comme ils disent, d'une cité dont la population s'est accrue d'un tiers en dix ans et où le chiffre quotidien des naissances (60 en moyenne) est exactement le double du chiffre moyen des décès. A part la zone de la Porte Majeure, avec une population de quarante à cinquante mille âmes qui est venue s'y installer après la guerre, au hasard des baraquements, le long de la voie consulaire qui conduit à Frossinone du Latium, tout est ordonné, méthodiquement. Au besoin, on n'hésite pas à jeter à bas des quartiers entiers. Et c'est ainsi que les cabanes du « village abyssin, près de la place Saint-Pierre, ont fait place nette pour des bâtiments tout neufs, mais qui tiennent plutôt de la caserne que du palais, malgré leur titre.

La poussée se dessine surtout derrière Saint-Jean de Latran et dans la zone du Pont Milvius, ce qui ne confirmerait qu'à moitié la théorie, chère aux urbanistes d'aujourd'hui, de la marche vers l'Est. L'antique Via Appia est doublée d'une route asphaltée, large à souhait, avec ses garages, les dépôts d'essence, une signalisation « conforme », et qui prolonge bien loin des murs sa double rangée de villas. De là à la route d'Ostie, c'est tout le quartier, construit d'hier, de Garbatella : écoles, église monumentale et qu'on achève, théâtre. Franchie l'autostrade, sur les pentes du Monte Verde, — l'Ancien et le Nouveau, — de jolies maisons à terrasses se cachent dans les rues aux noms de poètes. L'hôpital

du *Littorio* est grand comme un village. Mais c'est du Monte Mario qu'on peut le mieux se rendre compte des progrès presque inquiétants d'une Rome tentaculaire. On y monte par une voie triomphale : l'avenue des Médailles d'Or. Le soir de la Toussaint, dans une suprême averse de lumière qui allumait des incendies derrière les pins parasols, éclaboussait coupoles et campaniles, le quadrigé du Palais de Justice et les statues au fronton des basiliques majeures, j'ai découvert une ville inconnue. Elle grimpe à l'assaut des pentes herbeuses, en bataillons serrés, de tous ses cubes roses et ocrés. Déjà tout le quartier des *Prati* est achevé : *tutto fabbricato*. La « cité des jardins » prolonge les frondaisons de la Villa Borghèse. Et de chaque côté du Viale Angelico, qui conduit au Forum Mussolini, ce ne sont que chantiers, ce ne sont qu'échafauds. Le Forum est là-bas, où éclate une fanfare, sous l'autre colline, avec ses marbres, ses statues géantes, ses dix rangs de gradins, les constructions prévues pour l'Académie de culture physique, le monolithe. Et l'on parle d'un second stade qui le flanquerait, le stade des Cyprès, qui compterait cent mille places. Pourquoi pas deux cent mille ?

Car tout cela, qui témoigne d'une foi proprement admirable, est aussi le signe d'un certain déséquilibre dont il faut redouter les excès. La politique de construction intensive semble avoir atteint, si l'on peut dire, le point de saturation. Déjà on trouve, où l'on veut, des appartements à des prix fort réduits. Le phénomène n'est pas propre à Rome, à l'Italie. Mais à Rome comme ailleurs, les mêmes causes produisent les mêmes effets. D'autre part, la manie de voir tout en plus grand — le plus long tunnel, le plus haut obélisque, la plus large autostrade — pousse les Italiens, déjà prompts à l'emphase, à perdre, au profit d'un néo-kolossal le sens de la mesure. S'agit-il de construire un kiosque pour les usagers du tramway ? On dresse une sorte de *monumentum*, avec librairie, boutique de fleurs, de bonbons, bar pour les *bibite* et le *super-expresso*. Tant et si bien que les pauvres voyageurs, chassés par les marchands, doivent continuer de battre la semelle sur le pavé, pincés par l'aigre tranontane. Enfin, à notre goût, la plupart des constructions neuves sont laides. Les « vieux » les abominent. La jeune école les vomit. Sorte de compromis à l'usage des débitants de ciment armé, des fabricants de plans en série, — ces *Al Capones* de l'art, comme me disait un architecte de vingt-cinq ans, — la Rome anno X attend encore son bâtisseur de génie. Le monument Victor-Emmanuel est une lourde hypothèque. Il devient chaque jour plus laid, d'ailleurs. A telles enseignes que les plus romains des Romains ont renoncé à le défendre.

Nous voici amené à parler de la Rome antique. Nous n'en dirons qu'un mot, le sujet prêtant à des commentaires d'ordre archéologique. Que la restitution de tant de merveilles enfouies ou dissimulées soit due pour la grande part à Mussolini, le message de Marconi au monde intellectuel a eu raison d'y insister. Certes, les travaux avaient commencé avant le fascisme. Avant le fascisme on avait fait mille projets, le projet, entre autres, de déblayer l'aire des forums impériaux. Mais trop d'intérêts électoraux et contradictoires étaient en jeu. Pour abattre le pic sur les *casolari* de Suburre, il fallait la poigne d'un dictateur. Les Bruxellois nés sous le signe de la Jonction ne songeront pas à nous démentir.

L'ouverture de la Via dei Monti, qui met en communication directe la place de Venise avec le Colisée, est une œuvre digne de son cadre. Entre le Forum de Trajan, le Forum d'Auguste, le Forum de Nerva, que dominent les pleins cintres des Marchés trajans et les arcades harmonieuses du Prieuré des Chevaliers de Rhodes et le Forum de César, d'autre part, les vestiges de la Voie Sacrée, la Basilique de Maxence, c'est toute une Rome prestigieuse et inattendue qui a vu défiler, le 28 octobre, les treize mille mutilés de l'armée d'Italie.

Et pourtant, ici même, n'a-t-on pas été trop vite en besogne ?

N'a-t-on pas cédé quelquefois au besoin, un peu barbare, de démontrer pour voir, pour voir « ce que cela donnerait » ?

Je me suis fait l'écho d'une polémique ardente qui met aux prises, à propos de la démolition de l'Académie Saint-Luc (laquelle pâtit de son voisinage avec le Forum de César), le président de l'Académie et les destructeurs inconscients et organisés. A mon sentiment, le professeur Giovannoni, dans sa prudence mêlée d'amour, a raison. Rome, c'est la Rome antique. Mais c'est aussi la Rome médiévale, celle de Michel-Ange et du baroque et du Novecento : toute Rome.

Quoi qu'il en soit, du côté du Capitole, l'œuvre d'urbanisme est à reprendre, sur nouveaux frais. Les dégagements improvisés à droite de l'Autel de la Patrie font la roche sacrée aussi mesquine que le génie d'un Michel-Ange avait réussi — magie des perspectives ! — à rendre pour le moins acceptable un nom difficile à porter. Mais des résurrections comme celles de l'Argentina, du Portique d'Hercule, du Théâtre de Marcellus sont tout à l'honneur des fouilleurs et au plaisir des archéologues.

A travers cette question de l'urbanisme à Rome, qui n'est que l'aspect le plus caractéristique de la politique des grands travaux, nous saisissons sur le vif les qualités et les défauts du régime. Ce qu'il voit grand, parfois trop grand, il a su le faire vite, souvent trop vite. Le plan régulateur a des accès de spontanéité. Et l'on m'a conté sur les réorganisations successives et qui se contraignaient des services de transport (parcours des tramways, leurs tarifs) des anecdotes dont la portée dépasse celle des pamphlets bouffons que les Romains vont afficher à la place Navone.

* * *

Il y a aussi l'éducation de la jeunesse. Le fascisme, qui chante *Giovinetta*, pour préparer l'avenir, pour le garantir, a voulu grouper derrière son labarum tous les petits enfants d'Italie.

Une œuvre du parti (l'O. N. B., *Œuvre Nationale des Balilla*, du nom d'un jeune héros des guerres de l'indépendance) organise en une véritable armée, avec ses légions, ses périodes d'exercice, ses uniformes, son armement, la jeunesse entière, à partir de huit ans. On est ainsi *Balilla*, puis *Avanguardista*, puis *Jeune Fasciste*, avant de devenir milicien.

Et les *Piccoli e Giovane Italiane* encadrent, d'autre part, les fillettes en uniforme.

Je les regardais hier, ces enfants, au Forum Mussolini. Ils étaient plus de vingt mille, debout sur les gradins de marbre, hurlant leur joie et leurs chansons. Je les avais dépassés, tandis qu'ils affluaient vers le stade, mousquet en bandoulière, ce mousquet dont le Duce a dit qu'avec le livre il constituait le viatique nécessaire de tout jeune Italien digne de ce nom. A la vérité, ce n'est pas sous cette forme, ainsi militariste, que l'œuvre du fascisme pour la jeunesse m'a séduit. Qu'on m'entende bien. Je n'ai pas la phobie des fusils de bois, des panoplies, des forteresses en carton. Si j'avais un petit garçon, je n'hésiterais pas à lui donner les soldats dont il rêve. Il me plaît que le sentiment de la discipline s'allie au sens de l'honneur national. Et nous laisserons aux tristes augures de Genève le soin de discuter sans rire des règles de ce jeu pacifique et universel où l'on verrait le pion Herriot mettre en échec la reine Mac Donald. Les *Balilla* — j'ai bien étudié leurs statuts — poursuivent un but éducatif, excellent en soi. Je leur reprocherais peut-être une sorte d'utilitarisme à longue portée. On n'éduque pas les enfants pour qu'ils servent telle cause : on les éduque pour servir soi-même la grande cause de l'éducation des enfants.

C'est pourquoi, à ces légionnettes au mouchoir bleu de roi sur la chemise noire, je préfère les dix mille bambins en tablier frais et collet blanc auxquels je me suis mêlé, sur l'Autel de la Patrie, pendant le défilé du 28 octobre. J'ai mangé avec eux le *panino*,

les *dolce* qu'on leur avait préparés dans un sac. J'ai chanté avec eux l'Hymne à Rome, le Chant des écoles et cette *Giovinetta* qu'on m'a un peu massacrée depuis 1922. Ils sont beaux, les petits enfants du fascisme anno X. Ils sont propres. Ils sont gais. Et ils sont tant et tant. Rome est une pouponnière ; quatre-vingt mille élèves dans les écoles élémentaires. Dans les trams, sur les bancs du Pincio, sur les bras de la *mamma* ou du *papetto*, partout, d'adorables bambini tout bruns aux yeux noirs, avec ce quelque chose d'éveillé déjà dans la frimousse, cet air « formé » qu'a saisi si justement, dans un article publié ici-même, Paul Hazard.

Pour ces milliers d'enfants le régime a bâti des écoles modèles. Je m'y suis longuement attardé : salles de classe lumineuses et aérées, aux bancs cirés, les palestres, le cinéma, l'installation héliothérapique, bains, douches, réfectoire. Mais j'ai aussi visité, dans la banlieue pauvre, un centre provisoire pour prétriberculeux. Les petits débiles y apprennent l'*abc* en plein air, dans des livres qui sont des merveilles de goût, entre leur petit jardin, leur petit jardin de propriétaire, leur théâtre au bandeau bariolé, leur colombier, leur atelier de céramiques. Le fascisme leur donne de la lumière, un air plus vif, des poumons plus sains. Il leur donne aussi le sens religieux. Rétabli dans toutes les classes, dans tous les locaux, à la place d'honneur, le crucifix domine les portraits qui s'affrontent du Roi et du Duce. La religion occupe au programme le premier rang. Au jardin d'enfants, le directeur Filippi, le plus dévoué des bons maîtres, m'a fait voir la grotte de la Madone. Et l'on cuit dans le four à céramiques, après les aventures de Pinocchio, les *Fioretti* de monsieur saint François.

Plus que la fameuse réforme Gentile, dont il est permis de penser que, pareille en cela à d'autres « amendements » du fascisme, elle fait la part trop belle à l'idéalisme subjectif, c'est tout ceci qui m'intéresse : les réalisations. Les grands travaux du régime, c'est d'abord les maternités, les écoles, les preventoria. Ainsi équipée, l'Italie ne redoute pas les naissances. Au cours de ses entretiens avec Ludwig, Mussolini ne s'est départi qu'une seule fois de son flegme : pour protester contre un malthusianisme qu'il réprouve, de toute sa foi de père de famille nombreuse, de toute sa fierté de Duce des enfants.

Que l'enseignement ait une allure doctrinale, pourquoi pas ? Sans doute convient-il de déplorer certains abus. C'est abuser que d'écrire (on l'a écrit) : « La première qualité du professeur d'université est d'être fasciste ». Notons d'ailleurs que le recrutement dans l'enseignement supérieur se fait par voie de concours, ce qui vaut bien nos maquignonnages politiques et le règne plus ou moins avoué du « piston » plus ou moins averti. Mais le régime a tant fait pour le bien-être matériel et moral des enfants que je serais disposé, pour ma part, à lui accorder, en matière d'éducation « fascistement » civique, de très larges concessions.

Remarquons aussi que la Révolution d'octobre s'identifie de plus en plus avec le réveil national, de cette nation plus forte, née de la guerre, et que le fascisme entend de moins en moins confisquer au bénéfice d'un parti. Cela m'a vivement frappé au cours de toutes ces fêtes (parade des mutilés, les « rétrospectives » de la Révolution à l'Exposition du décennat, le couronnement des cérémonies triomphales dans l'anniversaire de la victoire). Mais cela m'avait frappé pour la première fois, au lendemain de mon arrivée, lors de la visite que je fis à l'école « II octobre 1870 ». Une salle d'honneur, aménagée par les soins des élèves, y situe, sous le signe du licteur, l'histoire de ces dix dernières années. Mais cette histoire est, en réalité, plus vieille. Elle commence sur le Piave. Un tiers de l'exposition permanente est constitué par les graphiques qu'exécutèrent, sous la direction de leur professeur Falzetti, ex-lieutenant d'Alpins, commandant des *Balilla*, les plus anciens *Balilla* de Rome, les petits écoliers admiratifs, et

qui retracent les mouvements des armées au cours de l'offensive libératrice, vers l'Italie irrédentiste et Vittorio Veneto.

Avec la « démocratisation » de l'Etat fasciste, cette continuité de la victoire gâchée à la victoire restaurée est la grande leçon de cette enquête en Italie. Et nous nous y arrêterons quelque peu. Non sans avoir signalé, très vite, d'autres réalisations.

* * *

Il en est d'autres.

Si nous passons légèrement sur les accords de Latran, c'est que l'événement dépasse notre compétence. Le Duce a pu être mal informé. Son premier discours après la signature fut un pas de clerc. Il reste qu'ici encore, Mussolini a réussi où chacun avait échoué. Un important article, publié avant-hier, de l'*Osservatore Romano* rend hommage aux initiatives nombreuses et efficaces que les catholiques doivent au régime. Certes, on rencontre, dans les rangs du clergé, des irréductibles. Les vieux amis des « populaires », les fidèles de dom Sturzo n'ont pas tous désarmé. L'amitié a ses raisons infiniment respectables. Mais il faut être de bonne foi. Sans faire profession publique de catholicisme (bien qu'il ait assisté à la messe en dehors des cérémonies officielles), le Duce sent très bien que l'Italien, né religieux, a besoin de garder sa religion pour garder sa sobriété, sa fécondité, sa moralité — qui est un fait actuel. Car le fascisme a contribué à moraliser l'Italie. On peut rire de ce « *Non bestemmiare* (ne pas blasphémer) » que j'ai lu dans une échoppe de savetier, sous l'icône de saint Antoine. La rue italienne est propre, et elle n'a pas de trottoir.

De leurs œuvres d'assistance sociale les Italiens font grand cas. A part l'assurance obligatoire contre la tuberculose, je ne crois pas cependant qu'ils soient en avance : ils essaient — et c'est très bien — de rattraper le temps et le terrain perdus. Les services de la Croix-Rouge m'ont paru remarquables. Chose digne d'être signalée, cet organisme, international par excellence, s'est mis à la mode fasciste. Par reconnaissance pour les services rendus, explique le président Cremonesi dans un manifeste qu'il faut lire. L'hygiène est en progrès, et jusqu'à l'hydrothérapie. Chez ce peuple des chemises noires et des mal lavés, ce que j'en aurai vu des piscines neuves, des douches étincelantes ! J'ajoute qu'il passera encore bien de l'eau sous le pont Garibaldi avant que soit déclassé le Transtévère.

Une organisation originale est celle du *Dopolavoro*, qui n'a rien de commun avec notre fonds de chômage, mais qui s'adresse aux ouvriers — précisément, pour leur fournir, après le travail, l'éducation physique et morale, l'instruction, les cours de perfectionnement, les distractions aussi qu'ils réclament. Par des excursions des jeux, la comédie, le film, la radio, les fêtes folkloriques, la musique instrumentale, le chant d'ensemble, l'enseignement professionnel, l'assistance et l'hygiène, l'économie domestique, le *Dopolavoro*, qu'un décret du régime a placé sous le contrôle direct du secrétaire général du parti, s'adresse à tous les travailleurs des deux sexes, âgés de plus de dix-huit ans, à condition qu'ils n'aient pas été ou ne soient pas adversaires politiques. Moyennant une cotisation modique (la *tessera* annuelle à l'œuvre nationale est de 5 lires ; mais il faut y ajouter les redevances régionales), le « *dopolavoriste* » a droit à des réductions, qui vont jusqu'à 50 %, sur les chemins de fer de l'Etat, certaines lignes de tramways, sur le prix des places au théâtre, au cinéma, dans les stations de cure, sur les produits pharmaceutiques. D'autres facilités encore lui sont concédées. Il est bien entendu que toutes ces initiatives ne sont pas exclusivement, spécifiquement fascistes. Mais le fascisme, qui sait faire la réclame de sa politique, s'en sert le mieux du monde pour les besoins de la propagande sociale. En matière de folklore pourtant (fêtes du vin) et d'art populaire (fanfares et chorales), le *Dopolavoro* a résolument et fort heureusement innové.

Encore ne s'agit-il que d'art populaire. Le régime, comme toutes les dictatures, ne va pas sans un certain conformisme, lequel nuit aux aspirations individualistes de l'art — qui est toujours le fait d'un seul. La littérature n'a rien produit. La musique, ainsi que nous le disait le critique du *Messaggero*, en est restée à Respighi. Les hymnes et cantates ont quelque chose de facile. Pour les arts plastiques, nous avons pu nous rendre compte, au terme de notre visite au Concours du *Pensionato* (leur « Prix de Rome »), qu'une jeune école, très remuante, pleine d'espoir et de ferveur, tente sa chance. Architectes, peintres, sculpteurs, le monde nouveau leur appartient. Il leur manque de s'extérioriser. Seul Bontempelli les épaula. Contre eux les « marchands » ont fait bloc. Sur deux cents jeunes architectes romains, cinq travaillent, me confiait l'un d'eux. Elle va d'ailleurs un peu fort, cette belle *giovinetta*. Et si l'élément architectural nous a intéressé, les statues sont en général bien lourdes et les tableaux extravagants de ligne et de coloris. Le futurisme est largement dépassé. Marinetti est traité de malade. Il y a eu, depuis, le « Novecento ». Et tous ces jeunes gens attendent du Duce, ébranlé par le manifeste qu'ils préparent, la réalisation de leur rêve héroïque et brutal.

Reste l'organisation syndicale. On a dit qu'elle était à la base du régime. C'est bien possible, après tout. Force nous est d'avouer qu'il est très difficile d'y voir clair. Pour les Italiens eux-mêmes. A part les quelques cas heureux où l'arbitrage a joué, dans des conflits de travail. Les intellectuels, par exemple, ont leur statut. Ils n'ont que cela. Un avocat ne pourrait guère vous en apprendre plus long qu'un peintre. Et dans ces milieux plus fermés, les jalousies mesquines et les rivalités de personnes n'ont pas fini de s'exercer aux dépens du bien commun. L'homme social substitué à l'individu homme : la formule sonne bien. L'avenir nous dira si elle sonne l'heure exacte d'un Etat corporatif dont il faut reconnaître qu'il est, aujourd'hui, dans les limbes.

* * *

Après les réalisations, les caractères. Et nous en venons donc à cette sorte de continuité dans les souvenirs de la Victoire, à cette tendance aussi vers les masses profondes qui donnent au fascisme anno X son visage révélateur.

Que la Révolution des Chemises noires soit sortie des *Fasci di Combattimento*, issus eux-mêmes de la politique interventionniste de Benito Mussolini, fondateur dès 1914 du *Popolo d'Italia*, rion de plus vrai. Au demeurant, si le fascisme a recruté ses bataillons de choc parmi les combattants, tous les combattants n'étaient pas fascistes. Dans les premières années qui suivirent la marche sur Rome, en tout cas, le Parti, avec ce que le mot — et la chose — comporte de sélection, et aussi d'ostracisme, a joué dans l'Etat mussolinien le grand rôle, le seul rôle. Or les fêtes du *Decennale* — nous ne saurions trop y insister — nous ont apparues, bien plus qu'une manifestation de parti : une manifestation nationale. Le grand cortège du 28 octobre fut le cortège des mutilés de guerre, de ces mutilés qui, en raison de divergences personnelles plutôt que doctrinales d'ailleurs, eurent un moment le régime. L'Exposition de la Révolution, qui se prolongera tout l'hiver et qui est destinée à imprimer dans la masse, par la vertu d'une publicité outrancière, le sens, l'esprit du nouveau décennat, s'étend longuement sur la guerre ; et la Marche sur Rome y apparaît bien plus un aboutissement qu'un point de départ. Nous avons signalé ce même parti pris dans les écoles. Nul doute : le mot d'ordre vient d'en haut. On dirait que le fascisme triomphant a mis la sourdine. Il se fait héritier, lui qui fut créateur. L'apothéose du 4 novembre a toute sa valeur symbolique.

Dans le même temps Mussolini s'adressait aux masses. Les derniers discours (celui de Monza, par exemple) sont pleins d'ensei-

gnements. Le Parti cherche à s'élargir, à ouvrir ses rangs. Par un recrutement plus intensif. Et voilà qu'aujourd'hui même, le décret d'amnistie fait, pour la première fois, le geste qui plaît le plus au peuple : le geste du pardon. Le fascisme va au peuple. C'est sa tendance actuelle; et c'était devenu une nécessité. Nous touchons ici au point névralgique.

Mussolini, qui est né peuple, qui sort du socialisme et qui en a gardé quelque chose, avait fait sa révolution avec un noyau, quelques-uns. Ces quelques-uns, il les avait recrutés dans la bourgeoisie. Et c'est la bourgeoisie des industriels et des commerçants qui a soutenu de son or les conquêtes sanglantes des quelques-uns. Aujourd'hui, la bourgeoisie, sans avoir perdu la foi, a perdu l'enthousiasme. Les grands travaux, les *bonifiche*, les œuvres de jeunesse, d'assistance, l'organisation syndicale : tout cela entraîne de lourdes charges. A cette classe moyenne, qui est un peu devenue la classe des « fonctionnaires payants », suivant un mot cruel mais juste, le Duce a peut-être trop demandé. Et quant aux intellectuels, chacun sait qu'ils supportent moins facilement que d'autres, moins longtemps, ce système de l'opinion fabriquée et surchauffée, de la presse uniforme et dithyrambique, de la publicité tapageuse. Alors Mussolini se retourne vers ceux-là qui sont, plus que d'autres, ses frères par le sang. Aux mesures populaires succèdent des mesures démocratiques. Ne faudra-t-il pas aller jusqu'à la démagogie? C'est le secret de demain.

Pour parler franc, ce changement de politique que dicte à Mussolini son sens très vif des réactions italiennes (car ce dictateur a montré plus d'une fois qu'il n'avait rien de la barre de fer), lui est aussi conseillé par ce que j'appellerais, faute de mieux, le sentiment de prévoyance. Le Duce n'est pas immortel. A quoi songeait-il, cette semaine triomphale, devant ces marées humaines et hurlantes, ces forêts de mains levées, de poignards brandis, de fanions inclinés? Son œuvre, c'est lui. Et son œuvre ne doit pas périr. Mais lui s'en ira. Alors?... Sans doute songeait-il que ses meilleurs lieutenants l'ont trahi. Turati n'est que l'exemple le plus triste de la plus décevante, de la plus lourde chute. Grandi mis à part, qui s'est révélé bon diplomate, la jeune couche n'a pas donné ce que le chef était en droit d'en attendre. L'épreuve du pouvoir les a tous usés, tous. On accuse souvent Mussolini de centraliser à outrance. Et s'il lui arrive de reprendre en mains les principaux leviers de commande, on crie au potentat. La vérité est que lui seul a la tête assez solide pour résister aux fumées de gloire neuve, de gloire jeune.

J'estime, quant à moi, — et en écrivant ceci, je sais bien que je prends le contre-pied de la doctrine officielle, — que le fascisme anno XI tend, de par la volonté de son fondateur, à une élimination progressive du Parti en tant que tel, au bénéfice de la nation. Quand je parle d'élimination, il faut savoir ce que parler veut dire. Resteront les honneurs, les chemises noires brodées d'or, les poignards d'argent, les galons sur les manches et au bonnet. La notion même de parti perdra de sa rigueur. Le très honorable Starace peut bien me contredire, les nouveaux statuts l'y aidant. Lui-même ne fait-il pas figure d'un pâle secrétaire général, successeur diminué des trop brillants « seconds » retombés au néant?

Ainsi donc voilà où tendrait le fascisme, plus par nécessité que par vertu. Si notre impression n'est point trop fautive, cette « démocratisation » ne va pas sans nous inspirer quelques craintes. Au consentement des élites substituer l'impératif de la masse, c'est jouer un jeu doublement périlleux dans un pays qui, avec la Russie, restait — il reste encore dans une certaine mesure — la terre d'élection des expériences « totalitaires ».

Quant au nationalisme italien, nous avouons qu'il n'éveille pas en nous des craintes excessives. La guerre est peut-être pour demain. Mais l'Italie de 1932 ne cherche pas la guerre. Elle souffre d'un

traité qui ne lui a pas accordé les compensations coloniales auxquelles lui donnent droit bien plus sa situation démographique que les opérations de ses soldats en terre d'Afrique. D'autre part elle aurait pu se préoccuper plus tôt de former des diplomates dans la tradition de Cavour. L'Italie se rapproche de l'Allemagne sans réussir à l'aimer. Elle critique la France sans arriver à la haïr. Et il est assez significatif que M. Edouard Herriot, en plein Congrès radical, ait tenu, à l'égard de la sœur latine, des propos qui ressemblent furieusement à des excuses. La politique étrangère est d'ailleurs liée à trop d'inconnues. Là plus qu'ailleurs Mussolini doit jouer la carte de l'opportunisme. Là moins qu'ailleurs l'Italie ne peut faire *dà se*. Qui vivra verra.

* * *

Pour nous, le fascisme mussolinien demeure la plus belle, la plus forte expérience politique que le monde ait vécue depuis Napoléon. L'assimiler à la soviétisation de la Russie nous paraît à la fois stupide et méchant. Les grands mots ne signifient plus grand-chose quand on rentre d'un pays où le *benissimo* est à peine approbatif. Et il est assez vain de décerner, comme à un concours des plus grands hommes, la couronne de laurier. Par sa foi dans son destin, par son indomptable énergie, par les qualités du chef et les vertus de l'homme, Mussolini s'est acquis à l'admiration de tous ceux que n'aveuglent ni la haine, ni la sottise, un droit

* * *

— Que pensez-vous [du fascisme? vont me demander mes amis.

Beaucoup de choses. Du bien, beaucoup. Mais pas que du bien.

Si l'hospitalité romaine est d'un raffinement exquis, il reste qu'une certaine défiance, non pas tant vis-à-vis de l'étranger qu'au regard de ses propres compatriotes, gêne un peu le plaisir d'être accueilli chez l'Italien. Pour parler haut de Mussolini, il vaut mieux l'appeler Arthur. Tel marchand en veine de confidences m'attirait, pour deviser, au fond de sa boutique. Et je n'ai pas oublié la terreur de ce brave ami qui, pour m'avoir égaré au milieu des officiers légionnaires, place de Venise, et parce que je n'étais pas à l'heure au rendez-vous, s'était imaginé mille choses. La presse est souvent illisible. Elle donne, de la première page à la dernière, dans le style *pomposo*. Et puis il y a cet art de tronquer les articles, de faire d'un cri une ovation prolongée, d'une nouveauté une révolution. La publicité, une publicité de tous les instants, sur tous les murs, admirablement faite pour frapper la masse, éveille chez les fidèles que nous sommes de Duhamel, des réactions sur lesquelles n'avaient point compté les managers de la L. U. C. E.

Ce sont, à vrai dire, de petits inconvénients. Et le Français qui vitupère la censure pourrait se demander par qui sont « arrosés » ses quotidiens, dits d'information, et qui n'informent en somme que des volontés et desirs du dispensateur de la manne.

Si je n'étais Belge, je serais volontiers Italien anno X. Parce qu'il y a aussi cette chose qui me ravit, et qui procède peut-être d'un orgueil auquel j'applaudis : il y a, chez les Italiens de Mussolini, le sens de la tenue, du chic, de la grandeur. Ce peuple de *lazzaroni* sur le ventre est devenu un beau peuple fier — et debout.

5 novembre 1932.

FERNAND DESONAY,
Professeur à l'Université de Liège.

Salle Patria, rue du Marais, Bruxelles

CONFÉRENCES CARDINAL MERCIER

QUATORZIÈME ANNÉE

Prendront la parole cet hiver :

EN NOVEMBRE.

Le mardi 22, à 5 h., S. Exc. Mgr BESSON, évêque de Fribourg, Lausanne et Genève. Sujet : **La fin du monde.**

EN DÉCEMBRE.

Le mardi 6, à 5 h., M. René BENJAMIN. Sujet : **Les lettres d'amour de Balzac.**

Le mardi 13, à 5 h., M. Denis D'INÈS, sociétaire de la Comédie-Française. Sujet : **Les beaux vers du théâtre français.**

Le mardi 20, à 5 h., M. Maurice PALÉOLOGUE, de l'Académie française, ambassadeur de France. Sujet : **Un méconnu : l'archiduc Rodolphe.**

EN JANVIER.

Le mardi 3, à 5 h., lecture par M. Jacques COPEAU

Le mardi 10, à 5 h., M. André BELLESSERT. Sujet : **Un grand romancier contemporain : M. Edouard Estaunié.**

Le mardi 17, à 5 h., M^{me} DUSSANE, sociétaire de la Comédie-Française. Sujet : **Le rire de tous les temps.**

Le mardi 24, à 5 h., le comte de SAINT-AULAIRE, ambassadeur de France. Sujet : **Le désarmement.**

Le mardi 31, à 5 h., M^{me} Berthe BOVY, sociétaire de la Comédie-Française, interprétera **La Voix humaine** (de Cocteau), récitera des fables de La Fontaine et chantera des chansons wallonnes.

EN FÉVRIER.

Le mardi 7, à 5 h., M. Henri BÉRENGER, sénateur, président de la Commission des Affaires Etrangères du Sénat français. Sujet : **Le problème de l'Europe.**

Le mardi 14, à 5 h., M. George LECOMTE, de l'Académie française. Sujet : **Peut-on mentir à soi-même?**

Le mardi 21, à 5 h., M. Paul REYNAUD, député de Paris, ancien ministre des Finances et des Colonies.

Le mardi 28, à 5 h., M. Charles OULMONT. Sujet : **Debussy tel que je l'ai connu (avec exemples au piano).**

En février, le Révérend Père SANSON, de l'Oratoire, donnera à Bruxelles, sous nos auspices, trois conférences sur les FORCES CORRUPTIVES : JOUIR — HAIR — DOMINER. Ces conférences seront accessibles à nos abonnés moyennant un modique droit de numérotage des cartes d'abonnement.

EN MARS.

Le mardi 7, à 5 h., le Baron E. de BRUNEAU de SAINT-AUBAN, bâtonnier du Barreau de Paris. Sujet : **L'Allemagne et la paix.**

Le mardi 14, à 5 h., M. Guglielmo FERRERO.

PRIX DE L'ABONNEMENT A LA SÉRIE DES 18 CONFÉRENCES (non compris la taxe de numérotage pour les Conférences du R. P. Sanson).

Fauteuil et baignoire : 175 francs; Parquet, balcon de face et 1^{er} rang de côté : 150 francs; Balcon de côté et estrade : 125 francs.

La location est ouverte de 9 h. 1/2 à 12 heures et de 14 h. 1/2 à 17 heures, à la Maison F. LAUWERYNS, rue du Treurenberg, 20, Bruxelles. Téléphone : 17.97.80. Chèque postal : 119.53.

Secrétariat des conférences :

à La revue catholique des idées et des faits
57, rue Royale, tél. 17.20.50.

Saint Albert le Grand⁽¹⁾

L'homme dont les ossements glorieux, apportés ici de Cologne, reposent au milieu de nous, est mort en 1280. Il n'était plus guère connu du grand public. Certes, les historiens du moyen âge et ses frères en religion ne l'ont jamais oublié, encore qu'il ait été trop éclipsé par son illustre disciple, saint Thomas d'Aquin. N'eût-il d'ailleurs été que le maître de ce dernier, il aurait déjà acquis des titres suffisants à notre reconnaissance. Les prédicateurs et les conférenciers des deux jours suivants mettront en relief la sainteté et la science de celui dont on a pu dire qu'aucun homme de son temps n'a réuni dans une synthèse plus puissante toutes les sciences humaines et divines. Il m'est réservé de vous parler ce matin de saint Albert le Grand comme pacificateur.

Excellence, les religieux de la Province dominicaine de Belgique Vous sauront gré d'avoir voulu présider l'ouverture de ces solennités. Celui à qui nous sommes venus rendre hommage fut l'homme de confiance du Saint-Siège, et fréquemment investi par le Pontife suprême de la mission d'arbitrer les différends les plus compliqués. Nous sommes dès lors plus heureux qu'étonnés de voir nos fêtes rehaussées par la présence de celui qui représente au milieu de nous, avec tant de distinction et d'affabilité, l'incomparable apôtre de la paix qu'est le pape Pie XI.

Mes frères, les détails des multiples interventions pacificatrices d'Albert le Grand n'intéressent plus que les historiens. Il vécut à une époque où les pays germaniques qu'il évangélisa surtout étaient divisés en une quantité de petites principautés farouchement jalouses de leurs privilèges et de leurs droits réels ou supposés. Beaucoup d'évêques concentraient entre leurs mains le pouvoir religieux et le pouvoir temporel; et cette dualité les entraînait fréquemment dans des conflits armés qui ne contribuaient guère à augmenter le prestige de leur ministère pastoral.

Albert le Grand avait en horreur ces luttes fratricides, trop souvent suivies d'actes de répressions aussi cruelles qu'injustifiables. Son prestige unique faisait de lui l'homme tout désigné pour prévenir les différends ou y mettre fin. Et comme on savait qu'il intervenait toujours avec un tact et une sagesse qui n'avait d'égal que son désintéressement absolu, ses décisions devenaient pour ainsi dire automatiquement la loi des parties en cause.

L'hommage suprême que nous devons aujourd'hui à sa mémoire c'est de comprendre comme lui la place que doit occuper dans la vie de tout croyant l'idée de paix.

Plus on réfléchit, moins on comprend qu'on puisse se dire disciple du Christ et n'être pas pacifiste. Quand les anciens prophètes annoncent l'avènement du Messie, ils l'appellent le Prince de la paix. Le premier message divin révélant au monde la bonne nouvelle de la naissance du Sauveur est un message de paix. La veille de sa mort, c'est de la paix et de l'unité que le Christ parle avec le plus d'insistance : « Je vous laisse la paix, non celle que le monde propose, mais celle que seul je puis vous assurer ». Et entre les deux dates extrêmes de sa naissance et de sa mort, le Sauveur ne se lasse pas de faire comprendre à ses disciples que l'effort incessant vers la paix fait partie intégrante du christianisme bien compris. Dans l'émouvant résumé de toute sa doctrine que constitue le Sermon sur la montagne, Il proclame bienheureux les artisans de paix, car ils seront appelés les enfants de Dieu. Les autres n'ont pas droit à ce titre.

Les Apôtres ne s'y sont du reste pas trompés. Saint Paul com-

(1) Allocation prononcée aujourd'hui même, 11 novembre, en chaire de Saint-Gudule à Bruxelles, à la messe d'ouverture des fêtes en l'honneur de saint Albert le Grand, célébrée avec l'assistance pontificale de S. Exc. le Nonce Apostolique.

mence par souhaiter la paix du Christ à tous ceux auxquels il s'adresse dans ses épîtres, et jusqu'à la fin des siècles, chaque fois que les Pontifes, successeurs des Apôtres, monteront à l'autel, ils se retourneront ensuite vers le peuple, pour lui dire : « Que la paix soit avec vous! »

Il n'est donc permis à personne de disjoindre ce que le Christ et son Eglise ont voulu si étroitement unir : les croyances et les pratiques chrétiennes d'une part et la poursuite de la paix d'autre part.

Cette paix se présente à nous sous deux aspects distincts. C'est d'abord celle qui doit exister au dedans de chacun de nous, et qui est le résultat du respect de l'ordre providentiel impliquant la soumission de la sensibilité à la raison, de la raison à la vérité et de la volonté au devoir.

Mais comme un croyant ne reçoit que pour donner, il est tenu de travailler à diffuser autour de lui la paix acquise.

Vouloir résoudre un conflit de droit par la force brutale est en soi un acte de sauvagerie inconciliable avec les données les plus élémentaires de la doctrine chrétienne. Il n'y a pas une morale qui règle les différends entre individus et une autre morale qui régit les rapports entre les nations. Dans l'un comme dans l'autre cas, le recours à la force n'est justifiable qu'en cas de défense légitime. Assurément, le bon sens même nous dit qu'on ne peut exiger ni d'un particulier, ni d'une collectivité, qu'ils se mettent d'avance dans l'impossibilité d'exercer éventuellement ce droit de défense en cas d'agression injustifiée. Mais la seule conclusion admissible de ces prémisses évidentes, c'est que nous devons nous efforcer de faire disparaître le plus possible tout danger d'agression injuste.

Il est vraiment trop facile de qualifier de rêveurs et de doux maniaques les catholiques qui n'ont jamais songé à préconiser un désarmement unilatéral, mais qui veulent déduire loyalement de l'enseignement des Pontifes romains les conclusions pratiques que cet enseignement implique.

Voici plus de quarante ans, — c'était le 11 février 1889, — que Léon XIII écrivait que la multiplication des armements fait peser sur les peuples des charges à peine plus tolérables que la guerre elle-même.

Le 1^{er} août 1917, Benoît XV supplie les chefs des belligérants d'accepter la réduction simultanée et réciproque des armements et l'institution de l'arbitrage, bien entendu, avec des sanctions efficaces. Enfin, dans son allocution de Noël 1931, le Pape glorieusement régnant se plaint amèrement de ce que l'enseignement de ses prédécesseurs sur la paix et le désarmement, qui est aussi le sien, n'ait guère été écouté.

Il faut donc que nous ayons le courage de répéter sans cesse qu'une guerre nouvelle serait un désastre peut-être irréparable pour l'antique civilisation chrétienne et européenne dont nous sommes tous les bénéficiaires.

Il faut oser dire bien haut que nos mères n'ont pas prodigué à leurs enfants les soins les plus admirables pour que ceux-ci soient un jour empoisonnés comme des rats par des gaz horribles, ou déchiquetés par des éclats d'obus projetés à des distances toujours plus grandes.

Il faut oser dire que ce n'est pas une société chrétienne celle où la situation internationale oblige des millions de jeunes gens d'interrompre leur travail ou leurs études, pour s'entraîner, en prévision d'une guerre, à tirer sur d'autres jeunes gens comme sur du gibier, avec cette différence que pour tirer sur les hommes on dispose d'engins beaucoup plus destructeurs.

Il faut oser dire qu'il est intolérable de voir telle usine de mitrailleuses très connue distribuer à ses actionnaires des dividendes énormes, à l'heure où des milliers d'êtres humains vivent dans la détresse et où l'on continue à brûler les récoltes qu'on ne réussit pas à faire parvenir aux endroits où sévit la famine.

Parler ainsi, ce n'est pas oublier que la guerre fait éclore des actes d'abnégation et d'héroïsme si beaux qu'on se prendrait parfois à regretter qu'ils n'eussent pas eu l'occasion de se produire. Mais ces gestes, pour admirables qu'ils soient, ne contre-balaient pas les horreurs de la guerre et l'histoire en a constaté d'aussi méritoires à l'occasion des deux autres calamités auxquelles la liturgie catholique assimile la guerre : la peste et la famine.

Mes frères, c'est surtout de ceux que l'autorité suprême a proclamé docteurs de l'Eglise universelle qu'il est vrai de dire : « Que les morts parlent ». Celui que nous glorifions aujourd'hui fut un grand homme de paix. Les hommages que nous lui rendons seraient vains et inutiles si nous n'étions pas décidé à être comme lui des pacifistes sincères et résolus.

G. RUTTEN, O. P.
Sénateur.

Tout intellectuel belge lit

La revue catholique des idées et des faits

PUBLICATION HEBDOMADAIRE

DOUZIÈME ANNÉE

La revue belge d'intérêt
générale la plus répandue
Fondée le 25 mars 1921,
sous les auspices du Car-
dinal Mercier. Renseigne
sur tous les problèmes :

RELIGIEUX

POLITIQUES

SOCIAUX

LITTÉRAIRES

ARTISTIQUES

SCIENTIFIQUES

Demandez le service
gratuit pendant un
mois, et vous vous
abonnerez pour 1933

André Gide ⁽¹⁾

PRÉSENTATION

Que certains, désireux de se décharger sur des livres de leur inefficacité à l'égard de leurs enfants, accusent Gide d'être « un malfaiteur », que d'autres affirment que, vidé de Nietzsche, de Rousseau et de Dostoïevsky, il ne lui resterait au contraire proprement rien, qu'on lui reproche d'être retors, vicieux, maniaque, corrupteur ou diabolique, nulle de ces critiques — pour si fondées que, dans une certaine mesure, elles puissent quelquefois paraître — ne m'empêche de goûter à la relecture de ses œuvres un plaisir qui ne tient pas à la seule perfection de la forme.

Et d'ailleurs, si, à mesure que j'avance, l'urgence d'écrire sur lui, et non pour l'accabler, me presse, c'est sans doute, et malgré tout, qu'un plus ou moins insensible désir de pureté (1) y brûle.

Mais, en même temps qu'à chercher de m'éclairer sur ses raisons les plus profondes, je voudrais noter ici ce qui jadis me rendait plus attentif à ses bienfaits qu'à ses maléfices; et comment je m'en imprégnais au point qu'après quinze ans d'oubli me voici de nouveau discutant près de lui.

Pourtant, les difficultés d'une telle entreprise, que je n'avais pas d'abord mesurées, maintenant se précisent. Non celles que l'on me fait valoir : « Vous perdez à coup sûr, me dit-on; Gide ne sera jamais satisfait d'aucun éloge où la moindre restriction se mêle. » J'avoue que de telles objections ne me touchent pas : elles m'exalteraient plutôt. Ce n'est pas en effet pour plaire à Gide que je me mets à ce travail. Je veux, tout en lui rendant justice — parce que, plus que nul autre, il eut part à ma formation — liquider avec lui ma jeunesse.

Mettre une barre sous ce passé auquel Dieu m'a rendu étranger, mais dont tout de même je garde souvenir, ajouter la conscience à la grâce, tel est, avec le désir d'expliquer Gide, mon plus pressant souci.

De sorte que, tout en sachant quelle subtilité me serait favorable, je me persuade qu'un grand amour et le désir de la vérité suffiront pour me diriger.

Quant à Gide, puisse-t-il ne pas sentir d'animosité dans mes critiques — il ne peut y en avoir —, mais ce grand besoin d'une justice dont je le sens lui aussi profondément épris.

Les difficultés qui m'assaillent (plus, d'ailleurs, qu'elles ne m'arrêtent; et me valent même cette espèce de frémissement sans lequel il me semble qu'on n'est tenté de rien faire), la véritable difficulté, c'est plutôt de peindre un auteur en apparence si fuyant sans disposer à chaque instant du modèle, de réussir d'une telle mobilité l'image ressemblante.

Sans doute, l'interminable analyse (où j'ai laissé à propos des phrases les plus ambiguës de quelques-uns de ses livres ma plume si longuement courir) devrait m'avoir fourni matière assez abondante pour y trouver toutes les nuances à présent nécessaires. Mais cette matière à son tour m'est moins utile qu'elle ne m'encombre : la réalité d'un homme n'est pas dans la somme de ses traits. Et puis ce n'est pas seulement à quelques livres de Gide que je veux ici faire allusion.

Devant cette espèce de foisonnement parcouru de frissons, comment extraire une simplicité vivante? Comment, de tant d'éventualités contraires, faire surgir l'indubitable et le vrai?

Néanmoins, derrière ces sables légers et que le vent agite, je me persuade qu'un plus stable terrain m'attend. Et déjà certaine remarque m'encourage à le poursuivre.

Il y a une différence très singulière entre l'impression de pauvreté qui se dégage des pages de presque chacun de ses livres ceux de critique peut-être mis à part), et l'appel vraiment fort qui s'élève une fois la lecture de l'ouvrage achevée. Comme si, sans se livrer vraiment par chaque pensée, Gide fût présent dans leur ensemble.

Il en va d'un Claudel, par exemple, tout autrement : chaque mot l'exprime.

(1) Par André GIDE qui paraîtra bientôt chez Grasset, à Paris.

(2) « En art comme partout la pureté seule m'importe » (*Faux Monnayeurs*, 97). « La pureté en art comme partout, c'est cela qui importe » (*Journal des Faux Monnayeurs*, 72).

Mais si c'est à force de flottement et d'indécision que Gide ainsi se compose, du moins nous suggère-t-il aussitôt qu'un mystère permanent par derrière est caché.

Peut-être conviendrait-il de diviser les esprits en deux catégories : ceux qui se décrivent d'un trait — on pourrait dire : dans l'espace, et ceux dont le visage se révèle dans le temps.

Un des aspects de Gide, cette lenteur à se former l'impose à son portrait : son premier élément, c'est le temps : il ne se conçoit pas sans lui.

Il importe donc surtout de discerner et de mettre en valeur à propos de lui cette *poussée interne* dont il parle lui-même (à propos des mythes); et aussi de nous garder de toute myopie pour l'interroger.

La difficulté de tracer le portrait d'un être aussi mobile sans disposer immédiatement de tous les traits qui le constituent, on voit que l'obligation ici la compense : de ne se servir d'eux qu'en les considérant d'assez loin pour les faire tous rentrer dans l'ensemble que leur développement à la fin constitue.

Le portrait de Gide se confond avec le progrès de son éclairage. Il est vrai qu'aussitôt une autre difficulté se présente; car si Gide, jadis, agissait sur nous, ce ne pouvait être en fonction de ce progrès encore impossible à deviner. Cependant, peut-être, en pressions-nous l'appel et la nécessité future, et leur obéissions-nous déjà à notre insu. De sorte que, si chacun de ses livres nous laissait, en dépit de leur séduction, un goût de cendre amère, c'est que Gide, sans plus parvenir à s'y saisir lui-même qu'à y dresser une image étoffée de ses personnages, ne cessait d'y aspirer à la plénitude.

Et s'il échouait ainsi, partiellement, dans ses peintures, ce n'est pas que son propre être manquât de complexité, c'est que la conscience qu'il en prenait ne pouvait être que successive.

Oui! cette inéluctabilité même nous fournit la raison qui, à travers chacun de ses livres, autrefois déjà nous le faisait aimer avec tant d'inquiétude. Et l'insuffisance que nous y sentions avait part à notre goût : nous aimions ses livres précisément parce qu'ils ne nous comblaient pas, et que, de cette insuffisance, on pouvait pressentir qu'était moins responsable la pauvreté de leur auteur que sa difficulté à s'avouer tout entier dans l'instant.

C'est à un moment de son évolution, où se résumaient sans doute les moments antérieurs, mais comme ouvert encore sur son achèvement, que chacun de ses livres nous conviait, nous donnant tout à la fois l'enivrement d'une réalité authentique et l'énervement de la sentir fragmentaire. Une soif et une ébriété, n'est-ce pas en cette double impression quasi physique que se résument tous les livres de Gide; celle qu'ils nous valent encore, à présent que nous savons à quel plus vaste paysage il leur fallait appartenir.

Et c'est que, tout en faisant partie de ce paysage, ils continuent de se livrer à nous comme des êtres vivants, mais mutilés.

A mesure que se poursuivait la révélation progressive — comme photographique — de son esprit, chacun des états par lesquels il passait (tout en se proposant dans sa réalité et tout en nous refusant un assouvissement qu'il est impossible en effet d'y trouver), se complétait peu à peu par les réponses que les suivants venaient y apporter.

L'émotion de notre jeunesse rejoint notre émotion la plus récente : à goûter la lenteur avec laquelle Gide prend possession de soi comme un organisme qui difficilement se déploie; à connaître la fatalité qui le forçait, en chaque instant de son développement, à se regarder vivre avec toute sa curiosité, toute son application et toute sa douleur.

A l'aide des livres de Gide, une récréation de Gide est donc non seulement possible, mais passionnante. Et bien qu'il nous dise ne s'occuper, dans ses écrits, que des autres (*Divers*), on voit déjà que c'est exclusivement à lui qu'il n'a cessé de songer (1).

D'ailleurs cette affirmation de *Divers*, loin de me contredire, me confirme. Si Gide est seul présent dans son œuvre, c'est pour y répondre à d'indivisibles interlocuteurs.

On peut dire que sa solitude, quoique absolue, est constamment habitée par la pensée des autres.

* * *

Je remarquais de quelle étrange manière chacun de ses ouvrages — nous exaltant sans nous assouvir — tout en nous portant à

(1) « Edouard... se poursuit lui-même sans cesse à travers tous, à travers tout. Le véritable dévouement lui est à peu près impossible » (*Journal des Faux Monnayeurs*, p. 73).

l'ivresse, nous laissait sur notre soif; et le progrès de sa révélation à soi, fragmentaire et successive, nous donnait déjà le mot de cette contradiction.

Il faudrait ajouter, je crois, que jamais Gide ne se cherche que pour s'opposer, qu'au milieu de ses propres taillis, au plus secret de ses explorations, jamais l'on n'entend mais toujours on devine une autre voix qui le conduit.

Ses réponses, peut-être ne nous grisent-elles tant que parce qu'elles supposent une question qu'elles nous incitent à prendre à notre compte. Le lecteur se fait complice involontaire grâce à cette équivoque, où le laisse Gide, quant au complice véritable. Ainsi ne cessons-nous jamais d'être introduits dans le débat : nous y sommes l'adversaire qu'il s'efforce moins à convaincre qu'à séduire.

Je crois que nous touchons ici une de ces innombrables dissonances qui font croire à la duplicité de Gide, alors qu'il est un des esprits les plus soucieux de s'exprimer avec franchise.

Pour s'expliquer ses apparentes contradictions il faut ne jamais perdre de vue qu'il prit conscience de soi en s'opposant : Gide n'a jamais agi que par réaction. Aussi sa pensée véritable se trouve-t-elle presque toujours mêlée à des traits qui ne sont pas seulement les siens, mais ceux d'esprits auxquels il est en proie — sans lesquels il ne serait pas. Cela lui vaut cet apparent ondoisement, ces indécisions où semble se trahir sa morbide inconsistance.

Contradictoire, inconsistant, n'est-ce pas à ce double défaut que ses adversaires les plus favorables l'acculent?

Mais ce reproche ne vaut pas. Il faut admettre ce qu'il dit de lui-même, qu'il est un *personnage de dialogue*. Et non pas seulement de dialogue intérieur, de dialogue véritable.

C'est pourquoi aussi, quand il affirme — contre tous ceux qui accusent d'être froidement cruel et corrompu — que la bonté et peut-être ce qui domine en lui, ni il ne se fait illusion, ni il ne cherche à nous tromper; et j'en trouve un signe dans cet accueil toujours ouvert à tout ce qui s'oppose à lui.

C'est également dans ce sens qu'il a quelque motif de se croire sans orgueil. Non qu'il soit humble : il est tout le contraire; mais c'est une autre question. Ce que je veux dire, c'est qu'il ne méprise que ce qu'il ne comprend pas, et qu'il comprend tout ce vers quoi le porte son insatiable curiosité.

Cette sorte particulière de « modestie » dans l'accueil, voilà, je crois, l'un de ses charmes.

Ainsi, dans tous ses livres, non seulement flotte une voix étrangère que rien ne localise, au point que nous pouvons la prendre pour la nôtre (et il nous semble que c'est nous alors qui orientons le débat) — mais les réponses de Gide y sont pleines d'une sorte de piété, de tendresse, d'émotion contenue qui, se mêlant, en l'absence de tout facteur sentimental, à son amoureuse curiosité, nous force à convenir que nous sommes touchés.

C'est sans doute cette absence de « suffisance » chez Gide, cette première disposition à la défaite qui nous rend si sensibles à un art qui, par ailleurs, est glacé, au point que le moindre grain de complaisance aussitôt le stérilise (comme on peut s'en assurer dans *l'Ecole des femmes*, par exemple, et dans *Robert*).

* * *

Peut-être à présent la figure de Gide commence-t-elle à se dessiner? beaucoup plus proche, à mon sens, de celui pour qui Gide entend qu'on le prenne, que de celui pour qui, en général, on veut le faire passer.

Et tout en même temps, dans ce personnage en train de se dresser, on voit s'ébaucher, de toutes les critiques, objections et accusations de ses adversaires la justification et la raison d'être.

De ce que Gide, en effet, ne cesse de se dérober pour mieux convaincre ses intimes contradicteurs, résultent ces dangereuses allures contre lesquelles se dressent les pères de famille un peu trop soucieux pour disculper leurs enfants, de fonder sur les livres que ceux-ci faute de nourriture spirituelle, ont dévorés. Mais je ne crois pas arbitraire d'affirmer que s'il essaie ainsi de nous séduire, c'est moins ruse que timidité. Oui! s'il me fallait choisir, entre ses tendances, la plus particulière, je dirais que ce « malaffaire » est d'abord et surtout un timide. Cependant il s'agit ici d'un trait si important de son caractère que je ne veux pas encore m'y arrêter.

Il nous dit quelque part — il y revient même à plusieurs reprises — qu'il abonde toujours dans le sens de son contradicteur.

Tel est le premier temps de sa pensée.

Le second, c'est de prendre le contrepied de ce qu'il vient d'approuver; et d'autant plus ironiquement qu'il s'était davantage abandonné à une pensée plus susceptible de le faire douter de lui — de le détourner de cette vaine affirmation de sa singularité sexuelle à laquelle il a réduit toute sa vie. C'est à cause de ce double mouvement, dont l'unique origine est la timidité, qu'on l'accuse de perfidie. Mais je suis, tout au contraire, d'accord avec lui, pour croire sa constance profonde : la constance d'une vie divisée.

Il faudrait ne pas oublier qu'il y a un étroit rapport entre l'infidélité aux objets de ses désirs et la fidélité qui l'attache à ceux qui furent personnages dans ses débats et dans son drame. Sur une telle constance qui est une constance d'amitié (je ne parle pas de cette douloureuse constance d'un esprit constamment traqué par la chair), je voudrais insister d'autant plus qu'elle est plus contestée, et qu'elle nous introduit dans ce domaine où son narcissisme prend contact avec le monde par l'attachement profond qu'on le sent y éprouver à l'égard de tous ceux dont la contradiction lui fut indispensable.

Une espèce de constance à l'obstacle.

De sorte qu'on voit, en fin de compte, que, si le souci de soi indubitablement le domine, tout en lui est néanmoins organisé en fonction d'une espèce de tendresse de la pensée : son narcissisme même est celui d'un esprit que la seule présence humaine provoque et déclenche.

Il y aurait donc à la racine de cet être prisonnier de soi un point par où l'amour aurait pu affluer.

Ce sont là je crois plus que des hypothèses. Et que me proposent tout à la fois ce que je connais de lui, et une sorte d'effort pour saisir le secret de ses attitudes en deçà des mots qui les traduisent et les dénaturent — pour m'expliquer cette espèce de contradiction permanente où l'on sent qu'il vit.

À l'origine de ses manifestations les plus bruyamment scandaleuses, je voudrais essayer aussi de montrer que son exigeante franchise a plus de part qu'aucun goût de souiller ou que le désir sacrilège (que ses ennemis prétendent reconnaître et que je cherche en vain).

Il ne s'agit pas, bien sûr, de donner Gide pour un saint. Ce que je veux dire, c'est que je fus amené à la plus favorable interprétation de Gide pour la prospection du plus secret de son œuvre. C'est le ton sur lequel il s'exprime qui m'a guidé, cette déchirante émotion qui court de livre à livre, et qu'il est si facile de ne pas entendre, mais qui me semble avoir précisément beaucoup plus de chances d'être révélatrice que les éclats auxquels d'ordinaire on s'attache. Sous les affleurements apparents, je crois qu'on peut soulever de plus douloureuses racines.

Et les pensées que Gide développe m'importent et m'ont moins renseigné que cette ascultation de l'indicible. Ce sont tentatives pour affirmer le plus contesté de soi et qui n'ont que trop dissimulé, aux yeux mêmes de Gide, le plus essentiel. L'essentiel, pour moi, c'est, par une courbe à peine perceptible, le tremblement de sa voix qui l'indique.

Ainsi, quand j'interroge un tableau, son sujet ne m'arrête que pour me proposer la graphologie spirituelle dont il est le prétexte. Ici, de même, puis-je ne pas m'être acharné en vain à déchiffrer, sous les signes qui souvent la trahissent, la réalité qu'ils avaient pour seul objet de faire vivre.

Il faut, pour comprendre une telle œuvre, soulever le voile qui la recouvre, et entendre, par derrière, ce que son auteur s'adresse à lui-même.

Comme me l'écrivait un jeune musulman, parvenu en partie grâce à lui au christianisme, il est impossible à un converti de relire Gide sans une émotion fraternelle à laquelle semble de loin répondre comme une âme étouffée.

La plus triste inclination au péché, je crois que c'est la tiédeur. Or, si je trouve en Gide une parfaite absence de résonance spirituelle, de tiédeur, par contre, je ne trouve nulle trace (je veux dire sur le plan de ce qu'il connaît).

Et si je cherche, non plus la raison de ce qui nous séduit dans ses livres, mais la qualité de l'émotion qu'ils éveillent dans un cœur incrédule, c'est certainement la ferveur.

Et c'est là un fait d'autant plus curieux qu'elle semble procéder souvent de l'artifice, comme si une paralysante fascination l'empêchait de naturellement s'épanouir.

NOSTALGIE DU CHRIST

Le détournement, par Gide, dans un sens purement naturel, des délivrances proposées par le Christ et l'usage (que les chrétiens d'origine n'ont que trop sujet de lui reprocher) des paroles divines pour la glorification de la chair, il faut avouer que ce sont cet usage et ce détournement que nous préparèrent à Dieu : avant de nous forcer à les dépasser, il nous fallait suivre Gide dans ses chemins.

C'est sa nostalgie du Christ qui seule explique la conversion autour de lui de tant de ses amis. Sans doute, et presque seul, il résiste encore ; mais, tout prisonnier qu'il soit des interprétations où l'ont enfermé ses désirs, il faut bien avouer que c'est à sa voix que ceux qui n'avaient pas les mêmes raisons que lui de s'immobiliser dans un système, c'est à sa vaine, à son incessante tension vers une liberté supérieure que nous dûmes d'être convoqués à la nôtre.

Et dans quelle œuvre trouve-t-on, fût-ce pour les réfuter, tant de citations des Ecritures ? Mais si ces paroles agissent, quels que soient les ornements dont elles sont entourées, Gide est un des rares qui leur aura permis de s'exercer. Après de tant d'écrivains pour qui l'Évangile n'est objet que de beaux discours, nombreux sont les livres de Gide où cet Évangile apparaît, quoique toute déviée de son cours, la source de la vie.

Et je me demande même si ce n'est pas à son long corps à corps avec les Évangiles, à cette lutte permanente et sournoise contre eux, à leur présence enfin, que Gide doit d'avoir fait lever tant de germes dans tant d'esprits. Rien n'en paraît au dehors ; mais l'inquiétude d'un si parfait détachement rôde si constamment dans toutes ses œuvres qu'on peut dire que c'est autour d'elle qu'a lieu tout le débat. L'importance de Gide, sans elle, ne s'expliquerait pas.

Que Gide ait pris — sans la moindre irrespectueuse légèreté — tant de mots aux Ecritures pour en faire jusqu'aux titres de ses ouvrages, me semble à ce point capital, que me surprennent autant le peu d'attention qu'y prêtent les catholiques et la stupéfiante assertion d'un de ses biographes : qu'il n'y aurait en lui rien de chrétien. Je crois, tout au contraire, qu'il ne s'est jamais défait de son amour pour le Christ, et qu'à travers toutes les trahisons et toutes les douleurs qu'il lui infligea, cet amour a toujours persisté.

Sans doute l'inattention des catholiques s'explique parce que pour eux le Christ n'a pas cessé de parler par la voix de son Église, et que toutes les fantaisies brodées autour de Lui par un esprit en proie aux illusions de ses désirs leur semblent signifier une absence d'amour. Mais, jusque dans les « libertés » de Gide à cet égard, je vois, tout au contraire, un déchirant besoin de se croire accordé à l'enseignement qui a toujours été, à ses yeux, le plus haut — tout en manifestant sa propre nature. Et cette délivrance même lui apparaissait comme exigée par la vertu, à cause de la confusion qu'il ne peut s'empêcher de faire de la vertu et de l'effort en soi (1) — quel que soit l'objet sur lequel porte cet effort.

Le plus vertueux, pour lui, cela finit par consister dans le déchainement le plus public de ses appétits, parce que précisément il ne voyait, dans de tels appétits, satisfaits de telle façon, que l'exigence d'un équilibre plus parfait ; et que c'est à l'hypocrisie effarouchée du monde qu'il devait de traîner après lui les affreuses séquelles d'un vice qu'il dit lui-même « abominable » (Si le Grain ne meurt), III, 139 (2). Mais sur ce point encore j'ai l'intention d'insister si longuement que, comme pour ce qui est de sa timidité, je ne veux le noter qu'en passant. Disons néanmoins que c'est un des points névralgiques et de son œuvre et de sa vie.

Ainsi, quand on néglige de discriminer ce qui est en lui amour malheureux mais authentique du Christ, et impardonnable offense (que, d'ailleurs, peut-être, le Christ pardonnera plus que bien des tiédeurs, tant sa racine s'enfonce au plus involontaire, au plus douloureux de lui-même), une telle incompréhension s'explique.

Par contre, si le biographe de Gide n'était pas profondément ignorant du christianisme, son objection serait inexplicable. Ce qui l'éclaire, c'est la totale méconnaissance de la réalité chrétienne par les agnostiques et les athées. Or, le christianisme auquel aspire Gide, en dépit de ses tristes erreurs (dont je réserve la discussion), c'est le véritable, celui qu'on peut, pour ce qui est de la terre, résumer d'un mot (quoique Gide encore l'entende mal) : le dénuement. Il faut reconnaître que Gide aspire à ce christia-

nisme (diminué de toute sa réalité transcendante), à cette projection, à cet appauvrissement du christianisme sur le plan de la seule morale — quoique là même il n'en preme encore que ce qui lui convient — et qui, hélas, est peu ; — il y aspire en deçà de sa sexualité par tout ce que celle-ci atrophie en lui et qui ne cesse de l'habiter.

J'en vois un témoignage dans l'importante préface de 1927 aux *Nourritures terrestres*. A cette époque, alors qu'il n'a plus aucun ménagement à garder, ce qu'il avoue lui être le plus précieux dans cette œuvre de jeunesse, ce n'est pas ce à quoi on la réduit d'habitude. « Certains, dit-il, ne savent voir dans ce livre ou ne consentent à y voir qu'une glorification du désir et des instincts. Il me semble que c'est une vue un peu courte. Pour moi, lorsque je le rouvre, c'est plus encore une apologie du dénuement que j'y vois. C'est là ce que j'en ai retenu, quittant le reste, et c'est à quoi précisément je demeure encore fidèle. Et c'est à cela que j'ai dit, comme je le raconterai par la suite, de rallier plus tard la doctrine de l'Évangile, pour trouver dans l'oubli de soi la réalisation de soi la plus parfaite, la plus haute exigence et la plus illimitée permission de bonheur. »

Je sais — aussi bien que Fernandez et que les plus irréligieux admirateurs de Gide — ce que cachent de purement profane ces dernières lignes. Mais ce n'est pas dans la manière dont Gide interprète l'Évangile que je trouve une preuve de son amour du Christ. Déjà j'ai passé des jours à relever, dans les *Cahiers d'André Walter*, ce premier livre où Gide s'imagina aujourd'hui encore avoir eu « l'esprit religieux », les innombrables traces de son illusion et de sa déjà persistante inaptitude à toute notion spirituelle de l'« âme ». Non ! je n'essaie pas de voiler la spiritualité de Gide pour me faciliter une vue chrétienne de son œuvre ; mais je prétends que — malgré ses incompréhensions (dont l'origine est sa conformation sexuelle) — Gide tend, de toute la force d'une pensée opprimée par l'instinct, à la vérité du Christ.

Et c'est là sans doute un aspect particulier de son drame que, tandis que sa pensée ne se passe pas de cet enseignement, son instinct lui interdit d'y donner ampleur et plénitude. Mais que Gide soit réduit, par la chair, à se priver de tout le surmatériel, forcé par elle à n'y voir qu'illusions et duperies, il ne résulte pas que le fond de son être, là où la sexualité ne joue pas, ne soit pas hanté par la figure de Jésus.

Je ne crois pas que ce soit la présence auprès de lui d'une âme vraiment chrétienne, à laquelle l'attachent les liens les plus forts, qui le provoque au christianisme. Ce qui peut-être revient à cette grande âme, c'est l'acharnement avec lequel, auprès d'elle, Gide se sent forcé d'établir, de fortifier contre elle ses interprétations de l'Évangile. Je l'ai déjà observé : la pensée de Gide procède par réaction et par opposition. Contre quoi donc réagirait son christianisme, si ce n'est contre un christianisme plus pur et dont la vérité le gêne ?

Que l'attrait qu'il éprouve pour le Christ remonte à ses premières lectures de la Bible dont, nous dit-il, fut bercée son enfance — peut-être. Mais l'on remarquerait aussi bien que la lecture précoce des *Mille et une nuits* permit à son hédonisme de s'éveiller. Quel moyen de dissocier la pensée d'un être des influences dont il ne s'est jamais dépris ?

Entre ces deux appels contradictoires que son esprit encore indécis entendait, on voit se dessiner beaucoup de ses « flottements » futurs.

D'où l'on n'a pas le droit de conclure que ces flottements soient factices. Lorsque surtout on voit cet être — après des années de « Libre examen » et toutes les expériences de la vie — y revenir, encore que ce soit par des sentiers bien clandestins.

Non ! Gide n'a jamais cessé, dans ses plus graves offenses, et malgré son inaptitude à se dégager de la stérilisante action de ses instincts, il n'a jamais pu se défaire de l'obsession du Christ (1).

Liberté, dénuement, la nostalgie du Sauveur en a planté le désir dans son cœur. A ce point que, si j'essaie une fois de plus de marquer de cette œuvre si flottante, où l'auteur se garde de rien prouver, la continuité la plus pure, c'est ce centre évangélique que j'y discerne, avec, autour de lui, mille arguties pour y échapper, mille subtilités pour réduire l'exigeante figure à sa seule réalité temporelle. Le Christ le tient ; et par des liens indéchirables. Et il

(1) Cet amour de l'effort prouve à quel point Gide est peu « bouddhique ».
(2) « ...d'abominables retombements... » « je me dépensais maniaquement... »

(1) « Rien ne peut me gonfler de plus de joie que le *Post scriptum* de votre lettre : cette reconnaissance de mon amour pour le Christ, que vous dites sentir. »

ne cherche à le faire si étroitement humain que parce qu'il ne peut se passer de le sentir à ses côtés; que parce qu'il lui est plus difficile à lui de dépasser l'humain.

Tel est ce débat pathétique auquel Gide n'a jamais échappé. Je le vois, face au Christ, ne pensant qu'à Lui, tandis que le besoin de justifier les exigences de sa chair l'en arrachent. Et quand même ses scrupules l'incitent à Le défigurer, il estime encore que c'est par Lui que ses scrupules sont justifiés.

Le souvenir et le goût du péché me sont trop proches pour que je puisse ne pas comprendre la raison de cette casuistique. Oui, je reste — je l'avoue à ma confusion — beaucoup plus sensible en Gide à l'attrait qu'il éprouve pour le Christ, qu'aux outrages qu'il lui fait subir. Tout amour du Christ, en qui que ce soit, me touche plus que l'incompréhension ou la haine; car je sais que de l'une et de l'autre la faiblesse ou l'ignorance est cause, tandis que l'amour — et si faible qu'il soit — c'est le don de Dieu qu'aussitôt j'y perçois. Ce qui, dans tout être, m'est cher, c'est cette grâce-là; et quand même on s'y refuse — car, jusqu'à la mort du pécheur, il faut bien voir en elle et le salut possible et la miséricorde.

L'indulgence aux prévarications de Gide est accrue de ce qu'elles témoignent qu'il n'y a, pour passer de l'antature à la nature, d'autre voie que la surnature; qu'un simple élargissement de la nature ne suffit pas pour rendre l'antature naturelle; que plutôt il importe d'entendre dans l'antature une particulière incitation à se surmonter.

MUSIQUE DE GIDE

Comme il nous exhorte à chercher, dans ce monument de souffrance qu'est l'œuvre de Dostoïewsky, quelle joie se cache, que trouvons-nous si nous interrogeons les sarcasmes de Gide et ses sourires subtils?

La jubilation n'y est nulle part. Et peu d'écrivains sont aussi tendus que lui. Auprès des éclats d'un Claudel, de l'enfantine allégresse d'un Jammes, l'attitude de Gide, si elle n'est pas celle de tristesse, apparaît du moins pleine de réticences et de contraintes.

L'étrange, c'est qu'on en subit l'enchantement, — et qu'on s'y tient. De sorte que, convenant que c'est à cette qualité d'être un peu terne et indécis que nous devons d'être si touchés par son style, nous oublions d'en interroger le charme, et, de cet oubli, notre séduction est doublée.

Or, ce que la tonalité de ce style suggère en deçà du sens des mots qui le composent, c'est un mélange singulier de détresse et de pudeur.

Dans l'*Immoraliste*, songeant sans doute à la sienne, il nous le dit déjà : « *Les grandes œuvres des hommes sont obstinément douloureuses* ». Pour nous cacher sa douleur, sa phrase se refuse, se dérobe, se défait. Elle est pleine de césures, d'indications à peine appuyées, d'incidentes; le sujet, le verbe sont rejetés à la fin. Presque aucune qui ne tourne court.

D'où cette apparence de préciosité qui gêne d'abord mais qui, si l'on s'en dégage, se motive. Un Gide qui n'aurait pas un pareil art de s'échapper, ne nous ferait pas entrer dans l'intimité de sa confiance.

Ce à quoi chacune de ses œuvres lui servit, ce fut donc plutôt à expulser, en leur donnant la vie, des contradictions intimes dont la tentation l'étouffait. Il les laisse s'affronter dans l'atmosphère que leur compose sa curiosité, sa sympathie, sa répugnance ou son amusement. Tout nourri de lui, ces personnages, dont il semble si détaché, ils sont à ce point réduits à leur schéma moral, au rôle qu'ils doivent tenir dans ce débat qui est leur seule raison d'être que, vivants néanmoins et usant d'un langage qui sait nous émouvoir, ils ne sont guère plus devant nous que dessins animés.

Le miracle de l'art de Gide, c'est de réussir à nous faire prendre vraiment part aux jeux si dépouillés de personnages si fragiles. Et cela tient, je crois, surtout au charme de la voix de celui qui les déclenche. Ce sont des dessins animés d'un moraliste en permanent conflit, si imprégné par sa détresse que ses moindres intonations la laissent comme filtrer.

En fin de compte, quoique ces personnages soient détachés de lui, que lui-même, avec une pudeur mêlée de timidité, refuse d'intervenir une fois la partie engagée, c'est, à travers eux, pour lui seul que nous nous passionnons.

Baudelaire, quoique dans un autre sens — mais son secret

était-il, après tout, si différent de celui-ci? — Baudelaire aussi refuse de nous livrer l'objet pourtant de sa confession continue. D'où la similitude du ton : la réticence y dit plus que l'aveu.

Ce processus de Gide, pour nous transmettre, par les seules ondes de sa musique, les secrets de son cœur, tenant à ce qu'il a de plus pudique, pas plus que chez Baudelaire, n'est jamais procédé. Il nous conte une histoire, ce conte le délivre, mais ne réussit à s'animer que parce que Gide ne s'en éloigne pas. Sans ce constant quoique invisible voisinage, sans cette discrétion qui nous oblige à nous engager comme pour suppléer à l'apparente absence de l'auteur, sans cette présence d'une voix; que les livres de Gide sonneraient creux! Mais de cette voix l'on ne peut douter. Son art est d'abord musical. Le visuel s'y réduit à l'audible : ces dessins ne sont pas différents d'un murmure étouffé.

Ce que ses ouvrages nous livrent, c'est un son qui agit, en deçà des mots, par les inflexions imprimées à notre propre rythme : la plus indiscreète effraction de la pensée.

Je crois que c'est cela qui toujours nous sollicite et parfois nous saisit jusqu'au fond de notre être sans que l'auteur ait l'air de rien céder.

Je crois aussi, pour parler de cet art, qu'il faudrait être musicien. Non seulement pour en décrire la composition interne — ce qui apparaîtra surtout avec les *Faux Monnayeurs*, mais pour en analyser cette grâce comme de fleur. L'œuvre d'art de Gide ne cherche à rien prouver, elle est une insinuation qui suggère. L'univers en nous auquel elle s'adresse, c'est moins celui de notre intelligence, que cet univers musical où, à l'insu du sens des mots, on ne sait quoi de nous est intégralement intéressé.

Art plus voisin de la danse et de la jonglerie que d'aucun raisonnement verbal — que d'aucune évocation directe de paysages ou d'idées. Les idées et les paysages, Gide nous les présente par des équivalences sonores. Et c'est pourquoi aussi Gide nous semble si pesant sitôt qu'il raisonne sur des événements; pourquoi, sitôt privé de ses intuitions, sa subtilité l'abandonne.

C'est, certainement, ainsi bien plus que par la cohérence de ses idées, qu'il agit sur les très jeunes gens. De sorte que, quand ses idées auront flétri longtemps encore, par derrière elles, son charme agira.

De tels sortilèges ne sont pas d'un penseur, mais d'un étonnant virtuose, dont l'éloquence est celle de la détresse à l'état pur; l'aveu d'une détresse inavouée, qui se délivre par le jeu de sa propre expression et flotte devant nous comme une fumée.

Il est vrai qu'aussitôt l'on songe à l'inégalable perfection de ses études critiques. Mais là encore je crois que la nouveauté de ce qu'il dit est moins agissante que la sympathie directement transmise par le jeu de ses phrases et qui nous permet de saisir, par un détour inconcerté, son immédiate émotion à la lecture des livres dont il parle. Cette critique, j'y reviendrai, est moins exhaustive que suggestive. Elle révèle nos résonances. Elle est faite d'allusions.

La cause de l'action de Gide, il faut donc surtout la chercher dans cet inimitable accent du sanglot qui se retient, à travers lequel toute sa vie se découvre.

Quoi, cet auteur insensible, ce puritain compassé, vous y trouvez des larmes?

Il me faut bien avouer que je n'y trouve guère que cela. Des *Cahiers d'André Walter* jusqu'aux *Faux Monnayeurs*, sans en excepter *Paludes* ni les *Caves*, il me semble que c'est comme une glaciale rivière de larmes qui ne cesserait de couler. Et je ne suis pas bien sûr que Fleurissoire, avec ses absurdes pudeurs, ne soit pas encore ce lamentable auteur qui, pour en finir avec son passé, l'imagine précipité de l'autre côté de la portière (1), par la radio, celui qu'il regrette tant de n'avoir pas été. Pour ses autres livres et surtout quant aux mieux-venus de ses personnages, c'est moins à leurs banales histoires que nous nous prenons qu'à ce qu'elles contiennent de tristesse, qu'à ce qu'on y sent d'immobile révolte à l'égard de la médiocrité et de toute tiédeur, c'est à la piétinante passion de Gide que notre esprit s'accroche. Leur cruauté même n'est que sa plus âpre manière de se délivrer.

Enfin ses grandes théories de la « disponibilité », de l'« acte gratuit » comment, là encore, ne serait-on pas aussi sensible à ce qu'elles dénoncent de captivité intime, qu'au danger — d'ailleurs

(1) On voit que, du point de vue tout au moins de Gide, nul crime n'est aussi peu « gratuit » que celui-là...

assez réel — qu'elles peuvent faire courir aux jeunes gens qui ne savent y voir quel pis-aller purement intellectuel elles étaient chargées d'offrir — en l'absence de secours de toute spiritualité vivante et de toute disponibilité vraie — à Gide que l'hypocrisie du monde et sa propre incarcération affolaient.

RENÉ SCHWOB.

Eloge

de

Monsieur de la Palisse

Il n'y a pas de vérités si évidentes que l'on doive se dispenser de les énoncer; que l'on prenne garde, au contraire, que sous prétexte de leur évidence, et par crainte de sembler ridicule en les énonçant, on ne finisse par les oublier et par oublier qu'elles sont des vérités.

C'est affaire au bon sens de remettre les vérités premières à leur place qui doit, précisément, être la première.

Aussi bien, qu'est-ce qu'une vérité évidente? Tu peux très bien considérer comme évident ce qui me semble, à moi, matière à réflexion et à controverse, de même que tous les spécialistes, traitant de leur spécialité, ont tendance à poser comme acquises des notions dont tu n'aurais jamais entendu parler et auxquelles tu ne comprends goutte.

Parce que personne ne saurait établir et décider pour tout le monde où commence l'évidence, le mieux est de commencer par le commencement, c'est-à-dire de ne jamais hésiter à tout expliquer, comme si personne ne savait rien, et comme si rien n'était évident.

Sur ce point, nous répéterons que l'exemple de Monsieur de la Palisse nous a toujours semblé le plus significatif, et j'ai toujours déploré que des personnes raisonnables, sensées et pondérées, se laissassent aller à se gausser d'une chanson qui, au moins dans ses principaux couplets, est un modèle de bon sens; tant que, si l'on élevait jamais un monument au Bon Sens, je demande si l'on n'y devrait pas faire figurer d'abord l'effigie du héros de la chanson, dresser en pied la statue de Monsieur de la Palisse?

Un « Guide du Bon Sens » serait incomplet où l'on aurait négligé d'insérer un bref commentaire des principaux couplets de la chanson de Monsieur de la Palisse, chacun de ces couplets ne se contentant point, comme on le prétend bien à la légère, d'enregistrer ce qui va sans dire, mais précisément ce qui a toujours besoin d'être dit, qui est par excellence le langage du Bon Sens.

Et ce sera d'abord, touchant « l'air du fameux La Palisse », cette invitation pleine de modestie et de gentillesse :

*Il pourra vous réjouir
Pour peu qu'il vous divertisse.*

N'y a-t-il pas là tout un programme d'esthétique?

Le premier soin, pour un poète comique, et, par conséquent, pour un chansonnier, c'est de nous divertir, en effet, c'est-à-dire de nous arracher à nos soucis, occupations et préoccupations, et c'est pour y tâcher qu'il nous met un refrain aux lèvres.

Dès lèvres, le refrain gagnera-t-il notre esprit, notre cœur? Y fera-t-il couler cette joie tonifiante et saine, par quoi l'esprit et le cœur sont, non plus seulement divertis, mais réjouis?

Se divertir est une chose, se réjouir en est une autre, et la joie

est le but qu'il s'agit d'atteindre par le chemin du divertissement.

Quel est donc ce La Palisse sur lequel on compte pour nous apporter divertissement et joie? De quels traits de son caractère va-t-on nous divertir, et, du moins, l'espère-t-on nous réjouir? Et l'on nous apprend que, n'ayant reçu que peu de bien en partage :

*Il ne manqua de rien
Dès qu'il fut dans l'abondance.*

Sans préjuger s'il vous paraîtra très drôle, divertissant ni réjouissant, que voilà un contentement exemplaire! Tant de gens que l'abondance même ne saurait satisfaire et qui, de quelques biens qu'ils soient pourvus, témoignent d'un tel désordre ou d'une telle mauvaise volonté qu'ils semblent, à les voir ou à les en croire, être toujours dépourvus de tout!

Et croyez-vous aussi qu'il soit si commun d'en user avec certaines modes comme Monsieur de la Palisse :

*Il ne mettait son chapeau
Qu'il ne se couvrit la tête.*

A la bonne heure! Voilà du bon sens, quand la majorité des porteurs de chapeau, du moins parmi les contemporains de Monsieur de la Palisse, mettaient leur chapeau sous leur bras, qui n'était guère façon, on en conviendra, de se couvrir la tête! Et n'est-ce pas à quoi, cependant, sont essentiellement destinés les chapeaux, vérité oubliée, non seulement par les contemporains de notre héros, mais par nos propres contemporains qui, pour la plupart, négligent d'avoir des chapeaux, et, singulièrement par nos contemporaines qui, en mettant leurs chapeaux, ne songent guère, comme Monsieur de la Palisse, à se couvrir la tête, mais à peine la moitié de leur jolie tête, là, sur le côté, à peine le quart...

Un autre exemple excellent, qui nous est donné par Monsieur de la Palisse, et qui intéresse, mieux que la façon de porter son chapeau, celle de se comporter dans la vie, c'est comment, à l'occasion, il prenait sur soi, il arrivait à se maîtriser :

*Il n'entraît guère en courroux
Si ce n'est dans la colère.*

Ecoute celui-là dont rien n'autorise à dire ni ne justifie qu'il soit « dans la colère » et qui jure et qui invective constamment sans savoir pourquoi; que fera-t-il d'avantage quand il sera en colère pour tout de bon et pour une raison qui en vaudra la peine?

Monsieur de la Palisse nous enseigne la vanité et le danger des éclats disproportionnés, des colères inutiles; personne eut-il jamais mieux que lui le sens de la mesure et le sens de l'opportunité?

C'est ce sens de l'opportunité qui le gardera du ridicule, où l'on voit tomber tant de gens qui, par leurs accoutrements et leurs agissements aussi extravagants les uns que les autres, par la folie indécente de leur mise et de leur conduite, semblent avoir choisi de vivre dans un perpétuel carnaval :

*Il faisait son Mardi-Gras
Toujours la veille des Cendres.*

L'extravagance, la fausse originalité, Monsieur de la Palisse la poursuit partout, et de toutes les manières; et comme il entend mener une existence saine, il entend aussi ne manger qu'une cuisine saine, et recommande à ses valets de

*Ne pas oublier les œufs
Surtout dans les omelettes.*

Je ne pense pas que vous soyez disposé à sourire de cette recommandation, ni à la trouver superflue, par ces temps de cuisine chimique, où l'on se pique de faire des omelettes sans œufs, où l'on mettra de tout, de tout, sauf des œufs, dans les omelettes.

Et de même qu'il lui faut une cuisine saine et des omelettes faites avec des œufs, Monsieur de la Palisse ne supporte pas les vins frelatés, et n'hésite pas à se proclamer fervent amateur du bon et pur jus de la treille :

*De l'inventeur du raisin
Il rêvait la mémoire,
Et pour bien goûter le vin
Jugeait qu'il en fallait boire.*

— ceci à l'adresse de ces petits messieurs à l'estomac détraqué et qui discutent des mérites du Pommard et du Chambertin en buvant de l'eau minérale.

Non, Monsieur de la Palisse, qui s'en flatte, et qui en est fier, et qui a bien raison d'en être fier, Monsieur de la Palisse n'a pas l'estomac détraqué, le cerveau non plus et le cœur encore moins, et n'est-ce pas merveille de voir avec quel souci de l'équilibre toute sa vie est sagement organisée, y compris sa vie sentimentale ?

Vous ne doutez pas qu'un homme de bon sens, comme Monsieur de la Palisse, ne fuie en tout les drames et les complications, et notamment dans l'amour, qui lui paraît une chose parfaitement normale et simple comme tout le reste, à condition de ne le chercher que là où il est, où il doit être, dans le mariage :

*S'il avait vécu garçon,
Il n'aurait pas eu de femme.*

Cela ne l'empêchera pas d'avoir, comme tout le monde, ses heures de tristesse, mais ce sera encore, dirons-nous, une tristesse raisonnable, qui aura ses bonnes raisons, et non pas de ces tristesses qui éclatent à tout propos et hors de propos, inconsidérées, incompréhensibles, telles que l'on ne sache jamais, avec ces tristesses-là, sur quel pied danser (mais dansent-elles jamais ?) ni par quel bout les prendre.

Mais je n'ai pas besoin d'insister sur ce mal du siècle, particulièrement redouté et traqué par tous les hommes de bon sens, et qui s'appelle la neurasthénie... Monsieur de la Palisse, homme de bon sens par excellence, était par excellence le contraire d'un neurasthénique ; et qui donc aurait su, sinon lui,

*Ne jamais être chagrin
Qu'au moment qu'il était triste!...*

Comment un tel homme n'eût-il pas été jaloux ? On a beau ne pas faire de bruit, vivre dans son petit coin sans rien demander à personne que de vous laisser paisiblement édifier un bonheur tranquille, ces mêmes gens qui ne se contenteraient pas de la vie que vous menez ne peuvent vous la laisser mener sans intervenir pour y mettre leur grain de sel, sans se mêler de ce qui ne les regarde pas, sans regarder par-dessus votre mur, par-dessus votre épaule, bref sans s'occuper de vous dans le même temps que vous évitez le plus de vous occuper d'eux.

Ah ! être seul au monde ou du moins pouvoir agir, rêver, parler, se taire, aller, venir, comme si l'on était seul au monde !

*Il n'eût pas eu son pareil
S'il eût été seul au monde!*

Faut-il croire que Monsieur de la Palisse se consolait de n'être pas seul au monde en composant des vers ?

Que Monsieur de la Palisse ait été un poète, ceci n'étonnera que ceux qui se représentent l'inspiration comme surgissant nécessairement au milieu des flammes d'un volcan et sur le trépied de la pythonisse, ceux qui méconnaissent l'intime douceur d'une poésie

familière et mesurée, telle que pouvait être, sans rien qui interdît qu'elle le fût, la poésie de Monsieur de la Palisse.

Et nous avons même cette précision sur la technique poétique de Monsieur de la Palisse, et la façon dont il s'appliquait à écrire des vers :

*Quand il écrivait des vers
Il n'écrivait pas en prose.*

Règle trop oubliée ! Qui osera soutenir que ce soit là une vérité évidente et qu'il ne soit pas opportun, voire indispensable, de la placer ainsi sous les yeux de tant de poètes — ou prétendus poètes — qui ne distinguent plus, ou dont on ne distingue plus, s'ils écrivent des vers ou de la prose, et qui ne se piquent que de nous offrir, de l'une et des autres, un horrible, un inextricable, et incompréhensible mélange ?

Monsieur de la Palisse échappe aux influences des faux maîtres et des snobs, il vit et compose, à l'écart de toutes les coteries et chapelles littéraires et autres sociétés d'admiration mutuelle, il écrit, s'il lui plaît d'écrire, comme ça lui chante, quand ça lui chante et ce qui lui chante, libre et tranquille dans sa maison des champs :

*Lorsqu'en sa maison des champs
Il vivait libre et tranquille,
On aurait perdu son temps
À le chercher en ville.*

À la ville, c'est-à-dire dans les cafés et les salons de la ville...

Quelle plaisante demeure apparaît cette maison des champs de Monsieur de la Palisse où l'accueil devait être si cordial, et si confortable l'hospitalité ! Car Monsieur de la Palisse est un hôte généreux et charmant, qui ne cherche pas à jeter de la poudre aux yeux de ceux qu'il reçoit, mais chez qui l'on est toujours assuré de toutes les prévenances et des attentions les plus délicates, où rien ne manque de l'utile et de l'agréable, où Monsieur de la Palisse s'évertue et n'épargne rien pour que tu te sentes à l'aise et que tu aies toutes tes aises, que tu sois chez lui comme chez toi et mieux que chez toi.

« Il faut ce qu'il faut ! » telle, en pareil cas, sera sa devise :

*Quand il se mettait en frais,
Il se mettait en dépense.*

Voilà bien le type même de l'honnête homme, lettré, courtois, sachant recevoir, aimant voyager ; car son portrait serait incomplet si l'on ne soulignait, parmi l'emploi judicieux qu'il faisait de sa fortune, que Monsieur de la Palisse « voyageait volontiers ».

Mais ici encore il ne manquera pas de manifester cet esprit sensé et pondéré dont il témoignera, en voyage, comme dans toutes les autres circonstances de son existence si harmonieuse et si bien réglée ; Monsieur de la Palisse n'est pas de ces fous qui ne voyagent que pour voyager, atteints d'une sorte de frénésie des départs, partir encore, partir toujours, partir à peine arrivé, ou mieux qui n'arrivent, semble-t-il, que pour avoir l'occasion de repartir ; incapables de jouir d'un paysage, de s'arrêter aux beautés d'une ville, tantôt ici, tantôt là, partout à la fois ; certes non, Monsieur de la Palisse n'est pas de cette école de voyageurs et n'a pas semblable bongeotte ; il voyage posément, à petites journées, sans songer à brûler les étapes, et profitant de chacune d'elles :

*Quand il était à Poitiers
Il n'était pas à Vendôme.*

Un honnête homme, Monsieur de la Palisse, dans toutes les acceptions du mot, et aussi dans la plus stricte et la plus modeste, qui est de l'honnêteté courante, de l'honnêteté scrupuleuse, de

l'honnêteté de l'honnête joueur de piquet, par exemple, qui ne cherche jamais à tricher sur les points :

*Et comptait quatre-vingt-dix
Lorsqu'il comptait un nonante...*

quatre-vingt-dix et jamais cent, ni seulement quatre-vingt-onze, cela aussi, qui n'a l'air de rien, sans doute n'était-il pas mauvais qu'on le remarquât, et tant pis pour qui aura souri de la remarque!

Mais où personne, suppose-t-on, n'aura l'idée de sourire, c'est quand il est fait allusion à certaines difficultés matérielles de Monsieur de la Palisse et à l'obligation où il se trouva de vendre sa maison; on a cru devoir ajouter à ce propos :

Il fallait qu'il en eût une.

L'observation est judicieuse et se trouvera exactement vérifiée parce qu'il s'agit de l'honnête Monsieur de la Palisse; mais sans doute n'était-il pas mauvais non plus que l'on remarquât — lorsque tant d'audacieux aigrefins, tant d'agents d'affaires, aventureux et véreux s'ingénient et s'enrichissent à vendre ce qui ne leur appartient pas, — que Monsieur de la Palisse mit en vente une maison dont il était réellement le propriétaire.

Et c'est ainsi qu'au fur et à mesure que l'on rassemble les traits du caractère de Monsieur de la Palisse se précise davantage et s'épanouit sa figure loyale, l'honnête visage d'un homme qui hait plus que tout au monde toute duperie et tout faux semblant.

Il y a un mot qui n'existait pas du temps de M. de la Palisse, mais si le mot n'existait pas, la chose existait et a toujours existé, c'est le « bluff »; Monsieur de la Palisse est par-dessus tout l'ennemi du bluff et des bluffeurs, et c'est ce qu'établit si joliment, par une image heureuse et frappante, ce couplet de sa chanson, l'un des mieux venus et des plus explicites :

*On raconte que jamais
Il ne pouvait se résoudre
A charger son pistolet
Quand il n'avait pas de poudre.*

Le nombre des forts à bras et des maîtres chanteurs qui n'ont pas de poudre et qui n'attendent pas d'en avoir pour charger leurs pistolets, ou, ce qui revient au même, vous en menacer!...

Et nous voici arrivés à la blessure qui emporta Monsieur de la Palisse :

*On croit, puisqu'il en est mort,
Que la plaie était mortelle.*

— On le croit, sans en être autrement sûr, car la plaie pouvait très bien n'être pas mortelle et Monsieur de la Palisse en mourir tout de même faute de soins, ou soigné à contresens par un chirurgien malhabile.

N'importe, Monsieur de la Palisse est mort, et il faut bien dire que cette mort est demeurée liée dans la mémoire des hommes au souvenir même de Monsieur de la Palisse, moins pour l'héroïsme avec lequel il la supporta que pour la façon dont elle nous fut rapportée :

*Regretté de ses soldats
Il mourut digne d'envie
Et le jour de son trépas
Fut le dernier de sa vie.*

Ce dernier trait est apparu comme la plus évidente de ces vérités évidentes auxquelles, à cause de Monsieur de la Palisse, on se plaît à donner le nom de « l'apalissades », et l'on ne s'est pas rendu compte que c'est précisément parce que nous considérons que le jour du trépas est le dernier de la vie, que nous nous entêtons à user de raisonnements qui ne sont valables que pour la vie, toutes les fois qu'il s'agirait, comme ici, de raisonner de la mort.

Le jour du trépas est bien le dernier de la vie, mais c'est autre chose de bien plus angoissant, c'est le début du mystère de la mort qui commence.

La première des idées fausses que nous nous faisons sur la mort et qui suffirait à fausser toutes les autres, c'est que nous n'arrivons pas à l'envisager en soi, toute seule, indépendante de la vie avec laquelle elle n'a aucun rapport; à toute force nous voulons la rattacher à la vie, voir en elle un événement de notre vie, « le dernier jour de la vie », penser à la vie à travers la mort, que nous ne voyons, que nous ne concevons qu'en fonction d'elle, la vie, toujours elle.

Une autre version de la chanson de Monsieur de la Palisse qui, affirment les exégètes, serait à l'origine de tous les couplets dont elle s'enrichit par la suite, est encore, sur ce point essentiel, plus nette et directe, et précise excellentement le sort de son héros :

*Hélas! s'il n'était pas mort
Il serait encore en vie.*

On ne saurait mieux dire, et voilà qui coupe court à toutes les confusions détestables où nous patageons : c'est tout l'un ou tout l'autre, et la vie et la mort n'ont pas à se chevaucher l'une l'autre, la mort ne prendra pas la vie en croupe.

Chose étrange! une constatation si raisonnable a-t-elle paru trop raisonnable? Les exégètes dont nous parlions n'ont pas consenti à admettre qu'elle eût été faite de bonne foi; et l'on s'est avisé d'une interprétation non moins ingénieuse que celle qui, dans les stances célèbres de Malherbe, soutient que la fille de du Périer s'appelait Rosette et qu'au lieu de « Rose, elle a vécu... » c'est « Rosette à vécu ce que vivent les roses » qu'avait écrit le poète, trahi de la façon la plus favorable, mais trahi tout de même par son imprimeur.

Et, pareillement, la chanson disait primitivement que, si la Palisse n'était pas mort.

Il ferait encore envie...

C'est possible, mais ne s'aperçoit-on pas que, comme pour la « Rosette » de Malherbe, le meilleur du vers, sa saveur particulière et son suc profond viennent de l'erreur commise, si erreur il y eût?

Or, on a imaginé, bien au contraire, que, dans le cas de Monsieur de la Palisse, il lui serait plus agréable de n'être point représenté comme un homme qui passait son temps à mettre les points sur les I, comme si l'on pouvait avoir jamais à regretter d'avoir mis les points sur les I avec trop d'insistance; c'est bien plutôt de ne pas les avoir assez mis que trop souvent il faudra que l'on regrette...

Le véritable Monsieur de la Palisse, un Jacques II de Chabannes, seigneur de La Palice, qui se fit tuer si bravement à la bataille de Pavie, les seules paroles de lui, authentiques, qui nous aient été transmises, c'est le discours qu'il tint au pied de la forteresse de Rubos, dont il venait, sept heures durant, de défendre la première brèche, alors que Gonzalve de Cordoue le menaçait de mort s'il n'engageait son lieutenant Cormon à livrer le donjon :

« Cormon, dit le seigneur de la Palice, Gonzalve que vous voyez, menace de m'ôter la vie si vous ne vous rendez promptement. Mon ami, regardez-moi comme un homme mort, et si vous pouvez tenir jusqu'à l'arrivée du duc de Nemours, faites votre devoir! »

De telles paroles ont sans doute un autre accent que celles qui ont été enregistrées par les couplets de la chanson célèbre; mais nous ne les croyons nullement incompatibles avec elles.

Où voyez-vous que Jacques II de Chabannes, seigneur de la Palice, ne garda pas, jusque dans la fièvre du combat, la même assurance tranquille et réfléchie que Monsieur de la Palisse en personne?

Et certes il a fait tout de suite, et sans barguigner, le sacrifice de sa vie; mais encore demande-t-il que ce sacrifice ne soit pas inutile.

Que dit-il à Cormon, en effet? — « Ne vous occupez pas de moi, faites votre devoir!... Mais cela, bien entendu, « si vous pouvez tenir jusqu'à l'arrivée du duc de Nemours ».

Cela sous-entend que si Cormon se trouve dans l'impossibilité de tenir jusqu'à ce que Nemours le secoure et le délivre, il fera aussi bien de se rendre aussitôt pour éviter le massacre de ses soldats et la mise à mort immédiate et sans profit du seigneur de la Palice.

En sorte que c'est toujours, et aussi bien, Monsieur de la Palisse qui parle ici par la bouche de Jacques II de Chabannes, seigneur de la Palice.

Et pourquoi l'héroïsme ne tiendrait-il pas le langage du bon sens?

Les hommes ont plus souvent affaire de bon sens que d'héroïsme, et c'est pourquoi nous aurons plus souvent à nous inspirer des couplets de la chanson de Monsieur de la Palisse que des propos héroïques de son modèle apocryphe ou réel au pied de la forteresse de Rubos.

Mais que l'on se dise bien qu'ils sont de même famille et que le véritable héroïsme est celui qui va de pair avec le bon sens.

Soyons des héros à l'occasion, et des hommes de bon sens le reste du temps; et même si nous n'avons jamais l'occasion d'être des héros, croyez-vous que le simple exercice du bon sens n'exigera pas de nous, plus souvent qu'on ne l'imagine, sinon de l'héroïsme, du moins un certain courage?

J'ai écrit ce petit *Guide du Bon Sens* pour vous y encourager tout précisément, et moi avec vous; plaçons-le, et notis avec lui, sous les auspices de Monsieur de la Palisse; qu'il soit ou non Jacques II de Chabannes, seigneur de la Palice, Monsieur de la Palisse, homme de bon sens et honnête homme, vaut bien qu'on lui tire son chapeau, et ce serait une grande ambition que de pouvoir prendre sa suite (1).

FRANC-NOHAIN.

A la recherche d'un classicisme⁽²⁾

Le pense qu'en tout temps les voyages ont fait partie de l'éducation réaliste de la jeunesse. L'étude de l'histoire, de toute histoire, peut être prise de cette façon réaliste, comme un long voyage raisonné dans le passé. A l'histoire des états et des institutions, à l'histoire des systèmes, le programme universitaire ajoute, dans cette intention, l'histoire littéraire, le voyage à travers les littératures.

Mais il y a bien des manières de voyager : voyage studieux pour s'imprégner de modèles, voyage romantique pour se dépayser, voyage dilettante pour collectionner les faits curieux, les sensations rares. Une époque de grande crise n'a guère de goût pour le bibelot ni même pour la leçon d'art perpétuelle. Avidée de repos, ne le trouvant pas chez elle, elle se fait nomade, elle part à la recherche d'atmosphères nouvelles. Et je pense qu'elle s'arrêtera moins aux atmosphères troublées — elle les connaît trop — qu'à celles qui lui donnent la sensation de l'équilibre et du repos. Elle ne se lassera pas d'en chercher le secret; elle remontera, si elle réfléchit, aux influences multiples, physiques, intellectuelles, morales, qui,

(1) Ces pages formeront le chapitre final d'un *Guide du Bon Sens* qui paraîtra bientôt aux Editions des Portiques, à Paris.

(2) Leçon d'ouverture des cours à la Faculté de philosophie et lettres de l'Institut Saint-Louis, à Bruxelles, le 18 octobre 1932.

par nature ou par artifice, créent ces atmosphères-là. Le climat est le dosage d'influences qui détermine une atmosphère de vie; disons que nous observerons les climats littéraires et en particulier les climats où une race parvient à s'équilibrer — s'équilibrer, c'est-à-dire se fixer, atteindre sa grandeur et construire. Ces climats seront les climats classiques, les classicismes des divers pays.

Un mot d'excuse pour ceux qui trouveraient cette climatologie littéraire trop en dehors des cadres, et pour ceux qui trouveraient que cette recherche des classicismes y rentre trop. Les premiers estimeront peut-être qu'ils avaient droit à un échantillon de critique littéraire, que ceci n'en est pas, et que c'est rabaisser la littérature que d'en faire un moyen d'étude des climats intellectuels. Je leur dirai, mon Dieu, que ceci n'est pas de la littérature, mais de l'introduction à un cours de littérature, et qu'à ce titre je le crois très légitime. Car enfin un écrivain a quelque chose à nous communiquer; il n'écrit que pour nous le communiquer, à moins qu'il n'écrive pour écrire, c'est-à-dire dans le vide. Et ce qu'un écrivain nous communique par tous les moyens de suggestion dont il dispose — c'est là, me semble-t-il, la grandeur propre de la littérature et des arts par opposition à la pensée scientifique, — ce n'est pas seulement telle ou telle thèse, mais tel genre de vie, telle ambiance, telles attitudes, en un mot tel climat.

J'ai dit que nous ne chercherions que les climats d'équilibre, les classicismes. N'est-ce pas un sujet cent fois rebattu, un problème résolu d'avance? Non : le but à atteindre, l'équilibre, est seul connu d'avance; ceci ne suffit pas pour qu'il soit aisé d'y arriver. Rassurerons donc ceux qui croiraient la situation trop simple : si nous entreprenons tout un voyage à la Keyserling en quête d'un classicisme, c'est que pour nous, sans doute, le climat classique n'est pas encore tout trouvé.

Le classicisme antique.

Voici longtemps portant que la solution paraissait acquise. Par une rencontre unique, par ce qu'on a appelé le « miracle grec », un pays avait réuni dans sa grande époque le sain développement physique, la beauté des attitudes, la raison qui fonde la civilisation sur la vérité et non sur le rêve. Et cette synthèse merveilleuse, la Grèce la réalisait sans effort apparent; cette très vieille civilisation gardait intacte sa jeunesse; comme les beaux climats de la nature elle unit la fraîcheur et la sérénité. Le monde s'était donc hellénisé; tempéré par la gravité romaine, le miracle grec avait, des siècles durant, assuré l'équilibre du monde.

De l'antiquité, le moyen âge avait retrouvé les principes de sagesse; mais, bien que surnaturalisée par le Christianisme, la nature humaine y restait assez désordonnée et rocailleuse. Du grand voyage d'exploration que firent les humanistes, ils ramenèrent, avec l'intelligence de la littérature antique, la sensation du climat de l'antiquité. La Renaissance se sentit redevenir antique, par l'art et la littérature qu'elle s'assimila et dont elle imprégna toute sa vie. L'humanisme par la littérature, telle restera jusqu'à nous la formule du classicisme ressuscité de l'antiquité; tous les climats classiques depuis la Renaissance sont des climats littéraires; la littérature y entre comme élément formateur, directement ou par l'influence d'une société lettrée.

Tenons-nous en d'abord au classicisme français.

Le classicisme français selon la formule.

De ce classicisme français, ce que l'école nous a inculqué, ce sont plutôt les traditions et les formules que l'esprit des grandes personnalités : classicisme peu authentique, peut-être, mais qui constitue notre climat scolaire, le climat de notre adolescence, et, par suite, dans une forte mesure, le climat de notre vie. Sommairement parlant, la vie selon la formule classique française est faite de gestes de raison, réglés sur l'usage de la bonne société, appris par la conversation plus ou moins mondaine.

Comme règle et moyen de contrôle, la raison : le classique, l'honnête homme est homme de raison dans ses jugements, dans ses goûts, dans ses actes.

Il faut une autorité pour enseigner la raison, pour lui servir de modèle; ce sera le monde, la bonne société, la société dite distinguée — et, à l'arrière-plan de cette société, lui servant à elle-même de guide, l'élite de la race, la cour jadis, aujourd'hui encore la capitale.

Enfin comme distraction de cette société et moyen de forma-

tion à la fois : la conversation, la parole. Ce monde distingué et courtois se plaît à la parole; nul n'est estimé s'il n'a quelque don de parole, s'il ne sait tenir conversation et y faire preuve d'esprit. C'est par la conversation, à l'occasion de la conversation, qu'on est contraint de savoir raisonner, et de raisonner au goût de tous et sous forme claire.

Climat intellectuel idéalement tempéré — ce qui ne veut pas dire neutre, car il est issu d'un dosage artiste d'éléments très hétérogènes. A la base le bon sens gaulois, terre à terre et alerte. Pour le façonner à l'antique, l'esprit artiste de la Renaissance. Nous voyons le dosage s'accomplir peu à peu au cours du XVI^e siècle : le Gaulois et l'artiste juxtaposés presque monstrueusement en Rabelais l'hellénisme dominant dans la Pléiade, se teintant de bon sens lorsque l'esprit français revient sous l'influence latine. L'époque de Henri IV est mûre pour l'équilibre, mais ces guerriers, ces seigneurs terriens ne sont pas gens à se laisser former par des livres; le trait de génie de M^{me} de Rambouillet est de leur apprendre la mentalité classique par la vie courtoise, vieux procédé des dames de France pour polir les chevaliers de leur pays.

Formule éducative des plus adroite, dosage unique de bon sens et de raffinement, de raison romaine et de délicatesse féminine, de plaisir social et de contrainte sociale. Dosage raisonné qui imite le miracle grec, l'atticisme du moins, à s'y méprendre (autant, dirait un vieil Hellène, qu'une formation par l'opinion, la *doxa* peut rejoindre la raison). Pour avoir découvert cette formule, la France deviendra pour des siècles modèle et arbitre de la distinction et du goût.

Elle s'y forme d'abord elle-même : du Gaulois bretteur, hâbleur, paillard, bavard elle a tiré, à force d'approvisionnement, un type très présentable de Français moyen; c'est ce qui peut s'appeler un résultat. Et la formule est si claire, si universelle qu'elle se transporte aisément à toute l'Europe; deux fois l'Europe s'est mise tout entière à l'école de la France : une première fois lors de la chevalerie courtoise, une seconde à l'école de cette courtoisie raisonnée qui façonne le XVII^e siècle à son image.

Que vaut le classicisme français comme formule éducative universelle? On ne peut en attendre, comme de toute formule éducative, que des résultats limités.

Nous les résumerons de deux mots : le tact et l'esprit de mesure. Le tact : la finesse dans la compréhension des autres et dans l'art de vivre avec eux. L'esprit de mesure : mesure dans le but qu'on se propose, et ainsi conçue c'est une formule de prudence; mesure dans les moyens à employer, et ceci est caractéristique d'une force intelligente; c'est, transporté à toute la conduite, l'art que vous appréciez dans le jeu sportif, l'art des gestes sans emphase, appropriés au but, qui épargnent l'effort inélegant et inutile; c'est l'art du naturel, du naturel au sens d'une démarche sûre, agile, équilibrée, aisée.

Le Français est beau guerrier; sur un plan plus modeste il est fin joueur. Le héros cornélien nous fait moins apprécier la moralité que la force de la volonté et la force de l'intelligence. Le héros de la comédie humaine, Renard ou Panurge, pour ne parler que des plus anciens, nous apprend narquoisement le triomphe élégant de la raison rusée sur la force brute. Appréciez en tout ceci les qualités d'un beau jeu classique : nous en manquons un peu dans notre pays.

Une restriction : la mesure au jeu peut s'allier avec une certaine intempérance dans le goût du jeu lui-même. On peut craindre que ce peuple ne se plaise trop au jeu intellectuel de la discussion, de même que d'autres peuples au sport corporel; d'où mentalité très peu mesurée en tant qu'elle deviendrait partisane, querelleuse, chicanière. Mais passons.

Comment cette mesure s'apprend-elle? Par l'entraînement selon les règles, par la nécessité de s'adapter au terrain et au jeu mesuré du partenaire; formation mieux que livresque : on y acquiert l'originalité relative d'un initié au « grand jeu ». Ensuite et surtout, je crois, de façon négative : l'esprit français triomphe dans la destruction de ce qui n'est pas naturel, de ce qui est hypertrophie du moi, dans la réduction de notre nature à ses justes limites. La critique de la raison dégonfle l'originalité vaniteuse; la société la réduit à merci, par l'arme sans pitié du ridicule. Mais, en même temps que la vanité, beaucoup de forces sont stérilisées par ce traitement discret et implacable. L'esprit français n'est guère tendre aux lyriques et aux imaginatifs; il n'est guère tendre aux enthousiastes et aux inventifs, toujours un peu fan-

taisistes. La société retranche ce qui la dépasse; la mesure imposée par l'opinion sociale moyenne est celle de l'homme moyen.

En résumé : un homme pas très grand, ramené au naturel, verni de bons usages sans devenir de pure convention, un type idéal d'homme à la mesure moyenne — oserais-je dire une parfaite demi-mesure d'homme moyen?

Cet homme moyen, jusqu'où est-il adapté à vivre, à part la vie de société? Puisqu'il est l'œuvre de deux influences, raison et société, ceci dépend de ce que sont, dans son monde, la raison et la société.

La raison dont il s'agit dans notre formule éducative, c'est, quant aux principes, me semble-t-il, le bon sens, le sens commun, la raison commune; c'est, quant à l'exercice, la raison raisonnante et, pour mieux dire, la raison oratoire, le discours, la dialectique qui discute et qui plaide. Ce dernier genre de raison est surtout formel; il ne donne pas l'expérience, il ne recherche guère les causes profondes. Les esprits qu'il a formés tendent, selon une heureuse expression de Neuray, à étudier chaque question à la manière d'un dossier, assez pour la plaider, pas davantage. Excellente formation professionnelle, formation humaine incomplète. Car le tribunal d'un milieu mondain, celui de l'opinion publique, ne sont pas exigeants en fait de cohérence d'idées; ils exigent la clarté pour qu'ils puissent suivre sans effort; ils ne s'effrayeront pas du « chaos d'idées claires » du XVIII^e siècle et de ses héritiers.

Il y a ensuite la société, comme formatrice au « sens commun » et ainsi, croit-elle, à l'humanité générale. La société se soucie assez peu que vous soyez en réalité frivole ou sérieux, que vous viviez de votre fonds ou d'attitudes apprises. Elle vous demande de vous tenir dans son ambiance, de lui plaire, d'avoir les yeux fixés sur elle, de vous embarquer avec elle dans le réel ou dans l'illusion qu'elle aime. En échange de votre docilité, elle vous apprendra le savoir-vivre, l'art d'évoluer sans heurts dans son milieu. Elle vous apprend aussi ses principes, les lieux communs, spirituellement présentés, de sa sagesse empirique. Et cette sagesse, œuvre de gens intelligents et fins, mais un peu casaniers, est excellente pour le milieu où ils vivent. Elle vous fournit sans trop de frais une adaptation moyenne à un monde fermé et moyen. Le tout est de ne pas devoir en sortir.

Or voici ce qui a créé une illusion presque insurmontable. Une infinité d'honnêtes gens n'ont jamais dû sortir de leur monde; ils faisaient la vie agréable à ce monde; ce monde le leur rendait; et aucun grand choc n'est venu troubler leur quiétude. C'est que par une heureuse coïncidence, dont ils ne se doutaient pas, le monde à qui ils étaient adaptés était leur vrai monde.

La physique connaît un équilibre qu'elle appelle indifférent : celui d'une boule sur une table bien horizontale, celui d'un ballon qui a exactement la densité du milieu ambiant. Cet équilibre ressemble beaucoup à l'équilibre stable, il paraît même plus parfait, car les objets qui en jouissent peuvent glisser et tourner tant qu'il leur plaît; ils restent toujours en équilibre, à condition que la table ne soit pas soudain secouée, que le milieu clos où le ballon évolue ne varie pas de densité. Il fut un temps où, un peu pour tous, aristocrates et bourgeois, la société était bien assise et de composition bien fixe. Notre monde n'a plus ces qualités; c'est pourquoi l'aimable raison apprise est devenue trop légère et trop courte pour lui.

Formule éducative, disions-nous, climat scolaire. La plus parfaite pédagogie ne peut, à elle seule, que fabriquer de bons élèves : songeons aux résultats obtenus par ces précepteurs de génie, Bossuet et Fénelon.

Le grand classicisme français

Isolons de ce monde les grandes générations classiques de la France, celle de Corneille et celle de 1660. Nous les appelons grandes; elles le sont dans tous leurs représentants. On pense à ces magnifiques statures de soldats que la guerre et la colonisation révélèrent en France, à telle haute figure de savant français. Natures puissantes, toutes droites. Natures que la volonté tient parfaitement en main, natures qui respirent la conscience et donnent la sécurité. Quel est le secret de cette grandeur classique, qui est restée celle de l'élite française? Quel est le secret de ces natures-là?

Leur secret, à vrai dire, ils ont assez difficile à nous le com-

muniquer; ils ont la pudeur de leur moi, il leur répugne de l'étaler; le voudraient-ils, qu'ils en ont perdu l'habitude; quand ils se livrent c'est plutôt sous forme d'un examen de conscience que d'une analyse de psychologie. Ils voient d'ailleurs trop grand pour concevoir la mesquinerie courante; c'est pourquoi ce ne sont pas de parfaits médecins à l'âme; il y a, sous ce rapport, régression de François de Sales à Bossuet. Il nous faudra donc deviner, comprendre à demi-mot en lisant leurs conseils et en observant leurs gestes.

Ce n'est pas par préjugé d'école qu'elles se sont faites raisonnables et sociables, ces générations. C'est par souci de réalité, et cela, en dernière analyse, par passion de grandeur. Génération froide en apparence, parce que sa passion est une passion volontaire de l'âge mûr, celle de bâtir grand et durable. On songe au mot de l'instituteur, dans la « Croisade des Enfants », devant la Rome papale : « Ils ont bâti, bâti, bâti. » Le Roi veut bâtir la grandeur de la France, comme il a bâti Versailles; ses contemporains bâtissent la société et la famille française; ses contemporains bâtissent l'État et la famille française; les écrivains, s'associant à son grand projet, bâtissent les grandes œuvres de l'esprit français. Et l'image qui vient à Descartes, pour faire saisir le dessein de sa Méthode universelle, est celle d'une ville moyenne-âgeuse, qu'on abat pour la rebâtir en une fois, à l'américaine, suivant le plan raisonné d'un ingénieur.

Ils veulent construire; ils ne vivront pas repliés sur eux-mêmes; ils s'oublient dans la tâche; ils tendent vers elle seule leur volonté et la pensée qui la prépare. Leur intelligence a un âpre besoin de clarté d'idées et de propriété dans les termes, mais cela comme moyen de saisir ce qui est. Leur littérature est servante du devoir d'État; c'est pourquoi nous ne devons pas la séparer de leur vie. D'ailleurs ils ne s'y attachent guère: Racine dépose la plume par obligation de conscience, Bossuet laisse égarer ses sermons parmi ses vieux papiers.

Et ils n'ont pas la curiosité du particulier. Ils dédaignent volontairement la pure nuance, les menues différences individuelles; geste de constructeurs qui négligent les mesures fines, parce que, pour bâtir solide, ils affectent chaque calcul d'un large coefficient de sécurité.

Résumons-nous: ils s'attachent à la raison solide et commune pour plus d'efficacité constructive; cela s'appellerait en mauvais français d'aujourd'hui — il faut bien y recourir; c'est lui qui nous parle à l'imagination — rationaliser la vue de l'efficacité.

Comprenons donc de ce point de départ leur attitude de mesure. Leur discipline est celle de la formule classique, la discipline de la raison et de la vie sociale; sévèrement menée, elle aboutit partout à élaguer ou à guider les pousses folles, à se rattacher solidement aux cadres sociaux, à se réenraciner solidement dans le sol de la tradition. Ceci dans la pensée, dans l'art, dans la conduite. Discipline apparemment passive et des directives certaines pour les utiliser. Elle présuppose la richesse de natures intactes, vigoureuses, affinées par la Renaissance et l'éducation; elle présuppose la solidité inébranlée de l'armature sociale, des principes religieux et moraux; climat plein de ressources de vie et qu'il suffira de tempérer pour transformer le sauvageon en plante magnifique.

Tout cela, nos grands classiques l'ont reçu en présent de leur époque; c'est pourquoi ils mettent à tempérer, à retrancher, à choisir, à freiner une sorte d'ardeur ascétique. Ils sacrifient tout au but; s'il leur faut, pour rationaliser la nature, la conformer à une règle universelle, — nous dirions la standardiser, — ils le feront, sans hésitation.

Indisciplinés d'instinct, — Cyrano est d'hier, et d'hier les grandes dames de la Fronde, — ils se jettent délibérément, d'un grand effort sur eux-mêmes, dans la prose du travail et de la discipline. Ils ont le goût de l'épopée aventureuse, mais ils se raisonnent; puisqu'ils ne peuvent construire que bourgeoisement, par la prose, ils s'uniformisent, ils s'embourgeoisent — au meilleur sens du mot — héroïquement.

Car, pour prendre une métaphore dans l'actualité, je dirais qu'ils n'ont qu'à stabiliser, en eux et en dehors d'eux, une situation magnifique; il suffit de la contrôler pour la rendre saine. Le classicisme français est la mieux réussie des stabilisations de la Renaissance. Si bien même que, comme toutes les stabilisations réussies, on la croit faite pour durer toujours.

Et cependant, à y regarder de près, la grande époque déjà donne des signes de surtension et de lassitude: la raison s'imaginer qu'elle se suffira; elle ne voit plus de limites à ses possibilités. D'où l'ambition presque visionnaire d'un Descartes: il croit

pouvoir trouver, par pure déduction, les principes des choses ou les faire voir à chacun, dans ses idées « clairement et distinctement ». D'où l'idée fautive d'un homme-pensée et d'un homme-volonté souveraine, d'où le stoïcisme de Corneille. D'où encore, partant d'un idéal chrétien trop implacablement déduit, le jansénisme rigoriste et inhumain: et le jansénisme est la religion de Pascal, de Boileau, de Racine, sans parler de ceux qu'il a touchés et qu'il touche encore de son influence.

Il y a quelque chose d'anormal dans cette ambition de la raison et cette religion accablante. « Le rêve de Descartes »: c'est ainsi qu'un Maritain résumait il y a quelques mois l'œuvre du philosophe. Or, Descartes n'est pas un isolé; un rêve plus qu'humain de grandeur est à l'arrière-plan de la raison de l'époque. Et à force de raisonner en côtoyant le rêve, le Grand Siècle devait le voir s'attaquer à sa raison, l'envahir, l'obséder.

C'est pourquoi rien ne le contente plus; il juge durement son propre équilibre. C'est pourquoi les natures les plus vaillantes restent insatisfaites et s'attristent. Molière, sous son masque de gaieté, reste triste: le simple spectacle de la vanité et de la coquetterie l'amène à la demi-névrose du Misanthrope. Et Bossuet lui-même, — j'en reviens toujours à lui comme au plus haut équilibre du siècle, — Bossuet vieillissant devient triste, malgré sa force d'âme et sa bonhomie: il voit que quelque chose a échoué.

La chute est rapide. Avant une génération le classicisme deviendra l'académisme poudré, élégant et vide. « Le Sourire de la Raison »: c'est le titre d'une mièvrerie expressive qu'adopte une biographie de Fontenelle, personnification de ce monde-là. Puis la grimace de Voltaire. Puis la sensiblerie, la Révolution, le Romantisme. Puis la raison se stabilise assez bas, dans la mentalité de ce qui reste du monde classique, cette bourgeoisie lettrée, qui fait figure de classe dominante au XIX^e siècle. Son influence va en se rétrécissant; qui la remplacera?

Les classicismes étrangers

Si le classicisme de pure raison n'est valable que pour une petite société close ou que pour une société stabilisée, faut-il désespérer de tout classicisme en dehors de ces circonstances? C'est à ce moment qu'il devient intéressant d'examiner les classicismes étrangers, non pour espérer y trouver une formule toute faite, plus adaptée à nous que celle de notre monde même, mais pour voir si des climats d'équilibre ne sont pas possibles, autres que celui que nous connaissons.

Tout d'abord il y a des classicismes étrangers. Tous savent qu'il existe de très grands artistes dans les littératures étrangères. Mais exagérerons-nous en arguant que beaucoup ne conçoivent pas, hors de France, un équilibre pleinement satisfaisant?

Or, pour ne pas parler des classicismes orientaux — et je pense qu'à leur façon ce sont des classicismes, — chacune des grandes littératures européennes revendique un classicisme à elle, incarné dans un type littéraire et social d'humanité à elle. Le gentleman britannique, l'Italien de la Renaissance, pour ne citer que ces deux exemples, sont-ils des types moins parfaits d'humanité que l'« honnête homme » de France? La France est-elle la seule approximation valable du climat antique? Il serait naïf de le dire. L'Italien, mieux que nous, revendique vis-à-vis des Romains une filiation directe; et voyez les officiers anglais de Mauvais: ils lisent Xénophon aux tranchées, ils se disent très consciemment héritiers du genre de vie des Grecs et des Romains. Et les Britanniques ont su construire, je crois, et il ne faut pas apprendre à construire solidement aux descendants des Romains — et sous maints rapports ce sont les pays du soleil et la campagne anglaise qui nous apprennent la vie harmonieuse, la beauté de vivre.

Voici donc tout un choix de classicismes possibles. Nécessairement ils ont une structure commune: tous sont issus de la Renaissance, tous tendent à équilibrer l'homme. Or, l'équilibre — mettons-nous d'accord sur ce point — ne se conçoit que moyennant certaines conditions. On ne conçoit d'équilibre que conforme à l'intelligence, on ne conçoit de santé que dans le contact avec le réel. Un art, une vie qui s'opposerait à l'intelligence, un art purement « subjectif », une vie qui se replierait dans le rêve ne peuvent être que des conceptions malades, des fuites devant le monde réel, des « fuites dans la maladie ».

Donc, conformité à l'intelligence, contact avec le réel (et ceci comporte le contact avec les autres hommes), équilibre résultant

de ces conditions. Formule plus large que celle envisagée jusqu'ici; pour la mettre en œuvre, le classicisme français offre une sorte de recette moyenne qui paraît idéale : en fait de contrôle, se laisser conduire par la raison moyenne; en fait de contact avec le monde, se tenir dans les cadres de la bonne société moyenne, d'où un équilibre stable de vie tempérée et moyenne. Les autres classicismes se développent sous des climats plus tendus, plus proches des extrêmes, climats plus âpres du Nord ou plus ensoleillés du Midi.

Nature plus extrême, humanité moins tempérée. Comment s'adapte-t-elle? Je me contente de quelques points de repère — assez pour faire entrevoir comment on réussit à se faire un certain climat d'équilibre, dans un monde naturellement moins équilibré. Nous avons posé les conditions; ont-ils trouvé d'autres formes d'intelligence que la raison, d'autres contacts avec les hommes que la vie de société, d'autres équilibres que l'équilibre stable que nous avons appris?

Il est entendu, on le disait déjà au temps de Mme de Staël que la sociabilité française est un phénomène unique et que — chaque peuple a des qualités irremplaçables — rien ne la remplacera adéquatement. Mais les autres sociétés également ont un fond traditionnel d'idées et d'habitudes, un fond où un classicisme peut s'enraciner; moins capables d'insinuer leur équilibre par la parole, elles y réussiront par l'art, voire par le sport, par le contact vivant. Au cas où elles seraient moins directement formatrices, on peut compter qu'elles respectent davantage la liberté d'allures de leurs membres; elles les laisseront libres d'étirer le contact hors d'elles ou de se replier davantage sur soi. Ils pourront se recueillir et s'interroger davantage — c'est une conversation aussi que celle-là, si elle est loyalement conduite; ils pourront mieux se pénétrer de l'intimité du foyer, se mêler à la foule populaire, connaître l'enfant, le primitif, connaître ceux qui s'isolent du monde; ils s'humaniseront ainsi, ils découvriront ainsi l'homme, très simplement, par le contact direct.

Climat plus intuitif que raisonneur, plus poétique que prosaïque, mais d'une poésie fondée sur le vrai : climat de la poésie du *home* ou de la *Gemütlichkeit* allemande, climat de la large sympathie humaine des sociétés qui ne se ferment pas trop. Et les membres de ces sociétés pourront vivre plus mêlés à la nature; leur climat sera de saine vie organique, par opposition à un climat étroitement humain. Voici donc une base très large d'équilibre; à eux de la saisir et de s'y tenir.

Admettons que la raison ne trouve pas cette base très saisissable pour elle. Heureusement l'intelligence ne se borne pas à la raison — au sens d'une dialectique qui présuppose constitués les concepts et les principes. Il y a une intelligence qui réfléchit sur les faits pour en tirer des vérités universelles, des lignes de conduite générales. Elle a l'art d'observer patiemment, d'expérimenter par épreuve et contre-épreuve, d'utiliser l'imagination pour chercher des analogies et créer des hypothèses : exercice concret de l'intelligence qui correspond, par exemple, à la mentalité réaliste des Anglo-Saxons. Intelligence laborieuse et apparemment inachevée, mais sûre et pratique, parce que proche des faits.

Et il y a une intelligence qui dépasse la raison empirique et classificatrice. Sens du mystère et sens du divin, s'adressant aux principes cachés des choses, aux principes que nos sens ignorent. Cette intelligence va des faits à la cause dernière, qu'elle dégage ou dont elle reconnaît le mystère : intelligence mystique si elle est intuitive, métaphysique si elle critique et postule : songeons à l'élément philosophique dans la littérature allemande.

Et comme il y a diverses formes d'intelligence, il y a diverses formes de conduite équilibrée. Équilibres plus instables apparemment, je le sais, que l'équilibre français. La démarche de l'Anglais nous paraît raide ou tatonnante; c'est qu'il se règle sur une intelligence empirique, c'est aussi qu'il a davantage le sens positif du complexe et le sens du mystère. L'attitude de l'Italien sera jugée ondoyante : moins rigidement logique peut-être, mais fondée sur plus d'esprit de finesse.

Je vous redirai donc que même parmi les choses inertes il y a divers équilibres : stable, indifférent, instable. Un équilibre instable est un équilibre, pourvu qu'il se maintienne; et il se maintiendra tant que le centre de gravité ne sera pas définitivement entraîné. « Le roseau plie pour ne pas rompre » : c'est la formule même, proposée par un classique, d'un équilibre instable, et n'oubliez pas que, pour le classicisme, l'homme est un roseau pensant...

La vie organique est faite d'équilibres instables. La nutrition, la

circulation sont de perpétuels échanges, des équilibres constamment rompus et rétablis. La stature droite, la marche sont faites d'équilibres instables. Notre vie psychologique est supportée par une suite constante de décharges nerveuses; les sécrétions qui les régulent le font inconsciemment, par une sorte d'ivresse stimulante ou calmante. L'être physique de l'homme a quelque chose d'un moteur à explosion dont le conducteur serait toujours légèrement ivre; c'est de ce moteur étrange que l'esprit doit tirer parti : à moins d'un moteur parfaitement réglé et de routes merveilleusement planes, le conducteur ne s'en tirera qu'à force de virages et de rétablissements savants; c'est par ce procédé sagement original qu'il sera un conducteur de grand style, un conducteur classique.

Je crains qu'on ne m'accuse ici de diplomatie, et de réintroduire le romantisme sans l'avouer. Il faut s'entendre sur ce mot « romantisme ». Si l'on appelle romantique toute conduite — fût-ce momentanée — par le sentiment ou l'insinct, je dirai que de tout temps l'Europe entière, hormis la France, et encore, a été romantique. Si l'on entend par romantisme une complaisance irrationnelle, sentimentale dans l'instable, la fuite de la stabilité et de ce qui la procure, — non, ces grands étrangers ne sont pas des romantiques. Car leur romantisme, si romantisme il y a, ne perd jamais de vue le but raisonnable; il n'abandonne jamais totalement les rênes à la passion.

Classiques donc (on l'accordera d'ailleurs sans difficulté) Dante et Pétrarque et même toute la Renaissance italienne, car la pensée du but final, du triomphe final de la raison, ne les abandonne pas. Classiques donc eux-mêmes (je ne dis pas que leur classicisme n'appelle aucune réserve) Goethe et Schiller, parce qu'ils tendent malgré tout l'un à la sérénité, l'autre à la purification des passions; classiques non seulement un Pope, mais un Tennyson et toute l'ère Victorienne, parce qu'ils tendent toujours à la maîtrise de soi et à l'action.

Aucun ne perd le contrôle de soi en vue d'une conduite raisonnable. Ceci ne veut pas dire qu'ils se contrôlent en raisonnant. Reprenons la comparaison de tout à l'heure (il faudrait la compléter par celle d'un maître bâtisseur, mais on se figure mal un maître maçon ainsi outillé et dans cet état) : le conducteur ne raisonne pas ses réflexes — sinon, malheur à lui; il ne demandera pas l'avis du voisin; il surveillera, pour ne pas y verser, les deux fossés qui bordent la route; pour le reste il se fierà à son expérience et à sa prudence instinctive d'homme habitué à conduire dans le noir.

Des principes rationnels peu nombreux mais solides, l'expérience et le sens du réel, le sens du mystère, c'est en dosant tout cela que notre conducteur s'équilibrera. Il saisit d'ailleurs ce que son équilibre a de précaire; c'est pourquoi — c'est ce qu'il appelle avoir le sens de l'humour — il se défie gaîment de soi et un peu de tout. Le Français de la grande époque pouvait, lui, s'en fier à sa raison; mais c'est que la société, assez empiriquement, s'était équilibrée pour lui.

Et voici déjà une conclusion à ce débat. Si l'étranger a comme nous réalisés des classicismes, ceux-ci peuvent constituer une nourriture saine et assimilable — plus que de simples stimulants, dont il serait anormal de se nourrir; ils peuvent entrer comme éléments, semble-t-il, dans la construction d'un classicisme cosmopolite, de classicismes variés presque à l'infini.

Vers un nouvel équilibre

J'ai fait allusion à un futur classicisme cosmopolite. Je n'aurais garde de vous proposer je ne sais quelle formule d'un classicisme « élargi » constituée par l'addition de toutes les formules classiques. Elle bénéficierait de votre antipathie pour toute formule, pour chacune de ces formules; elle serait d'une complication peu réalisable.

Il faut désespérer, je crois, de voir notre époque redevenir classique ou « néo-classique » à la façon du XVII^e; il ne faut guère espérer le voir redevenir classique à la façon de tous les classicismes réunis. Peut-on espérer lui voir retrouver son équilibre d'une façon quelconque? Les pessimistes diront que non, et je vous épargnerai leurs arguments, car je vous crois trop disposés, vous-mêmes, à abonder dans le sens des pessimistes.

Je vois deux sortes de raisons pour lesquelles vous vous sentez anticlassiques : les unes, legs du siècle qui a fini, les autres, fruits de votre désillusion devant ce monde.

Le siècle passé vous a légué la tourmente où sa civilisation

confortable s'est achevée dans une immense tuerie. Il vous a légué le mal du siècle ou quelque chose d'approchant, comme le ressentent les générations grandies dans le désordre, surexcitées, déprimées et non formées. Il vous a légué quelque chose de sa mentalité finissante, des relents baudelairiens de scepticisme, de dilettantisme, de snobisme, de vice, de quoi encore? Il vous a légué le vide. La moitié de l'Europe a vu s'écrouler son armature sociale, et en grande partie l'ordre moral qu'elle soutenait; la nôtre tient encore debout, mais sans prestige. Vous avez vu, tout le monde a vu la nullité de beaucoup de grandeurs traditionnelles, l'inanité de remèdes qu'on croyait souverains. Vous avez vu tout cela; tout le monde l'a vu, sauf les aveugles; que vous dire?

Et pourtant — je parle de ceux qui sont de leur temps et non des « fins de race » — cette génération est vivante et vigoureuse. Mais sa vigueur se tourne contre tout ce qui est gestes de commande, habitudes de convention et nature factice. Vous dédaignez — un classique ne pourrait vous donner tort en cela — tout ce qui est ornement et placage. Or précisément, mi à tort, mi à raison, notre monde « classique » vous fait l'effet d'un arrangement théâtral, d'une sorte de comédie décente, d'un trompe-l'œil. Il vous estime désordonnés; lui, vous ne pensez même pas à discuter avec lui : il vous semble irréal.

Vous n'êtes donc pas classiques, certainement pas au sens du classicisme en formules. Ce qui est consolant, c'est que vous n'êtes guère plus romantiques. Non que votre époque manque de passion, au contraire. Mais elle n'a pas le goût de s'arrêter dans le rêve ni dans la sentimentalité pleurarde. Elle tait sa souffrance intime, elle appelle la mélancolie cafard et ne la trouve guère plus esthétique qu'une mauvaise digestion. Elle n'a pas le goût de renouveler 1830; et ce qu'elle déteste en 1900 c'est ce qu'elle y retrouve de romantisme édulcoré, figolé, laborieux — truqué, en somme.

Que reste-t-il? La nature humaine, jeune et telle quelle. Le vieux monde est détruit, elle se retrouve primitive, un peu animale; et, comme le primitif — mais plus consciemment, car elle a pu réfléchir — saisie du sentiment de l'instabilité des choses, des grandes forces mystérieuses qui nous possèdent, de l'inconnu. Elle retrouve à sa façon le sens du réel et le sens religieux du mystère. Elle n'a plus le pli du classicisme, qui rendait la vie facile; mais elle n'a pas, comme le XVIII^e siècle de Voltaire, comme beaucoup au XIX^e, la quiétude facile dans un petit monde positif et matériel. Plaçons même les choses au pire: elle est apte à sortir de son état d'attente, mais seulement si la réalité l'y contraint, malgré l'inertie acquise et l'obscurité.

Ce qui l'y contraindra? La nécessité de construire, de se construire une situation de vie, de se construire un foyer, de se construire une existence normale et heureuse. Et de construire seule, sur un terrain infiniment mouvant, le terrain de notre nature instinctive et d'un monde désorganisé.

Elle sait qu'il ne lui suffira pas de comprendre — ou qu'il ne lui suffira pas en ordre principal de comprendre, qu'elle devra surtout vouloir. Et d'ailleurs, elle sera assez prête à comprendre, si on lui parle un langage d'action raisonnée, au lieu de lui parler raison en sous-entendant les termes d'action. Comme toute génération jeune, l'uniformité nivelée lui répugne; mais elle se retrouve sans effort dans l'âme du peuple et du primitif, elle aime se rapprocher de la masse et agir avec elle. Tout indique que nous entrons dans une période de vie collective et d'humanité générale.

Si le mot « raisonnable » lui déplaît, elle admettra volontiers qu'il lui faille partir de la vérité réaliste des choses, d'un contrôle clairvoyant de soi. Elle ne veut pas s'entendre prêcher le sens de la mesure, mais elle raffole du rythme, c'est-à-dire de la mesure vigoureusement marquée dans l'action. La discipline, le rythme sain de la vie active, elle les apprendra, non pas, je le crains, à l'école, fût-ce à la nôtre, mais, un peu coûteusement, au contact de la nécessité qui brise la fantaisie et les fantaisistes.

Nous marchons ainsi, sauf erreur, pour l'élite du moins, vers un climat classique, vers un classicisme simplifié et volontaire. Volontaire — un impérialisme, dirait Seillière. Simplifié, ne s'embarrassant guère, trop peu même, de procédés.

Classicisme d'inspiration littéraire? On ne sait trop. Notre monde aime la littérature, comme la musique, pour lui représenter la vie, non pour le former d'après les livres ou pour le transporter dans la sérénité. Peut-être les manières se feront-elles un peu rudes : éclipses ou fin de la Renaissance, un nouveau moyen âge, en à

croire certains contemporains. Mais un moyen âge qui dans ses moeurs revient à la vie antique : c'est que les modèles antiques ne sont pas si loins. Les maîtres de jadis l'attirent et le repoussent à la fois, par leur distance et par leur équilibre apparemment inaccessible. Leur équilibre reste l'idéal; beaucoup — les moyens sont là, il est possible d'espérer — réaliseront l'équilibre, mais par des gestes différents des leurs. Attendons.

Dans quelques années, vous étant refait dans la vie active des certitudes et une discipline, s'il vous arrive de reprendre en mains les classiques (peut-être pour en faire répéter les premières leçons à vos enfants), vous vous sentirez moins loin d'eux. Et peut-être les goûterez-vous vraiment, sans admiration béate, vous sachant différents, mais fraternellement, en amis humains, en camarades.

ROBERT FEYS,
Professeur à la Faculté de philosophie
et lettres
de l'Institut Saint-Louis.

Lettre ouverte à Monsieur l'Abbé Henri Bremond de l'Académie française

MONSIEUR L'ABBÉ,

Il vous a paru nécessaire, dans les *Nouvelles Littéraires* du 8 octobre dernier, de vouer — une fois de plus — Léon Bloy aux gémonies. Trouvez bon que, pour vos lecteurs de Belgique au moins, je vous renvoie la balle.

J'y ai, semble-t-il, quelque titre, puisque c'est l'article qu'Ernest Seillière m'a fait l'honneur de consacrer à mon Léon Bloy, dans les mêmes *Nouvelles Littéraires* du 24 septembre, qui vous a fourni cette occasion propice de vitupérer tout votre saoul contre celui qui représente, je crois bien, votre plus grosse bête noire, après ou avec « le néothomisme », toutefois, si je ne m'abuse.

Car nous sommes ainsi faits que nous pouvons abominer — ou chérir — des êtres et des choses fort distants l'un de l'autre, dans l'espace spirituel. Preuve de la complication des natures, et la vôtre n'est pas simple! Je le dis en bien comme en mal.

En tout cas, Monsieur l'Abbé, votre bon sens a été ici lamentablement surpris, votre gros bon sens tout court, et, par-dessus le marché, ce bon sens supérieur que j'appellerai, justement, je crois, newmanien, le sens de la finesse et de la complexité vraie des problèmes humains. Ceci est grave pour un fervent biographe (déjà ancien, à vrai dire) de l'auteur profond et subtil, et si sensible et si excitant, d'*Apologia*!

C'est que l'animosité vous aveugle par trop aussi. Mauvais état d'esprit pour scruter une âme!

Comment, rien, selon vous, n'est à épargner dans Bloy, ni dans sa personne ni dans son œuvre, rien, absolument rien, à part — tout au plus — « quelques fortes pages »? Mais encore seraient-elles écrites d'un « style triste »!

Triste, le style de Bloy? Ici, c'est votre sens esthétique qui est terriblement en défaut. Vous confondez Marchenoir et Nicole! Croirait-on jamais que c'est vous qui avez écrit *Pour le Romantisme*? Vous voilà devenu tout insensible à celui (de romantisme) — combien authentique pourtant! — du « Pèlerin de l'Absolu », et malgré qu'il soit tout brûlant de mysticisme. Vous en venez ainsi, dans votre emportement, à renier votre propre règle d'or, à mettre au rancart votre vieux cheval de bataille : l'équation,

imbrisable, qui existerait, selon vous, entre romantisme et mysticisme : « ...romantisme et mysticisme prenant également origine — déclariez-vous impérativement — aux sources profondes de notre être ! » (Bremond, *op. cit.*, p. IX.)

Alors, selon votre principe même, Léon Bloy devrait être trouvé par vous très humain ?

Mais dès qu'il s'agit de lui, il n'y a plus de principe qui tienne !

* * *

« Si je disais — dites-vous (car vous êtes un écrivain qui dit beaucoup de choses tout en se défendant de rien dire, de méchant, surtout) — si je disais tout ce que je sais et tout ce que je pense de lui, je ferais trop de peine à ceux d'entre nous qui ont aimé Léon Bloy et qui lui gardent un culte aussi discret que fervent. »

Silence, j'en conviens, bien délicat à l'égard de ceux-là, sinon de la mémoire de Bloy lui-même, ce monstre indigne de tout ménagement. Encore qu'ils gardent à Bloy un culte fervent, ils auraient assurément tort de se plaindre d'un manque quelconque de tact de votre part. Vous avez tellement à dire, et néanmoins vous vous bornez à la prétéition !

Cela est bien d'un homme fin et mesuré, qui déteste « les grossiers piétinements de la servante » (c'est de la raison raisonnée que vous parliez ainsi, à propos de thomisme), autant que « l'épaisse férocité, un peu sottie, un peu pharisaïque » que vous découvrez si abondante chez Léon Bloy.

Chez Léon Bloy mort, bien entendu ! Quand il était vivant, ma foi, vous n'aviez le temps de rien lui découvrir du tout. Huysmans — pour ne parler de personne d'autre, ce qui risquerait peut-être de vous faire de la peine — Huysmans vous fascinait tout entier. Non, il y avait Barrès aussi.

Pourtant — et ceci donne bien la mesure de votre charité longanime — vous connaissiez, de Bloy, la matière (c'est tout à fait le cas de le dire) de tout un volume, ou à peu près, « d'immondes blasphèmes » !

« Blasphèmes : paroles qui outragent la Divinité » définit Darmesteter. De Bloy ? — Révoltant ! Et aussi nouveau ! Car enfin, jusqu'ici, on ignorait, tout le monde ignorait (sauf vous), que « l'imprécateur de la canaille » avait non seulement conspué beaucoup de ses contemporains, et même quelques hommes du passé, mais qu'il avait encore adressé à Dieu, A DIEU — vous entendez, naïfs admirateurs de cet « adorateur » ? — A DIEU des « paroles qui outragent ».

« Tout ce qui arrive est adorable. » — « Il n'y a qu'une tristesse, c'est de n'être pas des saints. » — « La Beauté de Dieu, la beauté adorable de tout ce qu'il fait... » — Vous pensiez, vous, gens simples, que c'était cela, Léon Bloy ? N'avait-il pas encore écrit, en soulignant lui-même : « Je suis surtout — ne l'oublie jamais — un adorateur ? Eh bien, pas du tout ! Léon Bloy, ce n'est qu'un volume de « textes écrasants » tout pleins d'immondes blasphèmes ».

Croyez-en un homme d'esprit, Henri Bremond en personne, qui vous le certifie, appuyé, il est vrai, d'un côté, sur feu « l'excellent et très charitable » (ô combien !) Eugène Tavernier, compilateur patient de ces textes « immondes », et, de l'autre, sur M. Joseph Ageorges, *exécuteur testamentaire* du précédent, « qui ne laisse rien à désirer », tout le monde sait ça, sous ce rapport.

Voilà ce qu'il s'appelle un homme calé.

* * *

On comprend, dès lors, votre attitude, Monsieur l'Abbé. Vous voulez, « je veux » — « et vous n'êtes pas seul à vouloir » — « qu'il soit dit bien haut et une fois pour toutes » (et voilà qui est extrême-

mement impressionnant et décisif, je le reconnais, et efficace, surtout !) — « que, à beaucoup de catholiques, Léon Bloy — l'œuvre et l'homme — (ces appositions sont vôtres, non miennes) n'inspire et n'inspirera jamais qu'une répugnance invincible ».

Seulement, pour professer ce sentiment aussi radical, il fallait encore savoir cette seconde chose, qu'on ne savait pas non plus ! C'est que « dans le *Désespéré*, — s'il m'en souvient bien », dites-vous (prudente réserve que vous faites-là) — « car je le relis moins souvent que Fénelon » (ce qui se comprend encore, la littérature de Léon Bloy étant infiniment moins actuelle et moins profitable à tous égards, que le *Télémaque* ou la *Lettre à l'Académie*) — donc « dans le *Désespéré*, Anne-Marie (Vérolique) se coupe le nez, les oreilles, les seins, quoi encore ? pour rafraîchir les sens en feu de Marchenoir (Léon Bloy) ».

Ainsi, vous avez vu cela, vous avez lu cela, dans le *Désespéré*, ô historien ! Quelle répugnante « histoire littéraire du sentiment religieux », alors, que cette histoire-là ! Je le déclare.

Mais, êtes-vous tout à fait sûr qu'elle se trouve bien dans Léon Bloy ?

On ne serait-elle, par hasard, qu'un produit — surprenant, dans ce cas, prenez-y garde, et ayant, qui sait ? la valeur d'un *test* psychanalytique de votre inconscient (ou irconscience) — qu'un produit, dis-je, issu de votre seule imagination, trop enflammée par l'irascible ?

Quand on pense, au surplus, que c'est là l'unique et sadique moyen que Bloy aurait trouvé comme « remède à la luxure » (« étrange remède », dites-vous à juste titre), on admet tout à fait, désormais, que vous avez pu parler de son « épaisse férocité ». En vérité, vous êtes presque trop indulgent.

Mais quelle serait la vôtre, de férocité, Monsieur l'Abbé, — y avez-vous pensé ? — si, par extraordinaire, cette histoire de nez, d'oreilles et de seins coupés *n'était que de vous ?*

Et pour le pharisaïsme de Bloy, c'est tout de même !

Dire que devant de pareilles ablations — pardon : oblations — Marchenoir, lui, « ne s'est rien coupé du tout », tout en nous laissant croire à une effrayante austérité ! C'est vous qui le dites, qui l'imprimez, et on peut vous en croire, étant donné tout ce que vous savez.

Misérable attachement à ses aspérités !

Il ne peut y avoir, à ce sordide phénomène de conservation corporelle, qu'une seule explication conjecturable : c'est que Bloy ne voulait à aucun prix — par un effet certain de son orgueil démesuré ! — ressembler à un « eunuque » ou à un « hongre ». On sait assez, en effet, que ces épithètes constituaient ses injures suprêmes.

* * *

Il est vrai que sa fécondité spirituelle l'eût, malgré tout, préservé de bien des confusions. Car — vous en convenez galamment — il fut fécond, s'il faut appeler ainsi un chrétien apostolique qui pourra, quelque jour, du séjour des âmes, compter « quelques douzaines d'évêques » dans sa descendance spirituelle !

« Comme plusieurs de ses convertis — supputez-vous — se feront sans doute d'Eglise, il y aura bien dans le nombre quelques douzaines d'évêques, ce qui promet à nos arrière-neveux des mandements épiscopaux. Mieux encore, de vastes épidémies d'illumination. »

Evidemment, une telle fécondité est assez sujette à caution. Un hérétique comme Arnauld, le grand Arnauld, pour lequel vous ne laissez pas de marquer quelque condescendance, et peut-être même quelque admiration dans vos ouvrages (car vous avez fort redressé certains jugements injustes à l'égard de ces messieurs de l'*Augustinus*), le grand Arnauld n'a pas fait mieux.

Au demeurant, telle est votre sympathie (respectueuse, nous n'en doutons pas) pour toute une portion — non négligeable, vertueux : « quelques douzaines d'évêques! » — de l'Eglise de demain et pour sa doctrine. Mais que fera donc le pape en 1982?

Dire que vous vous scandalisez si fort de ce que Bloy ait appelé le P. Didon « le R. P. Judas »! Que penseront de vous, Monsieur l'Abbé, les Bremond contemporains de ces « quelques douzaines d'évêques » à l'épice et à l'épidémie?

* * *

Il est vrai que, à la face de l'Eglise d'aujourd'hui, *in faciem ecclesiarum*, vous rangez tranquillement M. Baruzi, l'érudit tombeur de saint Jean de la Croix, parmi « les autorités compétentes » en matière de mystique, sans l'ombre d'une réserve, ni d'un avertissement.

Et la Morale de M. Bergson, parue en cet an de grâce 1932, vous apparaît comme « un chef-d'œuvre », sans atténuation d'aucune sorte, « le dernier chef-d'œuvre de M. Bergson », car il en a naturellement d'autres.

Chef-d'œuvre, l'œuvre capitale qu'un artisan faisait en présence des jurés, pour obtenir la maîtrise, l'œuvre accomplie, à laquelle il n'y a rien à reprendre. Qu'en pense ici « les autorités compétentes », les vraies, celles-ci, celles qui pourraient être « jurés » en matière de pensée et de science philosophique et théologique?

Vous fréquentez pourtant beaucoup « les savants de métier » en matière de « mysticisme ». C'est à eux que vous ne cessez de renvoyer, fort expédivement, M. le baron Seillière. (A l'école, Monsieur, à l'école!)

« Ils lui apprendront — dites-vous — que l'expérience mystique n'a rien en soi qui ressemble à une vision, à une révélation ou à une prophétie. Dans l'oraison de quiétude, on n'apprend rien de nouveau », soulignez-vous. « Simplement, et grâce à de certaines « touches » divines, on y réalise beaucoup plus profondément que dans la prière commune les vérités du *Credo*. A Bloy, au contraire, des « secrets » inouis ont été révélés par sa voyante, Anne-Marie. »

Mais ces « savants de métier » n'enseigneront pas non plus, n'est-ce pas? à M. Seillière, qu'une vision, qu'une révélation ou qu'une prophétie *exclut ipso facto* l'expérience mystique chez celui qui en est l'objet? Ni même qu'une vision supposée, qu'une révélation supposée ou qu'une prophétie supposée — pour table sur le pire — empêche automatiquement une telle expérience? Ne serait-il donc pas possible — si même ces trois phénomènes n'ont été que supposés chez Bloy — qu'il ait pu, nonobstant et à côté d'eux, connaître une véritable « expérience mystique », comme vous dites?

Il n'y a là aucune incompatibilité. Vous ne voudrez pas ne pas en convenir. Sinon, à votre tour, c'est l'école qui vous réclamerait!

C'est pourquoi, voici la petite rectification que je vous propose, facile à faire puisqu'il vous suffira de changer *un seul nom propre* dans le passage capital de votre article, à savoir remplacer le nom de Huysmans par celui de Léon Bloy :

« Je tiens, pour ma part, — direz-vous alors dans votre texte dûment rectifié — que de brefs éclairs de quiétude traversent toute prière fervente comme était celle de Léon Bloy. » (Bon, voilà la substitution opérée, et le texte va également bien ainsi, n'est-ce pas? Car vous n'irez pas nier que Bloy priait et priait fervemment? Plaise même à Dieu que tout chrétien priât comme lui?) « Paradoxe — continuerez-vous — qui sera vérité demain. Il n'en reste pas moins que, à proprement parler, Léon Bloy n'est pas un mystique, sinon de désir et *in via*. » (N'est-ce pas que cela va toujours très bien?) « Un simple dévot au sens le plus excellent du mot. » (Définition parfaite!) « Entre lui et Veillot, de ce chef,

pas de différence qui doive retenir un philosophe. L'imagination, les affections ont donc beaucoup de part dans sa prière, aussi bien que dans la prière de Prudence, de Joinville, de Racine, de Montalembert ou d'Ozanam. La personne même de celui qui prie étant engagée dans toute véritable prière, Léon Bloy, pas plus, du reste, que saint Augustin, ne se dépouille ni de son tempérament, ni de sa culture lorsqu'il se met à genoux. » (Ce n'est pas vous qui le niez!) « Nous savons ses goûts ses dégoûts et ses manies. » (Vous ne voulez même les savoir que trop!) « Prier lui sera plus délectable à Saint-Séverin qu'à la Madeleine, devant la Vierge de Notre-Dame que devant une madone de la rue Saint-Sulpice. Le plainchant donne des ailes à sa dévotion; un cantique de Lambillotte la rendrait de plomb. Vous vous attendiez, sans doute, à quelque chose de plus diabolique. » (Vraiment oui, on l'aurait cru, on l'aurait craint.) « Mais non... La grâce de la prière s'adapte à notre nature, elle nous prend et nous remue tels que nous sommes.

C'est exactement, Monsieur l'Abbé, ce que je disais moi-même dans mon ouvrage : « Non pas, cependant, — il est important de le préciser, — qu'il faille considérer Léon Bloy comme un docteur, ni comme un père de la vie spirituelle. Il s'en défendait lui-même avec véhémence... »

Bloy, à la vérité, est simplement *un chrétien vivant* (c'est bien cela que vous dites en d'autres termes, n'est-ce pas : « un simple dévot au sens le plus excellent du mot »), un réveilleur d'endormis — continuais-je —, un suscitateur d'âme prodigieux quand il agit dans sa ligne providentielle... »

Et je précisais : « Bloy était un chrétien plus pathétique que purement contemplatif. » (*Léon Bloy*, pp. 116, 119 et 259.)

C'est bien encore ce que vous avez dit : « Léon Bloy, à proprement parler, n'est pas un mystique, sinon de désir et *in via*. »

Notis sommes donc, pour l'essentiel, tout à fait d'accord, et j'avoue que j'en éprouve un soulagement considérable.

Tout ce que vous dites là, Monsieur l'Abbé, c'est vrai de Bloy (et de Huysmans aussi, naturellement), c'est vrai de vous, c'est vrai de moi (du moins, je l'espère). Texte excellent, qui remet tout au point!

* * *

Il faut bien rire ou sourire un peu. Ne fût-ce que pour ne pas pleurer. Car tout n'est pas drôle, dans votre diatribe! Et vous êtes souvent meilleur que cela, tant au point de vue de l'esthétique que de la bonté *pure*.

Voyez-vous, quand les hommes de votre tempérament se mettent à délaisser toute critique, cela va mal. Plus vous vous acharnez, et moins vous devenez lucide et pertinent, amusant encore moins. Laissez-moi — modestement — vous rappeler que les premières vertus de la critique sont l'impartialité et la bienveillance, fruits — s'il le faut — de la volonté, qui doit se faire violence au besoin, quand il s'agit d'un auteur ou d'un homme que l'on n'aime pas, par exemple, et que l'on doit ou que l'on veut néanmoins juger; fruits donc de la *bonne* volonté. (De celle-ci aussi, la paix est la récompense.)

Viennent ensuite la capacité de sympathie, le « don de comprendre les sentiments d'autrui et de les faire siens », définissait Mercier avec Newman.

Enfin, la puissance d'intégration. Sans oublier, naturellement, l'information (« le nez, les oreilles, les seins, quoi encore? »)!

Le jugement critique ne doit être que la résultante objective et équilibrée de tout cela.

Comme il avait raison, cet autre qui disait qu'il aimait bien mieux être jugé par Dieu que par les hommes!

Monsieur l'Abbé, de tout cela, un Léon Bloy (qui n'était certes pas un esprit critique, tant s'en faut!) peut être excusable d'avoir



voici
ma plume

La vôtre est peut-être différente et cependant...

il existe une plume "Swan" qui convient parfaitement à votre écriture.

Pour tirer tous les avantages de votre "Swan", assurez-vous d'abord que vous avez bien la plume qui convient le mieux à votre écriture.

Vous êtes sûr de la trouver dans la gamme des "Swan". Votre fournisseur se fera un plaisir de vous aider à la choisir.

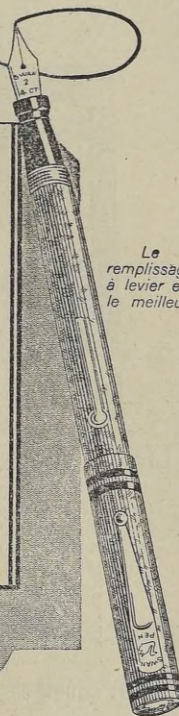
SWAN
PEN

EN VENTE PARTOUT

GROS :

Mabie, Todd & Co Ltd (Belgium) S^{te} A^{me}
10, rue Neuve BRUXELLES

Le
remplissage
à levier est
le meilleur.



Toute personne sou-
cieuse de ses intérêts
est cliente de la

GRANDE MAISON de BLANC

Marché-aux-Poulets
BRUXELLES

W·H·SMITH & SON
BRUXELLES



ENGLISH BOOKSHOP

POUR TOUS VOS

Livres, Journaux, Revues et Périodiques

ANGLAIS & AMÉRICAINS

ASSORTIMENT LE PLUS COMPLET EN BELGIQUE

Les meilleurs Dictionnaires et Méthodes
pour l'étude de la Langue Anglaise
Service d'Abonnements et Insertions
d'Annonces dans tous les journaux anglais

ENGLISH TEA ROOM

71-75, Boulevard Adolphe Max, BRUXELLES

MATINTRA
POUR UN
ÉCLAIRAGE
RATIONNEL

MAZDA

Avant d'acheter
des cigares

adressez-vous à la Maison

A. ZABIA
& C^{IE}

24, rue du Musée
Place Royale
Bruxelles

vous y trouverez
des assortiments très réussis en Cigares de La Havane
Cigares des Iles Canaries
et Cigares du Pays

souvent manqué : il a tout de même autre chose, qui reste très grand, à nous offrir ! Un Bremond, non pas. Comme le disait quelqu'un à Voltaire — mes rapprochements, vous le constaterez, ne laissent pas d'être flatteurs —, votre lot, à vous, c'est « la perfection des idées communes ». *Suum cuique*.

C'est surtout dans un cas comme celui de Léon Bloy que l'effort critique doit être objectif et serein, et, par-dessus tout, constructif, afin de parvenir, en la replaçant d'ailleurs dans son époque, à dégager la vérité féconde d'une grande figure tumultueuse et tourmentée.

Permettez-moi de vous renvoyer respectueusement à Newman, notre maître (le vôtre, le mien), et, plus haut, à saint Jean Chrysostome, le sien, dont il admirait si passionnément le chaud et joyeux amour de la vie, l'élan compréhensif vers tous les êtres et vers tous les aspects qu'il rencontrait, de l'existence, amour et élan couronnés par l'admirable faculté qu'il avait de tout savoir intégrer, l'unique mal exclu.

Le départ qui s'impose, incontestablement, dans l'œuvre de Bloy, et que ses vrais amis sont les premiers à faire (ce n'est en rien là une « propagande bizarre » : elle vise, simplement, à donner à manger à beaucoup d'âmes et à beaucoup d'esprits qui n'ont fait que pour ce pain-là, comme ces amis eux-mêmes l'ont d'abord éprouvé), ce départ, dis-je, pourquoi ne pas y procéder en ayant constamment en vue le bien magnifique — ni plus ni moins — que Léon Bloy et que son œuvre ont fait et que cette dernière continue de faire, sans parler de l'immense beauté gratuite, comme on dit de nos jours, qu'elle renferme ?

Je ne voudrais pas, pour ma part, dans un cas semblable (Bloy n'est ni Lamennais, ni Vallès, n'est-ce pas ?) avoir travaillé à exposer, fût-ce une seule âme, à se voir un jour privée, par ma faute, de l'unique moyen adéquat dont elle eût pu, pragmatiquement, attendre ses chances de salut.

C'est cela que je m'étonne si fort de ne vous voir absolument pas considérer, vous prêtre. L'apostolat contemporain est-il donc si extraordinairement outillé, en face de l'athéisme qui déferle sur nous en vagues écrasantes, pour qu'on puisse, comme vous le faites, de gaité de cœur, mépriser et chercher à détruire une de ses fortes ressources ?

Vous finiriez par faire croire que ce n'est pas uniquement le pur zèle de la maison qui vous dévore, mais, plus prosaïquement, quelque rancune, bilieuse et vindicative, de l'esprit de corps. Car il y a aussi des atteintes indirectes.

Un mot encore, si vous le voulez bien, Monsieur l'Abbé.

Nous autres gens, de la vie commune, qui avons femme, enfants, profession, tracas et corvées, et qui vivons, comme aurait dit Péguy, banalement ce qui est banal, bêtement ce qui est bête, naïvement ce qui est naïf, et, mon Dieu, le plus grandement que nous pouvons ce qui est grand, étant engagés jusqu'au cou dans la vie réelle, qui comporte copieusement tout cela : banalité, bêtise, naïveté, grandeur (sans omettre méchanceté et nullisme), nous n'avons vraiment que faire de l'académisme, du mandarinarisme, du coupage de cheveux en quatre sous prétexte culture, ni des préférences strictement personnelles, non plus que des rebuffades et des rosseries, à fumet si spécial (vous savez... *lupior, lupissimus*) d'ecclésiastiques trop fourrés dans la littérature.

Des tâches beaucoup plus graves et beaucoup plus urgentes nous requièrent.

Vous aussi, d'ailleurs !

Et vous ne négligez pas celles-là non plus, grâce à Dieu ! Je n'ai, si je veux le savoir, qu'à parcourir de l'œil votre œuvre très vaste, avec ses « manières » successives. (Mais je préfère, pour mon compte et de beaucoup, la première, émue, réservée, fraîche, enthousiaste et grave, sans manquer pour cela d'être toute intelligente : vraiment sacerdotale, en un mot.)

Car il y a Bremond et Bremond.

Mais quel dommage, Monsieur l'Abbé, que vous vous écartiez si souvent — si violemment, si filandreusement, si acrimonieusement, si futillement aussi — du meilleur de vous-même, que ce soit pour vous occuper de Léon Bloy ou de Paul Valéry.

Respectueusement vôtre,

LÉOPOLD LEVAUX,
Professeur à l'Université de Liège.

Les prophètes d'Israël

L'IMPORTANCE DU PROPHÉTISME

C'est surtout dans ses relations avec l'apologétique que l'étude des prophètes mérite de retenir l'attention de l'exégète chrétien. Aujourd'hui encore, comme à l'époque du christianisme naissant, le prophétisme apparaît à celui qui s'efforce de l'étudier objectivement comme une œuvre surnaturelle suscitée par Dieu dans la conduite providentielle de l'humanité et dans l'acheminement de celle-ci vers la révélation chrétienne. Les prophètes d'Israël continuent à nous donner une merveilleuse leçon d'apologétique chrétienne par le miracle de leurs prédictions historiques, par le caractère unique et la transcendence de leurs visions messianiques et de leur théologie.

1. Et d'abord on ne peut pas contester la présence d'oracles clairs et précis dans lesquels les prophètes ont dévoilé longtemps d'avance des événements contingents de l'avenir. Nous rencontrons, en effet, chez les prophètes hébreux, des prédictions authentiques, faites avant la réalisation, d'événements particuliers concernant l'avenir de certains individus et celui de la nation. Ces prédictions, les prophètes le font avec toute la certitude possible ; ils n'ont nullement l'idée d'émettre des vues plus ou moins précises, ni d'exposer leurs propres convictions, mais de publier des communications qui leur viennent directement de Dieu. Les jugements qu'ils formulent touchant les destinées prochaines de leur pays les mettent le plus souvent en opposition avec le peuple, avec les prêtres, avec les faux prophètes qui prétendent raisonner selon les vraisemblances historiques et déduire la conclusion de la logique des événements. Et les événements se sont chargés de vérifier la parole des vrais prophètes. Dans ces conditions, l'explication la plus simple, la plus obvie, la plus naturelle de leurs prédictions, n'est-elle pas encore celle que les prophètes donnent eux-même, à savoir, les communications et les lumières surnatérielles dont Dieu les favoriserait ?

A en croire les critiques libéraux et rationalistes, les prévisions des prophètes, du moins celles qui apparaissent dans les passages authentiques de leurs écrits, ne dépassent jamais l'horizon politique de l'époque à laquelle elles furent prononcées ou rédigées. Les prophètes utiliseraient le matériel historique dont ils étaient les contemporains, et ils en auraient déduit certaines prévisions que les événements ont parfois accomplies. Jamais leurs oracles n'auraient englobé des données historiques d'un âge qui n'était pas encore venu. J. Darmesteter, réagissant contre la notion traditionnelle du prophète, est allé jusqu'à dire que « en fait la prédiction proprement dite est la marque qui distingue l'apocryphe du prophète. Le prophète ne prédit jamais. » (1).

Une série d'oracles bien établis s'opposent à ces présuppositions. Nous en énumérons les principaux, toutefois en nous abstenant de les expliquer ou de prouver leur authenticité, renvoyant plutôt au commentaire que nous en donnerons dans les introductions spéciales aux divers prophètes. Les voici groupés d'après les événements auxquels ils se rapportent. La naissance de Josias et l'œuvre de la purification qu'il entreprit en 621 furent annoncées par un homme de Dieu au roi Jéroboam I^{er}, vers 930 avant Jésus-Christ. En 736, Isaïe prédit qu'après soixante-cinq ans la ruine d'Ephraïm serait accomplie, et l'on estime généralement dans

(1) *Les prophètes d'Israël*, Paris, 1895, p. 137.

les milieux conservateurs que l'annonce se rapporte à la colonisation assyrienne de la Galilée, décidée par le roi Assar-Haddon après sa victoire sur l'Égypte (670). La captivité babylonienne est entrevue par Isaïe (XXXIX, 6-7; II Reg., XX, 17-18), Michée (IV, 10), Jérémie (XXV, II b; XXVII, 22). De plus, d'après plusieurs commentateurs, le dernier prophète aurait indiqué la durée approximative de la suprématie babylonienne, à savoir soixante-dix ans, à partir de la ruine de Ninive (612) et de Charran (610) jusqu'à la prise de Babylone (538). Enfin plusieurs prédictions se rapporteraient d'une façon encore plus explicite à cette même ruine et au retour d'Israël dans la mère-patrie : ISAI., XIII, 1 — XIV, 23; XXI, 1-10; XL — LXVI; JEREM., XXIX, 10; XXX-XXXIII; L—LI, en particulier LI, 28. Il conviendrait enfin de citer ici deux prophéties historiques d'interprétation plus douteuse qui sont contenues dans le livre de Daniel, à savoir la prophétie des quatre royaumes successifs (DAN., II; cf. VII) et celle des soixante-dix semaines (DAN., IX, 24-27), sans compter le chapitre XI dans lequel les auteurs, même catholiques, admettant de nombreuses additions historiques (1). A parcourir cette liste d'oracles on comprend la conclusion de H. Gunkel : « Les plus anciens prophètes ont été des prédisseurs d'avenir; en conséquence, nous devons nous attendre à trouver le plus ancien style prophétique dans les morceaux où l'avenir est décrit. » (2)

Quant à la finalité des oracles prophétiques relatifs à l'histoire d'Israël, leur réalisation devait faciliter chez les contemporains des événements la foi aux prédictions relatives à la fin des temps. C'est surtout aux heures sombres de l'histoire que les prophètes s'efforçaient de diriger les espérances vers les temps du règne universel de Jahvé, dont la gloire éclipserait toutes les splendeurs du passé, dont les joies feraient oublier toutes les tristesses du présent. « L'avenir théocratique, dit KUENEN, ne souffre chez les prophètes aucune réserve. Cet avenir-là se déroule toujours devant leur esprit avec une inébranlable certitude, parce qu'il se fonde sur l'impérissable alliance de Jahvé et de son peuple. Et cet avenir, c'est la punition éclatante des Israélites infidèles et des ennemis de la nation sainte. C'est la gloire d'Israël fidèle sorti enfin régénéré de ses épreuves; c'est le maintien ou le rétablissement, par le roi attendu, de la royauté de David; c'est enfin l'admission des nations étrangères dans l'alliance de Jahvé et de son peuple. » (3) Mais tout cela n'était encore qu'un commencement et devait comporter nombre d'imperfections et de retours en arrière. Aussi les prophètes entrevirent-ils quelque chose de plus définitif : de grands bouleversements mettraient fin à l'ordre actuel du monde et au temps présent; puis, sur une nouvelle terre et sous de nouveaux cieux, un ordre de choses entièrement nouveau serait établi, ayant pour note principale la triomphe complet, unanime et éternel de Jahvé (cf. ISAI., XXIV-XXVII).

2. — Nous passons ainsi à une deuxième marque surnaturelle du prophétisme : la prédication messianique. Déjà Reuss attirait l'attention sur ce qu'il y a de noble et de salutaire dans cette direction de la pensée dont Israël est en grande partie redevable à ses prophètes, sur l'avantage qu'il y a pour l'humanité, comme pour l'individu, à tourner ses regards vers l'avenir, au lieu de se consumer en stériles regrets du passé. Quels éléments de force et de persévérance un peuple ne trouve-t-il pas en se préoccupant du but à atteindre, au lieu de puiser des excuses dans les sentiments de la décadence! Il faisait observer aussi que les prophètes hébreux sont les seuls dans l'antiquité à chercher dans l'avenir ce qu'il appelle l'âge d'or, l'ère messianique de justice et de paix. Ce jugement de Reuss sur le messianisme, phénomène unique et propre à Israël, peut encore se défendre aujourd'hui, même après les progrès réalisés par la science des religions; mais alors, il faut aller jusqu'au bout, et en reconnaître le caractère transcendant et surnaturel.

Nous avons déjà signalé dans quelle mesure les auteurs contemporains se disposent à revoir et à modifier les conclusions de l'école wellhausienne touchant la prédication messianique des prophètes. La modification la plus importante consiste dans l'ancienneté,

l'origine préexilienne reconnue à l'eschatologie de bonheur, aux espérances eschatologiques et messianiques. Un certain nombre d'exégètes refusent désormais de voir en celles-ci uniquement des expressions d'espérance d'Israël d'après l'exil et par conséquent d'expliquer les textes comme des interpolations exiliennes et post-exiliennes. Certes un texte tel que JEREM., XXVIII, 8-9, semble écarter des traditions prophétiques préexiliennes toute promesse de salut. Mais le passage qui est une polémique contre les faux prophètes risque de ne présenter qu'un aspect du message prophétique, et, de plus, il écarte uniquement la prédication d'une félicité absolue et immédiate, qui négligerait l'aspect catastrophique présent dans toutes les visions de bonheur des prophètes authentiques.

Au reste, les écoles de Gressmann et de Mowinckel semblent l'emporter sur les écoles rivales. La première a établi avec succès l'ancienneté des oracles de bonheur. Elle a fait valoir que le caractère fragmentaire de ces prédictions présuppose un long passé; elle confirma cette origine lointaine en replaçant l'eschatologie d'Israël dans celle de l'Ancien Orient. Dans cette réaction contre les conclusions de l'école wellhausienne, S. Mowinckel a franchi une étape nouvelle en signalant au sein même du peuple élu les forces vives qui ont pu, dès les temps les plus reculés, donner naissance à une eschatologie et l'alimenter sans interruption.

L'argumentation de Mowinckel, centrée autour de la célébration de la prétendue fête de l'intronisation annuelle de Jahvé, nous paraît un point d'appui assez fragile. Toutefois son ouvrage abonde en aperçus originaux et en notes critiques, qui ruinent les présupposés de l'explication wellhausienne. Gressmann a fait un choix plus heureux d'arguments : ses appels aux textes parallèles babyloniens et surtout égyptiens, son analyse pénétrante du « jour de Jahvé » ont démontré, d'une manière originale, le caractère préexilien de l'eschatologie de bonheur. Enfin, Sellin a bien montré que les prédictions de malheur ne sont qu'un seul aspect de la prédication prophétique, qui, dans son ensemble, forme un évangile, un plan de rédemption divine, dont le salut est un des pôles aussi bien que le jugement eschatologique.

Aux arguments nouveaux les tenants de l'école wellhausienne ont répondu comme suit. La notion du « jour de Jahvé » n'a rien à voir avec la doctrine de l'avenir messianique et eschatologique d'Israël. D'autre part, les prétendus parallèles babyloniens ne sont qu'un trompe-l'œil; pour rencontrer une eschatologie semblable à celle d'Israël, il faut descendre jusqu'à l'époque des Perses et alléguer la religion iranienne. Enfin, l'hypothèse d'une eschatologie de bonheur ruine la psychologie et la grandeur morale des prophètes d'avant l'exil. Pour introduire des visions de bonheur dans la prédication prophétique, écrivait Wellhausen, nous avons brisé ce qui constitue l'épine dorsale des prophètes, réduit ceux-ci à des pusillanimes, des faibles qui, loin de formuler toute leur pensée, auraient ému le tranchant de leurs menaces et versé le lait et le miel dans la coupe de la vengeance de Jahvé.

Ces arguments ne sont pas péremptoires. Il est difficile de contester le sens eschatologique du jour de Jahvé ou de nier une certaine ressemblance entre les espérances d'Israël et celles des peuples voisins. Quant à l'eschatologie de bonheur, bien loin d'être en contradiction avec le message prophétique ou de l'affaiblir, elle en est le complément heureux et indispensable. L'eschatologie de bonheur, remarquant déjà en son temps Valeton, c'est le triomphe de la foi; Sellin ajoute qu'elle est l'aspect positif, nécessairement présupposé par le plan divin, par les desseins providentiels, de renouveau cosmique qui forment l'objet de la prédication des prophètes. Celle-ci ne fut pas uniquement une annonce de damnation, mais aussi un évangile, une heureuse nouvelle, impliquant au delà des menaces les promesses de salut.

Aussi bien un auteur peu enclin aux thèses traditionnelles C. Noyes, reconnaît-il ouvertement dans le message des prophètes l'annonce du salut. « A travers les ténèbres de la société corrompue d'Israël les prophètes flamboyèrent comme des météores. Pour les classes auxquelles ils s'adressaient, ils étaient une visitation du Seigneur, une menace de jugement; pour le peuple, muet sous les fardeaux et les injustices, ils étaient un présage, quelque chose de prodigieux, qui dépassait la terne routine de la vie, quelque chose de mystérieux, mais qui était un signe de bien... Sur le sombre arrière-plan des grandes injustices sociales ils façonnèrent en plus haut relief leurs visions d'un ordre nouveau : la justice, où auparavant il n'y avait pas de justice, la droiture tempérée de miséricorde pouvaient seules plaire au vrai Dieu. Repoussant avec passion les iniquités de leur présent immédiat, ils s'élan-

(1) Voir le dernier ouvrage catholique paru sur le livre de Daniel : H. JUNCKER, *Untersuchungen über literarische und exegetische Probleme des Buches Daniel*, Bonn, 1932.

(2) H. GUNKEL, *Propheten. II seit Amos*, dans *Die Religion in Geschichte und Gegenwart*, 2^e édit., 1930, t. IV, col. 1550. — La conclusion de Gunkel s'oppose formellement à celle de J. Darmesteter, citée plus haut.

(3) A. KUENEN, *Histoire critique des livres de l'Ancien Testament*, t. II, Paris, 1879, p. 9, cité par le cardinal MEIGNAN, *Les Prophètes d'Israël et le Messie*, Paris, 1893, pp. 44-45.

caient à des conceptions exaltées de morale et de religion. Les conditions n'étaient que les accidents dus à la faiblesse humaine. Les visions des prophètes étaient faites de l'essence même du génie d'Israël.

Signalons au terme de ces quelques considérations que le messianisme des prophètes est d'autant plus remarquable qu'il ne se réduit pas à des aspirations vagues vers un idéal imprécis et lointain. Certes, nous avons déjà suffisamment fait ressortir ce qu'on pourrait peut-être appeler les imperfections dans leurs descriptions de l'avenir. Autour des brillantes promesses spirituelles faites à Israël, les promesses matérielles sont venues former comme une espèce d'enveloppe; un lien très étroit existe, dans les prédictions des prophètes, entre le royaume de Dieu et le royaume d'Israël; enfin, il ne fut pas donné à la plupart des prophètes de saisir avec exactitude les rapports chronologiques qui devaient exister entre leur temps et les diverses phases de l'ère messianique. Mais, si quelque chose est fondamental dans la prédiction prophétique, c'est l'idée d'une religion universelle qui doit grouper l'univers entier autour du Dieu d'Israël. A l'unanimité, et avec une entière confiance, les prophètes proclament qu'un temps viendra où toutes les nations reconnaîtront Jahvé et seront assujetties à sa loi. Et c'est par Israël même que le monothéisme est appelé à se propager. Mais avant de jouer ce rôle, Israël devra être entièrement transformé. Les descriptions du royaume de Jahvé tiennent la plus grande place dans les prédictions des prophètes; cependant, des oracles très caractéristiques montrent que, dans le nouveau royaume comme dans l'ancien, Jahvé gouvernera, par l'intermédiaire d'un représentant, et les prophètes décrivent aussi les origines, les titres et les qualités, les fonctions de ce souverain futur.

Telles furent, sur les points fondamentaux du messianisme, les convictions et les prédictions des prophètes. Et ici encore, il est superflu de montrer comment elles se sont réalisées dans la vie et dans l'œuvre de Jésus de Nazareth et de ses cortinatours. Ces prédictions, les prophètes ne nous les donnent ni comme des conjectures ou des pressentiments, ni comme les conclusions d'un raisonnement, mais comme l'expression des révélations divines dont ils étaient favorisés. Il ne se sont pas fait illusion, ils n'ont pas pris leur propre parole pour la parole de Dieu. Une semblable illusion, aboutissant à de tels résultats, serait aussi inexplicable que ces résultats eux-mêmes. Le prophétisme en Israël, tout comme le monothéisme et le messianisme, ces deux grands dogmes de la religion juive dont il s'est fait l'ardent propagateur, est un phénomène transcendant, surnaturel, qui prouve le caractère révélé du Judaïsme.

Bref, les prophètes n'ont pas toujours compris, ou plutôt ils n'ont peut-être jamais compris la portée totale des prédictions qu'ils proféraient; d'autre part, la réalisation des prophéties messianiques n'a pas été brutale, traduisible par des équations mathématiques. Toutefois les évangélistes et les apologistes ne se sont pas trompés en relevant dans les écrits des prophètes d'Israël, en plus d'une orientation générale vers un ordre nouveau, des prédictions au sens strict du mot, dont la réalisation constitue une des preuves classiques de l'origine divine du christianisme.

L'EXERCICE DE LA MISSION PROPHÉTIQUE

Le prophète ne pouvait, sans faute grave, récuser la mission dont Jahvé le chargeait : ce n'était pas un service qui lui était demandé, mais un ordre qui lui était intimé (EZECH., II, 8; III, 3, 16-21; JEREM., XV, 16, I). Et s'il veut se soustraire au mandat divin, Jahvé saura bien l'y ramener, comme le montre, dans un relief saisissant, le livre de Jonas. En certains cas il y a même lieu de se demander si le prophète avait réellement la faculté de se dérober. « Le lion a rugi, qui ne craindrait, dit Amos (III, 8), le Seigneur Jahvé a parlé, qui ne prophétiserait? » Et Jérémie nous confie ses luttes intérieures (XX, 9) : « Quand je disais : je ne serai plus mention de lui, je ne parlerai plus en son nom, il y avait dans mon cœur comme un feu dévorant, enfermé dans mes os; je m'efforçais de le contenir, et je n'ai pu. » Le cas de Balaam envoyé pour maudire Israël et qui le bénit (*Num.*, XXII-XXIV) et celui du vieux prophète de Béthel qui, après avoir séduit le prophète venu de Juda, lui annonce son châtiment dans une parole de Jahvé (*I Reg.*, XIII), sont plus suggestifs encore, et font bien voir que parfois le prophète ne pouvait se dégager de la main de Jahvé qui était sur lui.

Il faut toutefois reconnaître qu'il n'y a nulle part de preuve d'une nécessité physique. Jahvé amenait infailliblement ses messagers à prendre la parole en son nom sans supprimer l'exercice de leur liberté, mais eux expérimentaient l'efficacité de la motion divine comme l'empire de la toute-puissance du Seigneur sur leur volonté. En certains cas, en effet, l'intervention divine se faisait particulièrement impérieuse. La plupart des prophètes relataient leur vocation comme une crise aiguë accompagnée parfois de visions ou d'extase, crise dans laquelle ils se sont sentis brutalement arrachés à leurs occupations profanes et accaparés par la divinité : « Dieu m'a pris derrière mon troupeau », dit l'un (AM., VII, 15); un autre est directement appelé par Dieu trois fois Saint dans une vision, pendant le culte, au temple de Jérusalem (ISAÏ., VI); « Tu m'as saisi, tu m'as vaincu! », telle est l'apostrophe lancée par un troisième à la divinité (JEREM., XX, 7), et un autre s'exprime en termes plus énergiques encore : « La main de Jahvé fut sur moi! » (EZECH., I, 3) (1). Mais jamais l'extase prophétique ne dégénère en état d'inconscience que certains critiques se sont imaginé et qu'ils ont faussement attribué aux prophètes. La tradition chrétienne a toujours protesté contre une pareille interprétation, et l'exégèse de textes anciens lui donne raison.

Quant à l'exercice proprement dit du ministère prophétique, le prophète exerçait son rôle d'interprète des volontés de Jahvé et de voyant, tantôt à propos d'une consultation, tantôt spontanément et sans qu'on l'ait invité. Il était le conseiller sage et éclairé pour tous ceux qui s'adressaient à lui avec confiance, mais il s'adressait aussi de lui-même aux grands et aux petits, aux princes et au peuple, bravant souvent l'opinion et disant à tous sans exception les paroles nécessaires. Ce double mode d'activité est conforme au texte du Deutéronome instituant le prophétisme. Dieu suscitera des prophètes à son peuple pour l'empêcher d'aller consulter les devins et les augures, et d'autre part il mettra ses paroles dans la bouche du prophète et celui-ci dira au peuple tout ce que Jahvé lui commandera (*Deut.*, XVIII, 9-22).

Mais le prophète n'attendait pas toujours qu'on vint le consulter pour donner son avis, surtout quand il s'agissait d'affaires publiques, religieuses ou politiques, intéressant gravement la vie et l'avenir de la nation. Très souvent Jahvé l'envoyait et il apparaissait, sans y être invité, comme un importun et un trouble-fête, sur les places publiques, dans le parvis du temple ou dans le palais des rois, fustigeant les crimes, proclamant les menaces divines ou bien encore consolant les opprimés et ranimant les courages par la promesse d'une restauration grandiose et d'un avenir brillant.

Au service de ce double ministère d'interprète des volontés divines et de légat divin les prophètes d'Israël mettaient leur parole enflammée et l'appareil impressionnant de leurs rites symboliques. Il n'entre pas dans nos intentions de détailler ici les beautés du langage prophétique. Un grand nombre d'auteurs l'ont essayé avec succès. Les prophètes d'Israël ont été décrits comme « des virtuoses tour à tour de l'élégie, de la satire, du style oraculaire, de l'hymne, de la prière d'action de grâce, du psaume de pénitence », et l'on a célébré la force d'accent, le trésor d'images, la puissance verbale, la verve amère et cinglante, le sentiment pathétique, le lyrisme profond, qui font des grands prophètes des classiques de la littérature poétique religieuse.

Au don de la parole les messagers de Jahvé joignaient l'art d'une mise en scène symbolique, auquel certains prophètes paraissent s'être spécialement appliqués. Nous songeons en particulier à Osée, Jérémie et Ezéchiel. Ils visaient ainsi à frapper davantage les esprits, en présageant l'événement à venir d'une façon parfois originale, et toujours expressive (2).

LE MODE DES COMMUNICATIONS DIVINES

Les prophètes sont vraiment des confidents de Jahvé. Amos ne va-t-il pas jusqu'à dire que le Seigneur ne fait rien sans qu'il ait révélé son secret à ses serviteurs les prophètes (III, 7)? L'Écriture atteste à plusieurs reprises que Dieu lui-même était l'auteur de ce que faisaient les prophètes; elle attribue particulièrement à leurs discours une autorité et une efficacité divines : le prophète « parle au nom de Dieu », sa parole est « la parole de Jahvé ». Cette autorité divine découle d'abord de la mission dont était

(1) P. HUMBERT, *Le Génie d'Israël*, dans la *Rev. Hist. Philos. Relig.*, p. 507, t. VII, 1927.

(2) D. BUZY, *Les Symboles de l'Ancien Testament*, p. 409, Paris, 1923.

investi le prophète, ensuite des communications spéciales qu'il recevait de Dieu avec charge de les transmettre à d'autres.

Pouvons-nous déchiffrer les modes par lesquels s'opéraient ces communications entre Dieu et ses prophètes? Nous pouvons essayer tout au moins de les décrire du dehors, d'en tracer les grandes lignes, sans espérer toutefois de pénétrer jamais le mystère de ces secrets entretiens.

De la description des visions il semble résulter que l'inspiration prophétique de l'Ancien Testament possédait un triple caractère fondamental. D'abord elle apparaît comme un fait divin, surnaturel; sous son empire le prophète est au sens précis du mot l'instrument de Jahvé. Les paroles qu'il profère ne sont rien moins, suivant un texte du prophète Jérémie (I, 9) que les paroles mêmes de Dieu. Toutefois l'influence de Jahvé, la motion efficace de son intervention illuminatrice et de sa grâce ne supprimaient en rien la spontanéité de l'instrument, le libre exercice des facultés du prophète, ni le tempérament ni les habitudes psychologiques de celui-ci. D'où le second trait distinctif du prophétisme israélite, que d'aucuns ont appelé son caractère organique. En quelques cas spéciaux il nous est possible de déceler entre le ministère du prophète et son caractère des affinités frappantes, qui lui ont largement facilité, voire préparé, le contenu et l'exercice de sa mission. Au reste, les prophètes ont conscience que cette correspondance de leur personne avec l'œuvre divine qu'ils doivent accomplir n'est pas fortuite, mais rentre dans les vues et les vouloirs efficaces de la Providence: « Avant de te former dans le sein de ta mère, je te connaissais, et avant que tu sortisses de ses flancs, je t'ai consacré, je t'ai établi prophète des nations » (JEREM., I, 5). Enfin, si l'on remonte à l'inspiration dernière de la mission prophétique, le caractère spirituel, pneumatique de celle-ci ne fait pas l'ombre d'un doute. C'est à l'esprit de Dieu que l'inspiration prophétique est rapportée dans un nombre élevé de textes, dont plusieurs n'ont pas besoin de commentaires. Il est arbitraire de restreindre, à la suite d'Ed. König, cette influence de l'esprit à une préparation lointaine du prophète, notamment à la réception d'un influx divin préparatoire de la révélation, et de n'admettre pour celle-ci que de voies de communication exclusivement externes et sensibles. Quant à la nature de l'esprit, il est partout décrit comme l'esprit de Dieu. Procédant de Dieu, il est par lui envoyé; Jahvé opère par son intermédiaire; il est une révélation personnelle de Dieu. D'aucune manière les textes de l'Ancien Testament ne se prêtent à un exposé évolutionniste et religionniste de la doctrine de l'esprit.

Au contact de l'inspiration divine, sous l'empire de l'esprit, deux sentiments semblent avoir dominé la conscience des prophètes: le sentiment profond de la distance qui les tenait séparés de Dieu et en même temps le sens de la réception gratuite d'une union intime avec la divinité. Attirée vers ces deux pôles, l'âme prophétique n'a jamais cédé à des attirances du dehors, et elle ne courut pas le risque d'être séduite par le faux prophétisme chanaanéen ou syrien. De nos jours des auteurs indépendants en conviennent. « Dans la religion d'Israël, écrit C. Noyes (1), il n'exista jamais, même à l'état latent de tendance au panthéisme. Elevé au-dessus de la nature, Jahvéh était en dehors du monde qu'il avait créé. Ceux qui l'approchèrent de plus près communiquaient directement avec lui mais ils n'éprouvaient pas d'union mystique... Les grands prophètes... étaient des instruments. Mais il n'y avait pas de sentiment d'identité et de fusion, pas de dissolution de la personnalité distincte qui se libère ainsi d'elle-même; les porte-parole de Jahvéh gardaient leur individualité bien à part. » C'est à des conclusions semblables que tend l'ouvrage de N. MICKLEM sur la prophétie (2) et que s'arrêtent les éditeurs des mélanges d'histoire de l'Ancien Testament publiés en 1925 par les membres de la *Society for Old Testament Studies*. Le langage des prophètes est si soigné quant à la forme, et si clair dans son contenu, qu'il n'est pas possible de le rapporter à l'extase, à la glossolalie ou à quelque chose de semblable (3). De plus, la disposition artistique d'oracle, tels que ISAI., IX, 8-X, 4 ou V, 26-30, est une preuve suffisante que l'extase est en toute hypothèse une explication inadéquate de l'œuvre des grands prophètes, qui paraissent avoir été des artistes conscients de leur art et de leur style (4).

(1) C. NOYES, *Le génie d'Israël. Interprétation des Ecritures hébraïques jusqu'à l'exil*. Trad. par H. LEGOUIS, Paris, 1927, p. 479.

(2) *Prophecy and Eschatology*, pp. 13-82, Londres, 1926.

(3) *The People and the Book*, Essays on the Old Testament edited by A. S. PEAKE, Oxford, 1925, p. 207.

(4) *Ibid.*, p. 208.

Les voyants d'Israël déclarent et affirment solennellement que Dieu leur a parlé, et nous avons dit qu'ils devaient être à même de fournir la preuve d'une semblable prétention. La tradition chrétienne dès l'origine, comme d'ailleurs aussi la tradition juive, croit au langage des prophètes.

La critique rationaliste n'admet pas que les prophètes aient reçu surnaturellement leur mission de Dieu, elle suppose plutôt qu'ils se la donnèrent eux-mêmes. Elle a assimilé les voyants d'Israël aux devins de l'antiquité païenne; elle en a fait tour à tour des exaltés, des hallucinés, des mystiques, de profonds politiques, des moralistes sévères. Elle ne croit pas à la possibilité de la révélation et rejette toute prophétie strictement dite: les oracles concernant l'avenir deviennent, ou des prédictions *post eventum*, ou des aspirations vagues vers un idéal lointain, ou des pressentiments purement naturels, ou encore des conclusions que des esprits ont tirées de la logique de l'histoire.

L'ancien rationalisme ne dissimulait pas les préjugés philosophiques qui sont à la base de ses appréciations. La critique aréologique contemporaine prétend faire œuvre objective, purement scientifique, et édifier ses conclusions uniquement sur les faits. C'est donc sur le terrain de l'histoire et des faits que l'apologétique devra la rencontrer.

Beaucoup de critiques rationalistes modernes refusent de voir dans le prophétisme hébreu une institution unique en son genre et propre à Israël; ce serait un phénomène du même ordre que ceux qu'on rencontre chez la plupart des peuples de l'antiquité classique.

« Le prophétisme doit être ramené à une loi historique générale. Le peuple d'Israël n'est pas une exception au milieu des autres peuples, et le prophétisme hébreu rentre dans les faits analogues de l'histoire. Les récits des peuples païens touchant leurs devins offrent les mêmes traits et le même caractère que les écrits des prophètes hébreux; chez les uns comme chez les autres, le prophétisme n'est qu'une violente exaltation de l'imagination (1) ».

Aujourd'hui encore, ces idées sur l'origine du mouvement prophétique sont à la base des exposés indépendants de l'histoire religieuse d'Israël, aussi bien dans les ouvrages de vulgarisation que dans les études plus spéciales. « La transformation de l'extatique en porte-parole non moins inspiré mais plus lucide d'un Dieu sublime qui exigeait la justice, écrit le professeur C. Noyes (2), est caractéristique du génie d'Israël. » Aux origines, observe le même auteur, il y eut en Israël, à côté des prêtres, représentants authentiques de Jahvé et gardiens du sanctuaire, et au-dessus des nombreuses et diverses espèces de magiciens, les deux ordres distinct de visionnaires et des voyants. En outre, tout différents des visionnaires et des voyants, qui exerçaient leurs ministères de façon privée (3), il y eut les bandes d'enthousiastes que le peuple appelait les « prophètes ». Comme les prêtres, ils étaient consacrés au service de Jahvé; mais au lieu d'être attachés aux sanctuaires et de se servir de la loterie sacrée, ils erraient à travers la campagne et, avançant à la musique sauvage du psaltérion, du tambourin, de la flûte et de la harpe, ils prophétisaient emplis d'une fureur divine et passionnée (4). Ces enthousiastes des anciens jours n'étaient pas particuliers à Israël dans sa nouvelle patrie (5). D'autre part ils n'étaient encore que les précurseurs obscurs des prophètes postérieurs, les nobles maîtres qui ont enseigné la justice et l'amour divin. Toutefois le jahvéisme ne tarda pas à imprimer sa marque distinctive sur les enthousiastes et sur leurs organisation, et à préparer ainsi la transition entre les *nebi'im* et les grands prophètes des siècles suivants. Il faudrait aussi, pour expliquer la transition, tenir compte de l'apparition de nouvelles classes de prophètes, différenciés de ceux des anciens jours, tels que les prophètes-conseillers (6), les patriotes enthousiastes et les quelques hommes d'une espèce plus rude qui dénonçaient le mal et annonçaient le jugement; ces derniers apparaissaient comme de faibles leurs annonciatrices des grands

(1) MICHEL NICOLAS, *Etudes critiques sur la Bible*; « Le Prophétisme hébreu », p. 306, d'après le Cardinal MEIGNAN, *Les Prophètes d'Israël et le Messie*, p. 21, Paris, 1893.

(2) *Op. cit.*, p. 376.

(3) C. NOYES, *op. cit.*, p. 374.

(4) Pour cette raison ils sont souvent présentés comme les types du « Gottbetrunkenener Mensch ».

(5) C. NOYES, *op. cit.*, p. 375.

(6) *Ibid.*, p. 376.

hommes à venir (1). Lorsque les plus grands maîtres de la morale d'Israël vinrent, eux aussi furent salués comme des prophètes. Mais c'étaient des hommes d'un autre caractère et d'une autre envergure ().

Les mêmes vues, du moins touchant le prophétisme professionnel, sont exposées par A. Lods dans son histoire récente d'Israël (3). La distinction entre les bandes prophétiques et les personnalités puissantes des siècles postérieurs y est mieux marquée. Toutefois, l'auteur n'hésite pas à affirmer que même celles-ci se rattachent à la famille des *nebiim* par les formes de leur activité.

Après ce que nous avons déjà dit des prophètes, nous pouvons être bref dans l'appréciation de l'interprétation rationaliste de l'histoire religieuse d'Israël. Remarquons en premier lieu que les prétendus liens qui unissent les prophètes classiques au prophétisme professionnel sont moins étroits que ne le supposent les historiens indépendants. L'institution des prophètes n'est pas une excroissance ni un développement des anciens collèges prophétiques, et par conséquent le prophétisme n'apparaît nullement dans l'histoire comme une institution chananéenne.

De plus, l'assimilation des prophètes d'Israël aux devins des autres peuples est tellement violente que plusieurs auteurs, étrangers à nos croyances, protestent énergiquement. « Le prophétisme hébreu, dit Maurice Vernes, nous apparaît comme un phénomène tout à fait à part, comme une sorte de prédication d'une singulière liberté et d'une grande portée. Les analogies qu'on lui chercherait sur le terrain des religions de l'Asie Occidentale ou de la Grèce sont lointaines et ne portent guère que sur les détails d'importance secondaire. Aucun phénomène de l'histoire littéraire de l'antiquité ne ressemble à celui que nous présente la collection prophétique de l'Ancien Testament. Le principal côté par lequel on ait tenté un rapprochement entre les prophètes hébreux et les devins des nations concerne certaines formes extérieures fréquemment jointes à la parole proprement dite : telles sont les particularités du costume, l'emploi de la musique comme favorisant l'inspiration, la fréquence des actes symboliques jointe à la parole... Il y a sans doute une part de vérité dans le rapprochement ; mais les conséquences qu'on a prétendu en tirer trahissent une précipitation peu scientifique. Les faits manquent pour établir une pareille filiation (4). »

Il est injuste d'assimiler les visions des prophètes aux oracles des devins, et l'extase des uns à l'état d'exaltation malade des autres. « Le signe propre du devin, remarque saint Jean Chrysostome (*Homil. XXIX in Epist. ad Corinth.*), est qu'il est hors de lui, qu'il souffre violence, qu'il est poussé, attiré, entraîné comme un insensé ; tandis que le prophète parle avec une parfaite connaissance, dans la plénitude de sa raison et de son bon jugement, sachant parfaitement tout ce qu'il dit (5). »

Au reste, il y a un critère plus palpable de la distance qui sépare le prophète du devin. Peut-on apporter des exemples authentiques d'oracles clairs et précis dans lesquels les devins de l'antiquité ont dévoilé longtemps d'avance des événements contingents de l'avenir ?

Le caractère unique du prophétisme israélite apparaît ainsi non seulement dans son aspect psychologique, mais aussi dans le contenu de ses messages, y compris sa prédication eschatologique. On a affirmé, il est vrai, que des visions messianiques hantaient les païens eux-mêmes. Mais, en réalité, à le dire sans atténuer la portée des rapprochements établis, on se contente souvent d'une identification facile, mais superficielle et fautive pour la plus grande part (6). Une discussion technique de ces rapprochements dépasserait le cadre de ce travail. Contentons-nous de signaler, à la suite de L. Desnoyers, quatre divergences foncières qui séparent les espérances israélites de celles des peuples voisins (7). Chez les

païens, d'abord, la prophétie messianique est surtout rétrospective, ou du moins s'arrête à l'espoir vague et banal que le nouveau monarque vaudra mieux que son devancier. En second lieu, il n'y a pas chez les Gentils la perspective d'une économie supérieure, religieuse, divine, dans laquelle les promesses nationales et dynastiques s'estompent, s'effacent presque, comme des éléments secondaires et provisoires. Troisièmement, les idées païennes dites messianiques ne sont pas, comme celles d'Israël, fonction d'une prédication religieuse et morale, qui impose des obligations absolues et prévoit les représailles les plus sévères. Enfin, il manque aux espérances païennes cette vitalité et cette évolution merveilleuse, qui ont assuré à celles du peuple élu une survie après l'effondrement politique de la nation et un accomplissement transcendant dans la religion chrétienne.

Et n'oublions pas de signaler, après l'originalité de la prédication messianique, celle du message monothéiste et moral proprement dit, sur lequel d'ailleurs nous allons revenir plus loin. Aussi rapportons-nous, au terme de cet aperçu, les paroles expressives dans lesquelles C. Noyes reconnaît la valeur unique du prophétisme israélite (1) : « Le prophète était le personnage qui avait la signification suprême dans la vie d'Israël et qui représentait de façon particulière son génie. D'autres peuples avaient leurs devins, voyants, prêtres, sages, poètes, métaphysiciens. A Israël seul furent donnés des prophètes héroïques à l'âme grande et au cœur profond, dont la ferveur morale était incomparable et dont la mission fut d'affirmer le caractère sublime de Dieu et de proclamer ses intentions sur le monde ». Les prophètes représentent la fleur du génie d'Israël, et la présence ininterrompue de Dieu fut le génie de ce peuple unique dans l'histoire (2).

CONCLUSION

Le prophétisme est la brillante attestation, prolongée à travers l'histoire d'Israël, de l'existence d'un Dieu personnel, transcendant à la fois et immanent. « Qu'un Dieu Esprit et Amour puisse se communiquer aux créatures qu'il a douées de raison, c'est l'évidence même. Qu'au delà du sentiment qu'il donne parfois de sa présence, et qui est déjà un langage, mais enveloppé, indistinct, susceptible d'interprétations diverses, il puisse confier à une intelligence d'homme un message clair et certain, cela peut-il faire doute (3) ? » Du moins, cela ne fait plus aucun doute pour qui prend connaissance, dans les écrits prophétiques, de la marche religieuse ascensionnelle du peuple élu (4).

J. COPPENS,
Professeur à l'Université de Louvain.

(1) *Op. cit.*, p. 373.

(2) L. E. BINNS, *Old Testament*, t. II : « From Moses to Elisha », dans *The Clarendon Bible*, p. 28, Oxford, 1929 : « What Nairne has written of the patriarchal story is true of the whole history : The presence of God is the genius of the story. »

(3) L. DE GRANDMAISON, *Jésus-Christ, Sa personne, son image, ses preuves*, t. II, p. 247, 3^e édit., Paris, 1928.

(4) Les pages qui suivent sont empruntées à l'ouvrage d'E. TOBAC, *Les Prophètes d'Israël, I. Le Prophétisme en Israël. Les Prophètes-orateurs*, qui paraîtra bientôt, revu et augmenté par M. J. COPPENS, professeur à l'Université de Louvain (à Malines chez Dessain, in-12, XXXV-192 pages, 20 francs).

(1) *Ibid.*, pp. 380, 382-383.

(2) *Ibid.*, p. 383.

(3) A. LODS, *Israël. Des origines au milieu du VIII^e siècle*, dans *l'Evolution de l'Humanité*, n^o 27, p. 513-520, Paris, 1930.

(4) *Mélanges de Critique religieuse*, p. 172, cité d'après le cardinal MERIGNAN, *op. cit.*, pp. 22-23.

(5) Cette distinction entre le prophète et le devin se maintient même dans les cas signalés plus haut, où le prophète paraît agir par nécessité physique.

(6) L. DESNOYERS, *Histoire du Peuple hébreu des Juges à la Captivité*, t. III, p. 301, Paris, 1930.

(7) L. DESNOYERS, *op. cit.*, t. III, pp. 301-303.

AVIS IMPORTANT

Les abonnés dont l'abonnement prend fin au 31 décembre de cette année et qui n'ont pas encore payé pour 1933, sont instamment priés de réserver bon accueil à la quittance de 75 francs qui leur sera présentée ces jours-ci. Ils nous éviteront par là d'inutiles frais et ennuis.

Les idées et les faits

Chronique des idées

Un magistral discours

Le discours prononcé, à l'ouverture de la campagne électorale, en la salle Patria, le lundi 7 novembre, par le comte de Broqueville est une page d'éloquence politique digne d'un chef du gouvernement et d'un homme d'Etat.

Bien qu'il vise immédiatement les enjeux de la lutte qui va se déployer dans quelques jours autour des urnes, il renferme des aperçus et des leçons d'une trop haute portée et d'un intérêt trop permanent pour n'être pas retenus ici et ne pas commander notre attention.

Le socialisme n'y est pas seulement passé par les verges, vertement rabroué et débusqué de ses folles prétentions à diriger le char de l'Etat. Il est pris à bras le corps, nettement défini, solidement réfuté, et cela sans exagération d'aucune sorte, avec une modération dans la parole qui renforce la vigueur de la pensée. Jeanne d'Arc disait que si même les ennemis étaient dans les nues les Français iraient les y prendre. C'est la prouesse exécutée par ce bon logicien que fut l'orateur de Patria : il a pris le socialisme dans les nébulosités oratoires où il aime s'envelopper pour le descendre sur le terrain des réalités où son impuissance constructive apparaît à tous les yeux.

Sans doute on ne lui conteste pas l'importance des œuvres d'amélioration matérielle de la classe ouvrière qui constituent son actif et on veut même bien lui faire ce compliment que « tout Belge peut en être fier », mais qu'on le regarde de près : il est emprisonné dans une camisole de force, le marxisme. Et de la malfeasance du marxisme il y a une preuve fulgurante, c'est que logiquement poussé à son intégrale application, il produit ce monde à l'envers, ce royaume de l'horreur, de la tyrannie et de la faim qui s'appelle la Russie bolchéviste.

Les socialistes ont beau se détourner pudiquement de ce spectacle satanique, renier même les conséquences extrêmes du système, « ils ne sont pas de force à lui résister ». Leur penseur belge le plus pénétrant, le sociologue de Man, a porté ce jugement sans appel : « Les marxistes purs du socialisme font des bouquins ; les marxistes vulgaires du communisme dirigent des partis. *Contre le marxisme carnassier des communistes, le marxisme ruminant des socialistes est impuissant.* »

* * *

On a incontestablement le droit de juger l'arbre à ses fruits. Partout où le socialisme s'est érigé en pouvoir politique il a porté des fruits de mort, en Autriche comme en Australie, en Australie comme en Angleterre, la terre classique du traditionnel bon sens où le Labour Party s'est honoré en tentant de réparer ses lourdes fautes. On voit d'ici le Paradis terrestre dans lequel se transformerait la Belgique, si elle était condamnée à l'expérience catastrophique d'un régime essentiellement révolutionnaire. Nous avons vu récemment à l'œuvre ce sorcier de Goethe qui sait appeler l'avalanche, le débordement des passions populaires, mais ignore les mots qu'il faut prononcer pour les faire rentrer dans leur lit. Nous avons vu, aux dernières grèves du Hainaut, les bourgmestres socialistes « affolés par l'émeute, terrorisés par les communistes », radicalement incapables de sauver l'ordre, pâles d'effroi, cernés,

bloqués dans leurs Maisons du Peuple et qui n'ont dû leur salut qu'à l'énergique sang-froid des ministres Carton et Crokaert.

S'armant ensuite du programme socialiste passé au rouge le plus écarlate par la surenchère communiste, le comte de Broqueville a nettement défini ce que serait l'Etat socialiste, s'il parvenait à s'installer sur les ruines du pays.

« Bureau de contrôle universel, comptoir d'achat et de vente, distributeur de largesses tyran pour les particuliers, inquisiteur dont l'activité indiscreète, s'étendrait à tous nos actes. » Il faut de toute nécessité que tel soit l'Etat socialiste, essentiellement despotique, gouvernement du knout et de la schlague pour réaliser l'idéal dont il se berce. Comment autrement confisquer la propriété des moyens de production à leurs détenteurs pour les livrer à la collectivité, fonctionnariser, caporaliser l'exploitation des entreprises industrielles, exercer la main mise de l'Etat sur l'enfant, socialiser les banques, les compagnies d'assurances, établir le trust étatisé des engrais, bref traquer partout la libre initiative et partout instaurer la contrainte officielle? Il est clair qu'un pareil Etat se donnant pareille mission doit faire du pays un vaste ergastule et des citoyens libres des galériens, des bagnards. Comment serait-il gardien juridique de l'ordre, un Etat qui se fonde sur la violation de tous les droits? Comment assurerait-il la paix à l'intérieur, la paix à l'extérieur? Une Belgique, livrée à l'expérience du gouvernement socialiste, qui réduirait systématiquement et dans des proportions massives ses moyens de défense serait bien vite un nid d'anarchie que les Puissances rayeraient de la carte de l'Europe.

* * *

A ces révolutionnaires-nés le comte de Broqueville se devait de joindre ces novateurs présomptueux qui, mal contents de la gestion des affaires, rêvent d'une dislocation de la Belgique en deux tronçons, de ce vague fédéralisme ou la Belgique de 1789 faillit sombrer, à la suite de la Révolution brabançonne. A tous il rappelle cette loi fondamentale de la sagesse : « Ce n'est pas en ébranlant les murs de cet édifice, ou en portant la pioche dans ces assises qu'on donnera aux habitants la confiance qui est nécessaire à l'épanouissement de la vie nationale, de la vie culturelle, de l'activité économique et des relations sociales ».

Nous ne sommes pas un peuple de nomades n'ayant pas dépassé le premier stade de l'évolution, encore rivé aux nécessités d'une vie en communauté étroite, parce que chacun ne peut se suffire. Tout de même nous sommes sortis depuis quelque temps de la vie grégaire, nous sommes nés, à la liberté, à la concurrence, « nous avons grandi, pratiqué le self-government, nous revendiquons la propriété parce qu'elle est la condition première de notre développement, le stimulant le plus sain de notre ascension ».

Pénétrant au vif de la question et atteignant à ce que je nommerai volontiers le point névralgique du régime socialiste, le chef du gouvernement a concentré l'attention de ses auditeurs sur la famille. On sait que M. Vandervelde réclame impérieusement pour le fisc une part d'enfant dans les successions, c'est-à-dire la confiscation pure et simple d'une partie du patrimoine, à l'heure du partage, « au moment le plus critique de la vie d'une famille ». Il a écrit un jour qu'en raflant 50 % de la fortune de chaque famille, il la ferait rentrer en deux générations dans les caisses de l'Etat. De cette atteinte à la fois perfide et odieuse au droit de propriété, le comte de Broqueville fait justice en ces termes péremptores.

« La formule socialiste, en rendant l'Etat cohéritier, l'introduit dans les intérêts purement familiaux, elle le fait intervenir dans le règlement des partages, des évaluations, lui permet d'imposer la vente des biens et livrer tous les patrimoines à l'arbitraire. Portée jusqu'à ces limites, l'intervention du fisc révolte le sens commun et apparaît comme une odieuse spoliation ».

C'est la famille qu'il défend contre ses bourreaux en revendiquant la propriété qui est la pierre angulaire du foyer. C'est la famille encore qu'il défend et avec une rare énergie en exigeant la maintien des subsides scolaires sans l'octroi desquels la liberté de l'enseignement et l'obligation scolaire ne seraient plus qu'une amère dérision.

* * *

Cette magistrale réfutation du socialisme, l'ennemi du jour qui prétend s'imposer au gouvernement, du pays se couronne par une éclatante profession de foi qui définit admirablement la position du nouveau ministère et du Parti catholique devant les exigences de la situation. Voici les articles de ce Credo politique.

Catholique avant tout, uniquement, entièrement catholique : voilà l'enseigne et le programme.

Non pas conservateur des formes périmées, des institutions désuètes, mais des traditions d'honneur et de liberté.

Réformiste, comme le comte de Broqueville a le droit de le rappeler, lui, qui en 1919, ministre de l'Intérieur, demandait aux Chambres l'organisation d'un referendum populaire, proposait la création d'une Cour de contentieux administratif et de Conseils représentatifs des grands intérêts érigés en auxiliaires du pouvoir législatif. Conformément à ces précédents significatifs, rejeter ce qui est hors d'usage, introduire les perfectionnements que suggèrent la technique et la pensée.

Se rallier sincèrement au programme social, formulé par les encycliques des papes. « Pas une parole de cette Charte ne peut rester pour nous un vain mot, elle doit être le point de rencontre où s'opère la fusion des esprits et des cœurs. »

Une économie nationale faite de loyauté et de sagesse, qui proclame l'intangibilité des droits acquis par les ouvriers, les pensionnés, les invalides, mais veillant à ce que l'argent de tous ne soit pas détourné de sa destination légale, ne s'épuise pas en folles prodigalités et qui entoure d'une protection spéciale la première de nos industries, l'agriculture.

Ce programme s'avère d'autant plus rationnel qu'il contraste davantage avec celui du socialisme qui, en somme, pour rétablir l'équilibre budgétaire, n'a rien trouvé de plus ingénieux et de plus simple que de spolier les grosses fortunes, les gros héritages, au risque de tuer la poule aux œufs d'or. A ce compte, l'Etat ferait sûrement faillite, il paierait ses fonctionnaires en billets de millions et de milliards.

Ici ce passage d'un savoureux pittoresque :

« J'ai fait mettre sur ma table de travail un billet de 100 milliards de marks, datant de 1923. Il m'a été rapporté d'Allemagne par un ami qui l'avait reçu là-bas, en échange de dix sous belges... Ce billet restera sous mes yeux tant que je serai au pouvoir et je le laisserai sur mon bureau pour que mes successeurs l'aient toujours présent comme un avertissement et une menace. »

Je termine cette analyse par une vue singulièrement pénétrante du parti catholique : « Il est comme une nébuleuse où des forces s'agitent qui paraissent contradictoires, mais d'où sortira un jour la formule d'une organisation politique, économique et sociale nouvelle ». C'est à résoudre la nébuleuse, à dégager la formule d'avenir, à projeter sur l'horizon ce monde nouveau que le comte de Broqueville adjure ses auditeurs, spécialement la jeunesse, de travailler sans relâche au sein du parti catholique dans l'union de toutes les bonnes volontés.

J. SCHYRGENS.

Concerts spirituels à Bruxelles

SALLE DU PALAIS DES BEAUX-ARTS

L'Association des Concerts spirituels, fondée en 1919, à Bruxelles, sous l'inspiration et le très haut patronage de S. Em. le cardinal Mercier, est entrée dans la quatorzième année de son activité.

Omettant toutes considérations littéraires, disons simplement les choses qui, par elles-mêmes, caractérisent l'institution et résumeront les résultats obtenus.

Le chœur mixte, élément principal de la Société, est formé exclusivement de chanteurs-amateurs qui, généreusement, assurent par leur zèle artistique et leur discipline, sous la conduite d'un chef admirable, des exécutions dont la presse belge et étrangère ne parle qu'avec éloges. Ce chœur compte actuellement deux cents exécutants.

Au cours des treize premières années, les Concerts spirituels ont donné cinquante concerts pour soli, chœurs, orgue et orchestre. Si l'on songe à la longue et minutieuse préparation que réclament des exécutions soignées. l'on se rendra compte de la souple musicalité qu'il a fallu acquérir pour aborder les partitions les plus périlleuses du répertoire ancien et moderne.

A la fin de la saison 1931-32, les Concerts spirituels ont présenté quatre-vingt-deux œuvres importantes, dont vingt-six en création et en première exécution; en outre, plusieurs œuvres religieuses pour orgue et orchestre. Quatre-vingt-quatre artistes belges et français ont rempli les rôles de solistes.

Et voici que, dans le but de donner aux exécutions un plus ample développement, cette institution a décidé de présenter ses auditions dans la grande salle du Palais des Beaux-Arts, en matinée à 14 h. 30.

Un concert extraordinaire, qui comportait l'exécution de la *Missa solemnis* de Beethoven, y a déjà eu lieu le jeudi 27 octobre de cette année.

Au programme des prochains concerts d'abonnement, nous voyons figurer les œuvres de tout premier plan : *Parsifal*, de Richard Wagner; *La Passion selon saint Matthieu*, de J.-S. Bach; le fameux *Requiem* de Berlioz. Programme hardi à coup sûr et qui ne peut manquer d'attirer la foule très nombreuse des personnes qui y trouveront les douces et saines émotions de la sublime et très haute musique religieuse.

La location est ouverte au Palais des Beaux-Arts, r. Ravenstein.

Vient de paraître :

Chez Flammarion

Général WEYGAND : *Le 11 novembre* (Collect. « Les Belles Fêtes », un vol. in-16. Prix : 10 fr.).

Chaque année ramène cette grande date; chaque commémoration du plus illustre Armistice de l'Histoire ramène également chez beaucoup le désir de trouver dans un livre consacré au 11 novembre des éléments authentiques de souvenir et de méditation. Or, voici que ce livre paraît, signé du Général Weygand. Quelle émotion de relire, sous la plume du lieutenant, de l'ami et héritier de Foch, le récit vécu, heure par heure, des journées à jamais fameuses qui virent, après quatre ans de luttes sanglantes, la capitulation de l'ennemi aux abois!

MAURICE GENEVOIX : *Les Eparges* (1915) (Collect. « Hier et Aujourd'hui », 3 fr. 75).

Peu d'épisodes, parmi les combats qui se livrèrent autour de Verdun, sont aussi étonnants que celui des Eparges. Pendant des mois, sous le feu, la pluie et dans la boue, des hommes ont vécu au milieu d'un incroyable enfer.

Combattant lui-même, Maurice Genevoix avait le droit de raconter une vie qui fut la sienne pendant des mois; jusqu'au jour où il fut évacué après une grave blessure. En fermant ce livre, on ne pourra s'empêcher de dire, selon le vœu de l'auteur : « Cela est vrai ».



DUPLICATEURS- ROTATIFS

PA-WO

PRIX INCOMPARABLES

Travail parfait :

Demandez-moi démonstration sans aucun engagement
de votre part.

SPÉCIALITÉS :

Papiers duplicateurs ;
Stencils chiffonnables de toute première qualité ;
Encres pour duplicateurs ;
Rubans pour machines à écrire ;
Carbone

Tous ces articles 30 % moins chers qu'ailleurs

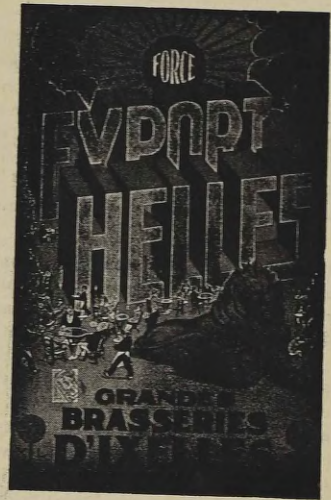
Etablissements DU-DA

A. DUPONT-DARIMONT

HUY, 2, rue des Augustins

Téléphone 486

Maison fondée en 1857



BIÈRE SUPÉRIEURE

DE FORTE DENSITÉ
QUALITÉ INCOMPARABLE

CAISSE GÉNÉRALE de REPORTS et de DÉPÔTS

SOCIÉTÉ ANONYME

Siège social : BRUXELLES, rue des Colonies, 11

Capital : 320,000,000 francs

TOUTES OPERATIONS DE BANQUE - - Dépôts de Titres et de Valeurs - -
Comptes de Chèques et de Quinzaine Lettres de Crédit - - Prêts sur Titres
(taux variable) Coffres-Forts

Bureaux de Quartier :

Rue du Midi, 8, Bruxelles
Rue de l'Autonomie, 2, Anderlecht ;
Parvis St-Gilles, St-Gilles ;
Square Saintelette, 17, Bruxelles ;

Rue des Tongres, 60-62, Etterbeek ;
Place Liedts, 18, Schaerbeek ;
Rue du Bally, 79, Ixelles.